

2675

12239.

ff 24

ŒUVRES CHOISIES

DE

J. J. ROUSSEAU

DE GENÈVE.

TOME SEPTIÈME.

A LONDRES.

COUVERTS CHIFFRÉS

DE

J. A. ROUSSEAU

DE GENÈVE

TOME SEPTIÈME



A. LONDRES.

LES
RÉVERIES
DU
PROMENEUR SOLITAIRE.

PREMIÈRE PROMENADE.

ME voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même ! Le plus sociable & le plus aimant des humains en a été proscrit par un accord unanime. Ils ont cherché, dans les raffinemens de leur haine, quel tourment pouvoit être le plus cruel à mon ame sensible ; & ils ont brisé violemment tous les liens qui m'attachoient à eux. J'aurois aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes. Ils n'ont pu qu'en cessant de l'être se dérober à mon affection. Les voilà donc étrangers, inconnus, nuls enfin pour moi puisqu'ils l'ont voulu. Mais moi, détaché d'eux & de tout, que suis-je moi-même ? Voilà ce qui me reste à chercher. Malheureusement cette recherche doit être précédée d'un coup-d'œil sur ma position. C'est une idée par laquelle il faut nécessairement que je passe, pour arriver d'eux à moi.

Depuis quinze ans & plus que je suis dans cette étrange position, elle me paroît encore un rêve. Je m'imagine tous jours qu'une indigestion me tourmente, que je dors d'un mauvais sommeil, & que je vais me réveiller, bien foulagé

de ma peine en me retrouvant avec mes amis. Oui, sans doute, il faut que j'aie fait sans que je m'en aperçusse, un saut de la veille au sommeil, ou plutôt de la vie à la mort. Tiré, je ne sçais comment, de l'ordre des choses, je me suis vu précipité dans un cahos incompréhensible où je n'aperçois rien du tout; & plus je pense à ma situation présente, & moins je puis comprendre où je suis.

Eh! comment aurois-je pu prévoir le destin qui m'attendait? Comment le puis-je concevoir encore aujourd'hui que j'y suis livré? Pouvois-je dans mon bon sens supposer qu'un jour, moi le même homme que j'étois, le même que je suis encore, je passerois, je serois tenu sans le moindre doute pour un monstre, un empoisonneur, un assassin; que je deviendrois l'horreur de la race humaine, le jouet de la canaille; que toute la salutation que me feroient les passans seroit de cracher sur moi; qu'une génération toute entière s'amuseroit d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant? Quand cette étrange révolution se fit, pris au dépourvu, j'en fus d'abord bouleversé. Mes agitations, mon indignation, me plongèrent dans un délire qui n'a pas eu trop de dix ans pour se calmer; & dans cet intervalle, tombé d'erreur en erreur, de faute en faute, de sottise en sottise, j'ai fourni par mes imprudences, aux directeurs de ma destinée, autant d'instrumens qu'ils ont habilement mis en œuvre pour la fixer sans retour.

Je me suis débattu long-tems aussi violemment que vainement. Sans adresse, sans art, sans dissimulation, sans prudence, franc, ouvert, impatient, emporté; je n'ai fait en me débattant que m'enlacer davantage, & leur donner incessamment de nouvelles prises qu'ils n'ont eu garde de négliger. Sentant enfin tous mes efforts inutiles, & me tourmentant à pure perte, j'ai pris le seul parti qui me restoit à prendre, celui de me soumettre à ma destinée, sans plus regimber contre la nécessité. J'ai trouvé dans cette

résignation le dédommagement de tous mes maux par la tranquillité qu'elle me procure , & qui ne pouvoit s'allier avec le travail continuel d'une résistance aussi pénible qu'infructueuse.

Une autre chose a contribué à cette tranquillité. Dans tous les raffinemens de leur haine, mes persécuteurs en ont omis un que leur animosité leur a fait oublier ; c'étoit d'en graduer si bien les effets, qu'ils pussent entretenir & renouveler mes douleurs sans cesse, en me portant toujours quelque nouvelle atteinte. S'ils avoient eu l'adresse de me laisser quelque lueur d'espérance, ils me tiendroient encore par là. Ils pourroient faire encore de moi leur jouet par quelque faux leurre, & me navrer ensuite d'un tourment toujours nouveau par une attente déçue. Mais ils ont d'avance épuisé toutes leurs ressources; en ne me laissant rien, ils se sont tout ôté à eux-mêmes. La diffamation, la dépression, la dérision, l'opprobre dont ils m'ont couvert ne sont pas plus susceptibles d'augmentation que d'adoucissement; nous sommes également hors d'état, eux de les aggraver, & moi de m'y soustraire. Ils se sont tellement pressés de porter à son comble la mesure de ma misère, que toute la puissance humaine, aidée de toutes les ruses de l'enfer, n'y sçauroit plus rien ajouter. La douleur physique elle-même, au lieu d'augmenter mes peines, y feroit diversion. En m'arrachant des cris, peut-être, elle m'épargneroit des gémissemens, & les déchiremens de mon corps suspendroient ceux de mon cœur.

Qu'ai-je encore à craindre d'eux, puisque tout est fait? Ne pouvant plus empirer mon état, ils ne sçauroient plus m'inspirer d'alarmes. L'inquiétude & l'effroi sont des maux dont ils m'ont pour jamais délivré : c'est toujours un soulagement. Les maux réels ont sur moi peu de prise; je prends aisément mon parti sur ceux que j'éprouve, mais non pas sur ceux que je crains. Mon imagination effarou-

chée les combine, les retourne, les étend & les augmente. Leur attente me tourmente cent fois plus que leur présence, & la menace m'est plus terrible que le coup. Si-tôt qu'ils arrivent, l'événement leur ôtant tout ce qu'ils avoient d'imaginaire, les réduit à leur juste valeur. Je les trouve alors beaucoup moindres que je ne me les étois figurés, & même au milieu de ma souffrance, je ne laisse pas de me sentir soulagé. Dans cet état, affranchi de toute nouvelle crainte & délivré de l'inquiétude, de l'espérance, la seule habitude suffira pour me rendre de jour en jour plus supportable une situation que rien ne peut empirer, & à mesure que le sentiment s'en émouffe par la durée, ils n'ont plus de moyens pour le ranimer. Voilà le bien que m'ont fait mes persécuteurs en épuisant sans mesure tous les traits de leur animosité. Ils se sont ôté sur moi tout empire, & je puis désormais me moquer d'eux.

Il n'y a pas deux mois encore qu'un plein calme est rétabli dans mon cœur. Depuis long-tems je ne craignois plus rien; mais j'espérois encore, & cet espoir tantôt bercé, tantôt frustré, étoit une prise par laquelle mille passions diverses ne cessent de m'agiter. Un événement aussi triste qu'imprévu vient enfin d'effacer de mon cœur ce foible rayon d'espérance, & m'a fait voir ma destinée fixée à jamais sans retour ici bas. Dès-lors je me suis résigné sans réserve, & j'ai retrouvé la paix.

Si-tôt que j'ai commencé d'entrevoir la trame dans toute son étendue, j'ai perdu pour jamais l'idée de ramener de mon vivant le public sur mon compte; & même ce retour ne pouvant plus être réciproque, me feroit désormais bien inutile. Les hommes auroient beau revenir à moi, ils ne me retrouveroient plus. Avec le dédain qu'ils m'ont inspiré, leur commerce me seroit insipide & même à charge; & je suis cent fois plus heureux dans ma solitude, que je ne pourrois l'être en vivant avec eux. Ils ont arraché de

mon cœur toutes les douceurs de la société. Elles n'y pourroient plus germer de rechef à mon âge; il est trop tard. Qu'ils me fassent désormais du bien ou du mal, tout m'est indifférent de leur part; & quoiqu'ils fassent, mes contemporains ne feront jamais rien pour moi.

Mais je comptois encore sur l'avenir, & j'espérois qu'une génération meilleure, examinant mieux & les jugemens portés par celle ci sur mon compte, & sa conduite avec moi, démêleroit aisément l'artifice de ceux qui la dirigent, & me verroit enfin tel que je suis. C'est cet espoir qui m'a fait écrire mes Dialogues, & qui m'a suggéré mille folles tentatives pour les faire passer à la postérité. Cet espoir, quoiqu'éloigné, tenoit mon ame dans la même agitation que quand je cherchois encore dans le siècle un cœur juste; & mes espérances que j'avois beau jeter au loin, me rendoient également le jouet des hommes d'aujourd'hui. J'ai dit, dans mes Dialogues, sur quoi je fondeois cette attente. Je me trompois. Je l'ai senti par bonheur assez à tems pour trouver encore avant ma dernière heure un intervalle de pleine quiétude, & de repos absolu. Cet intervalle a commencé à l'époque dont je parle, & j'ai lieu de croire qu'il ne sera plus interrompu.

Il se passe bien peu de jours que de nouvelles réflexions ne me confirment combien j'étois dans l'erreur de compter sur le retour du public, même dans un autre âge, puisqu'il est conduit dans ce qui me regarde par des guides qui se renouvellent sans cesse dans les Corps qui m'ont pris en aversion. Les particuliers meurent; mais les Corps collectifs ne meurent point. Les mêmes passions s'y perpétuent, & leur haine ardente, immortelle comme le démon qui l'inspire, a toujours la même activité. Quand tous mes ennemis particuliers seront morts, les Médecins, les Oratoriens vivront encore; & quand je n'aurois pour persécuteurs que ces deux Corps-là, je dois être sûr qu'ils ne lais-

seront pas plus de paix à ma mémoire après ma mort, qu'ils n'en laissent à ma personne de mon vivant. Peut-être, par trait de tems, les Médecins que j'ai réellement offensés pourroient-ils s'appaiser : mais les Oratoriens que j'aimois, que j'estimois, en qui j'avois toute confiance, & que je n'offensai jamais, les Oratoriens, gens d'église & demi-moines, seront à jamais implacables ; leur propre iniquité fait mon crime, que leur amour-propre ne me pardonnera jamais ; & le public, dont ils auront soin d'entretenir & ranimer l'animosité sans cesse, ne s'appaisera pas plus qu'eux.

Tout est fini pour moi sur la terre. On ne peut plus m'y faire ni bien ni mal. Il ne me reste plus rien à espérer ni à craindre en ce monde, & m'y voilà tranquille au fond de l'abîme, pauvre mortel infortuné, mais impassible comme Dieu même.

Tout ce qui m'est extérieur, m'est étranger désormais. Je n'ai plus en ce monde ni prochain, ni semblables, ni frères. Je suis sur la terre comme dans une planète étrangère où je serois tombé de celle que j'habitois. Si je reconnois autour de moi quelque chose, ce ne sont que des objets affligeans & déchirans pour mon cœur ; & je ne peux jeter les yeux sur ce qui me touche & m'entoure, sans y trouver toujours quelque sujet de dédain qui m'indigne, ou de douleur qui m'afflige. Écartons donc de mon esprit tous les pénibles objets dont je m'occuperois aussi douloureusement qu'inutilement. Seul pour le reste de ma vie, puisque je ne trouve qu'en moi la consolation, l'espérance & la paix, je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi. C'est dans cet état que je reprends la suite de l'examen sévère & sincère que j'appellai jadis mes Confessions. Je consacre mes derniers jours à m'étudier moi-même, & à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi. Livrons-nous tout entier à la douceur de converser

avec mon ame puisqu'elle est la seule que les hommes ne puissent m'ôter. Si à force de réfléchir sur mes dispositions intérieures, je parviens à les mettre en meilleur ordre, & à corriger le mal qui peut y rester, mes méditations ne seront pas entièrement inutiles; & quoique je ne sois plus bon à rien sur la terre, je n'aurai pas tout-à-fait perdu mes derniers jours. Les loisirs de mes promenades journalières ont souvent été remplis de contemplations charnantes dont j'ai regret d'avoir perdu le souvenir. Je fixerai par l'écriture celles qui pourront me venir encore; chaque fois que je les relirai m'en rendra la jouissance. J'oublierai mes malheurs, mes persécuteurs, mes opprobres, en songeant au prix qu'avoit mérité mon cœur.

Ces feuilles ne seront proprement qu'un informe journal de mes rêveries. Il y sera beaucoup question de moi, parce qu'un solitaire qui réfléchit s'occupe nécessairement beaucoup de lui-même. Du reste, toutes les idées étrangères qui me passent par la tête en me promenant, y trouveront également leur place. Je dirai ce que j'ai pensé tout comme il m'est venu, & avec aussi peu de liaison que les idées de la veille en ont d'ordinaire avec celles du lendemain. Mais il en résultera toujours une nouvelle connoissance de mon naturel & de mon humeur, par celle des sentimens & des pensées, dont mon esprit fait sa pâture journalière dans l'étrange état où je suis. Ces feuilles peuvent donc être regardées comme un appendice de mes Confessions: mais je ne leur en donne plus le titre, ne sentant plus rien à dire qui puisse le mériter. Mon cœur s'est purifié à la coupelle de l'adversité, & j'y trouve à peine en le sondant avec soin, quelque reste de penchant répréhensible. Qu'aurois-je encore à confesser, quand toutes les affections terrestres en sont arrachées? Je n'ai pas plus à me louer qu'à me blâmer: je suis nul désormais parmi les hommes, & c'est tout ce

que je puis être n'ayant plus avec eux de relation réelle, de véritable société. Ne pouvant plus faire aucun bien qui ne tourne à mal, ne pouvant plus agir sans nuire à autrui, ou à moi-même, m'abstenir est devenu mon unique devoir, & je le remplis autant qu'il est en moi. Mais dans ce défœuvrement du corps mon ame est encore active; elle produit encore des sentimens, des pensées, & sa vie interne & morale, semble encore s'être accrue par la mort de tout intérêt terrestre & temporel. Mon corps n'est plus pour moi qu'un embarras, qu'un obstacle, & je m'en dégage d'avance autant que je puis.

Une situation si singulière mérite assurément d'être examinée & décrite, & c'est à cet examen que je consacre mes derniers loisirs. Pour le faire avec succès, il y faudroit procéder avec art & méthode: mais je suis incapable de ce travail, & même il m'écarteroit de mon but, qui est de me rendre compte des modifications de mon ame & de leurs successions. Je ferai sur moi-même, à quelque égard, les opérations que font les Physiciens sur l'air, pour en connoître l'état journalier. J'appliquerai le barometre à mon ame, & ces opérations bien dirigées & long-tems répétées me pourroient fournir des résultats aussi sûrs que les leurs. Mais je n'étends pas jusques-là mon entreprise. Je me contenterai de tenir le registre des opérations, sans chercher à les réduire en système. Je fais la même entreprise que Montagne, mais avec un but tout contraire au sien: car il n'écrivoit ses Essais que pour les autres, & je n'écris mes Rêveries que pour moi. Si dans mes plus vieux jours, aux approches du départ, je reste, comme je l'espère, dans la même disposition où je suis, leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les écrire, & faisant renaître ainsi pour moi le tems passé, doublera, pour ainsi dire, mon existence. En dépit des hommes, je sçaurai

goûter encore le charme de la société, & je vivrai décrépît avec moi dans un autre âge, comme je vivrois avec un moins vieux ami.

J'écrivois mes premières Confessions & mes Dialogues dans un souci continuel, sur les moyens de les dérober aux mains rapaces de mes persécuteurs, pour les transférer, s'il étoit possible, à d'autres générations. La même inquiétude ne me tourmente plus pour cet écrit, je sçais qu'elle seroit inutile; & le desir d'être mieux connu des hommes s'étant éteint dans mon cœur, n'y laisse qu'une indifférence profonde sur le sort de mes vrais écrits & des monumens de mon innocence, qui déjà peut-être ont été tous pour jamais anéantis. Qu'on épie ce que je fais, qu'on s'inquiète de ces feuilles, qu'on s'en empare, qu'on les supprime, qu'on les falsifie; tout cela m'est égal désormais. Je ne les cache ni ne les montre. Si on me les enlève de mon vivant, on ne m'enlèvera ni le plaisir de les avoir écrites, ni le souvenir de leur contenu, ni les méditations solitaires dont elles sont le fruit, & dont la source ne peut s'éteindre qu'avec mon âme. Si dès mes premières calamités j'avois sçu ne point regimber contre ma destinée, & prendre le parti que je prends aujourd'hui, tous les efforts des hommes, toutes leurs épouvantables machines eussent été sur moi sans effet, & ils n'auroient pas plus troublé mon repos par toutes leurs trames, qu'ils ne peuvent le troubler désormais par tous leurs succès; qu'ils jouissent à leur gré de mon opprobre, ils ne m'empêcheront pas de jouir de mon innocence, & d'achever mes jours en paix malgré eux.



DEUXIÈME PROMENADE.

AYANT donc formé le projet de décrire l'état habituel de mon ame dans la plus étrange position où je puisse jamais trouver un mortel, je n'ai vu nulle manière plus simple & plus sûre d'exécuter cette entreprise, que de tenir un registre fidèle de mes promenades solitaires & des rêveries qui les remplissent, quand je laisse ma tête entièrement libre, & mes idées suivre leur pente sans résistance & sans gêne. Ces heures de solitude & de méditation sont les seules de la journée où je sois pleinement moi, & à moi sans diversion, sans obstacle, & où je puisse véritablement dire ce que la nature a voulu.

J'ai bientôt senti que j'avois trop tardé d'exécuter ce projet. Mon imagination, déjà moins vive, ne s'enflamme plus comme autrefois à la contemplation de l'objet qui l'anime, je m'enivre moins du délire de la rêverie; il y a plus de réminiscence que de création dans ce qu'elle produit désormais; un tiède allanguissement énerve toutes mes facultés, & l'esprit de vie s'éteint en moi par degrés; mon ame ne s'élance plus qu'avec peine hors de sa caduque enveloppe; & sans l'espérance de l'état auquel j'aspire, parce que je m'y sens avoir droit, je n'existerois plus que par des souvenirs. Ainsi pour me contempler moi-même avant mon déclin, il faut que je remonte au moins de quelques années au tems où, perdant tout espoir ici-bas, & ne trouvant plus d'aliment pour mon cœur sur la terre, je m'accoutumais peu-à-peu à le nourrir de sa propre substance, & à chercher toute sa pâture au-dedans de moi.

Cette ressource, dont je m'avisai trop tard, devint si féconde, qu'elle suffit bientôt pour me dédommager de tout.

L'habitude

L'habitude de rentrer en moi-même me fit perdre enfin le sentiment & presque le souvenir de mes maux ; j'appris ainsi , par ma propre expérience , que la source du vrai bonheur est en nous , & qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui fait vouloir être heureux. Depuis quatre ou cinq ans je goûtois habituellement ces délices internes que trouvent dans la contemplation les âmes aimantes & douces. Ces ravissements , ces extases que j'éprouvois quelquefois en me promenant ainsi seul , étoient des jouissances que je devois à mes persécuteurs : sans eux , je n'aurois jamais trouvé ni connu les trésors que je portois en moi-même. Au milieu de tant de richesses , comment en tenir un registre fidèle ? En voulant me rappeler tant de douces rêveries , au lieu de les décrire , j'y retombois. C'est un état que son souvenir ramène , & qu'on cesseroit bientôt de connoître , en cessant tout-à-fait de le sentir.

J'éprouvai bien cet effet dans les promenades qui suivirent le projet d'écrire la suite de mes Confessions , sur-tout dans celle dont je vais parler , & dans laquelle un accident imprévu vint rompre le fil de mes idées , & leur donner pour quelque temps un autre cours.

Le jeudi 24 Octobre 1776 , je suivis , après dîné , les boulevards , jusqu'à la rue du Chemin-verd , par laquelle je gagnai les hauteurs de Ménil-montant , & de-là , prenant les sentiers à travers les vignes & les prairies , je traversai jusqu'à Charonne , le riant paysage qui sépare ces deux villages ; puis je fis un détour pour revenir sur les mêmes prairies , en passant par un autre chemin. Je m'amusois à les parcourir avec ce plaisir & cet intérêt que m'ont toujours donné les sites agréables , & m'arrêtant quelquefois à fixer des plantes dans la verdure. J'en aperçus deux que je voyois assez rarement autour de Paris , & que je trouvai très-abondantes dans ce canton-là. L'une est le *Picris hie-*

racioides, de la famille des composées; & l'autre, le *Bupleurum falcatum*, de celles des ombellifères. Cette découverte me réjouit & m'amusa très-long-tems, & finit par celle d'une plante encore plus rare, sur-tout dans un pays élevé, sçavoir, le *Cerastium aquaticum*, que, malgré l'accident qui m'arriva le même jour, j'ai retrouvé dans un livre que j'avois sur moi, & placé dans mon herbier.

Enfin, après avoir parcouru en détail plusieurs autres plantes que je voyois en fleurs, & dont l'aspect & l'énumération qui m'étoit familière me donnoit néanmoins toujours du plaisir, je quittai peu-à-peu ces mêmes observations, pour me livrer à l'impression, non moins agréable, mais plus touchante, que faisoit sur moi l'ensemble de tout cela. Depuis quelques jours on avoit achevé la vendange; les promeneurs de la ville s'étoient déjà retirés; les paysans aussi quittoient les champs jusqu'aux travaux d'hiver. La campagne encore verte & riante, mais défeuillée en partie, & déjà presque déserte, offroit par-tout l'image de la solitude & des approches de l'hiver. Il résultoit de son aspect un mélange d'impression douce & triste, trop analogue à mon âge & à mon sort, pour que je ne m'en fisse pas l'application. Je me voyois au déclin d'une vie innocente & infortunée, l'ame encore pleine de sentimens vivaces, & l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse, & desséchées par les ennuis. Seul & délaissé, je sentoient venir le froid des premières glaces, & mon imagination tarissant ne peuploit plus ma solitude d'être formés selon mon cœur. Je me disois en soupirant, qu'ai-je fait ici-bas? J'étois fait pour vivre, & je meurs sans avoir vécu. Au moins ce n'a pas été ma faute, & je porterai à l'Auteur de mon être, sinon l'offrande des bonnes œuvres qu'on ne m'a pas laissé faire, du moins un tribut de bonnes intentions frustrées, de sentimens sains, mais rendus sans effet, & d'une patience à l'épreuve des mépris des hommes. Je m'attendris-

fois sur ces réflexions, je récapitulois les mouvemens de mon ame dès ma jeunesse, & pendant mon âge mûr, & depuis qu'on m'a séquestré de la société des hommes, & durant la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours. Je revenois avec complaisance sur toutes les affections de mon cœur, sur ses attachemens si tendres, mais si aveugles, sur les idées moins tristes que consolantes, dont mon esprit s'étoit nourri depuis quelques années, & je me préparois à les rappeler assez, pour les décrire avec un plaisir presque égal à celui que j'avois pris à m'y livrer. Mon après-midi se passa dans ces paisibles méditations, & je n'en revenois très-content de ma journée, quand, au fond de ma rêverie, j'en fus tiré par l'événement qui me reste à raconter.

J'étois sur les six heures à la descente de Ménil-montant, presque vis-à-vis du Galant Jardinier, quand des personnes qui marchaient devant moi, s'étant tout-à-coup brusquement écartées, je vis fondre sur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carrosse, n'eut pas le tems de retenir sa course, ou de se détourner quand il m'aperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avois d'éviter d'être jetté par terre, étoit de faire un grand saut, si juste que le chien passât sous moi, tandis que je serois en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair, & que je n'eus le tems ni de raisonner ni d'exécuter, fut la dernière avant mon accident. Je ne sentis ni le coup, ni la chute, ni rien de ce qui s'ensuivit, jusqu'au moment où je revins à moi.

Il étoit presque nuit quand je repris connoissance. Je me trouvai entre les bras de trois ou quatre jeunes gens, qui me racontèrent ce qui venoit de m'arriver. Le chien danois, n'ayant pu retenir son élan, s'étoit précipité sur mes deux jambes, & me choquant de sa masse & de sa vitesse, m'avoit fait tomber, la tête en avant : la mâchoire supérieure portant tout le poids de mon corps, avoit frappé sur un pavé

très-raboteux, & la chute avoit été d'autant plus violente, qu'étant à la descente, ma tête avoit donné plus bas que mes pieds.

Le carrosse auquel appartenoit le chien suivoit immédiatement, & m'auroit passé sur le corps, si le cocher n'eût à l'instant retenu ses chevaux. Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avoient relevé & qui me soutenoient encore, lorsque je revins à moi. L'état auquel je me trouvais dans cet instant, est trop singulier pour n'en pas faire ici la description.

La nuit s'avançoit. J'aperçus le Ciel, quelques étoiles, & un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentoais encore que par là. Je naissois dans cet instant à la vie, & il me sembloit que je remplissois de ma légère existence tous les objets que j'apercevois. Tout entier au moment présent, je ne me souvenois de rien; je n'avois nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venoit de m'arriver; je ne sçavois ni qui j'étois, ni où j'étois; je ne sentoais ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyois couler mon sang, comme j'aurois vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartint en aucune sorte. Je sentoais dans tout mon être un calme ravissant, auquel, chaque fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus.

On me demanda où je demeurois; il me fut impossible de le dire. Je demandai où j'étois; on me dit, à la Haute-Borne; c'étoit comme si l'on m'eût dit, au mont Atlas. Il fallut demander successivement le pays, la ville & le quartier où je me trouvois. Encore cela ne put-il suffire pour me reconnoître; il me fallut tout le trajet de-là jusqu'au boulevard, pour me rappeler ma demeure & mon nom. Un Monsieur que je ne connoissois pas, & qui eut la charité de m'accompagner quelque temps, apprenant

que je demeuroid si loin , me conseilla de prendre au Temple un fiacre , pour me reconduire chez moi. Je marchois très - bien , très - légèrement , sans sentir ni douleur ni blessure , quoique je crachasse toujours beaucoup de sang. Mais j'avois un frisson glacial , qui faisoit claquer d'une façon très-incommode mes dents fracassées. Arrivé au Temple , je pensai que , puisque je marchois sans peine , il valoit mieux continuer ainsi ma route à pied , que de m'exposer à périr de froid dans un fiacre. Je fis ainsi la demi-lieue qu'il y a du Temple à la rue Plâtrière , marchant sans peine , évitant les embarras , les voitures , choisissant & suivant mon chemin tout aussi bien que j'aurois pu faire en pleine santé. J'arrive , j'ouvre le secret qu'on a fait mettre à la porte de la rue , je monte l'escalier dans l'obscurité , & j'entre enfin chez moi , sans autre accident que ma chute & ses suites , dont je ne m'apercevois pas même encore alors.

Les cris de ma femme en me voyant , me firent comprendre que j'étois plus maltraité que je ne pensois. Je passai la nuit sans connoître encore & sentir mon mal. Voici ce que je sentis & trouvai le lendemain. J'avois la lèvre supérieure fendue en dedans jusqu'au nez , en dehors la peau l'avoit mieux garantie , & empêchoit la totale séparation , quatre dents enfoncées à la mâchoire supérieure , toute la partie du visage qui la couvre extrêmement enflée & meurtrie , le pouce droit foulé & très-gros , le pouce gauche grièvement blessé , le bras gauche foulé , le genou gauche aussi très-enflé , & qu'une contusion forte & douloureuse empêchoit totalement de plier. Mais avec tous ce fracas , rien de brisé , pas même une dent , bonheur qui tient du prodige , dans une chute comme celle-là.

Voilà très-fidèlement l'histoire de mon accident. En peu de jours cette histoire se répandit dans Paris , tellement

changée & défigurée , qu'il étoit impossible d'y rien reconnoître. J'aurois dû compter d'avance sur cette métamorphose ; mais il s'y joignit tant de circonstances bizarres ; tant de propos obscurs & de réticences l'accompagnèrent , on m'en parloit d'un air si risiblement discret , que tous ces mystères m'inquiétèrent. J'ai toujours haï les ténèbres , elles m'inspirent naturellement une horreur que celles dont on m'environne depuis tant d'années n'ont pas dû diminuer. Parmi toutes les singularités de cette époque , je n'en remarquerai qu'une , mais suffisante pour faire juger des autres.

M. *** , avec lequel je n'avois eu aucune relation , envoya son secrétaire s'informer de mes nouvelles , & me faire d'instantes offres de service , qui ne me parurent pas , dans la circonstance , d'une grande utilité pour mon soulagement. Son secrétaire ne laissa pas de me presser très-vivement de me prévaloir de ces offres , jusqu'à me dire que si je ne me fiois pas à lui , je pouvois écrire directement à M. ***. Ce grand empressement , & l'air de confiance qu'il y joignit , me firent comprendre qu'il y avoit sous tout cela quelque mystère que je cherchois vainement à pénétrer. Il n'en falloit pas tant pour m'effaroucher , sur-tout dans l'état d'agitation où mon accident & la fièvre qui s'y étoit jointe avoit mis ma tête. Je me livrois à mille conjectures inquiétantes & tristes , & je faisois sur tout ce qui se passoit autour de moi des commentaires qui marquoient plutôt le délire de la fièvre , que le sang froid d'un homme qui ne prend plus d'intérêt à rien.

Un autre événement vint achever de troubler ma tranquillité. Madame *** m'avoit recherché depuis quelques années , sans que je pusse deviner pourquoi. De petits cadeaux affectés , de fréquentes visites sans objet & sans plaisir , me marquoient assez un but secret à tout cela , mais ne le montroient pas. Elle m'avoit parlé d'un roman qu'elle

vouloit faire , pour le présenter à la Reine. Je lui avois dit ce que je pensois des femmes auteurs. Elle m'avoit fait entendre que ce projet avoit pour but le rétablissement de sa fortune , pour lequel elle avoit besoin de protection ; je n'avois rien à répondre à cela. Elle me dit depuis , que , n'ayant pu avoir accès auprès de la Reine , elle étoit déterminée à donner son livre au public. Ce n'étoit plus le cas de lui donner des conseils qu'elle ne demandoit pas , & qu'elle n'auroit pas suivis. Elle m'avoit parlé de me montrer auparavant le manuscrit. Je la priai de n'en rien faire , & elle n'en fit rien.

Un beau jour , durant ma convalescence , je reçus de sa part ce livre tout imprimé & même relié , & je vis dans la préface de si grosses louanges de moi , si inaufadement plaquées & avec tant d'affectation , que j'en fus désagréablement affecté. La rude flagornerie qui s'y faisoit sentir ne s'allia jamais avec la bienveillance ; mon cœur ne se trompa jamais là-dessus.

Quelques jours après , Madame *** me vint voir avec sa fille. Elle m'apprit que son livre faisoit le plus grand bruit , à cause d'une note qui le lui attiroit ; j'avois à peine remarqué cette note , en parcourant rapidement ce roman. Je la relus , après le départ de Madame *** ; j'en examinai la tournure , j'y crus trouver le motif de ses visites & de ses cajoleries , des grosses louanges de sa préface , & je jugeai que tout cela n'avoit d'autre but que de disposer le public à m'attribuer la note , & par conséquent le blâme qu'elle pouvoit attirer à son auteur , dans la circonstance où elle étoit publiée.

Je n'avois aucun moyen de détruire ce bruit & l'impresion qu'il pouvoit faire ; & tout ce qui dépendoit de moi étoit de ne pas l'entretenir , en souffrant la continuation des vaines & offensives visites de Madame *** & de sa fille. Voici , pour cet effet , le billet que j'écrivis à la mere.

« Rousseau ne recevant chez lui aucun auteur , remercie Madame *** de ses bontés , & la prie de ne plus l'honorer de ses visites ».

Elle me répondit par une lettre honnête dans la forme , mais tournée comme celles que l'on m'écrivait en pareil cas. J'avois barbaquement porté le poignard dans son cœur sensible , & je devois croire , au ton de sa lettre , qu'ayant pour moi des sentimens si vifs & si vrais , elle ne supporteroit point sans mourir cette rupture. C'est ainsi que la droiture & la franchise en toute chose , sont des crimes affreux dans le monde , & je paroîtrois à mes contemporains méchant & féroce , quand je n'aurois à leurs yeux d'autre crime que de n'être pas faux & perfide comme eux.

J'étois déjà forti plusieurs fois , & je me promenois même assez souvent aux Tuileries , quand je vis , à l'étonnement de plusieurs de ceux qui me rencontroient , qu'il y avoit encore à mon égard quelque autre nouvelle que j'ignorois. J'appris enfin que le bruit public étoit que j'étois mort de ma chute ; & ce bruit se répandit si rapidement & si opiniâtrément que , plus de quinze jours après que j'en fus instruit , l'on en parla à la Cour , comme d'une chose sûre. Le Courrier d'Avignon , à ce qu'on eut soin de m'écrire , annonçant cette heureuse nouvelle , ne manqua pas d'anticiper , à cette occasion , sur le tribut d'outrages & d'indignités qu'on prépare à ma mémoire après ma mort , en forme d'oraison funèbre.

Cette nouvelle fut accompagnée d'une circonstance encore plus singulière , que je n'appris que par hasard , & dont je n'ai pu sçavoir aucun détail. C'est qu'on avoit ouvert en même-tems une souscription pour l'impression des manuscrits que l'on trouveroit chez moi. Je compris par-là qu'on tenoit prêt un recueil d'écrits fabriqués tout exprès pour me les attribuer d'abord après ma mort : car , de pen-

fer qu'on imprimât fidèlement aucun de ceux qu'on pourroit trouver en effet, c'étoit une bêtise qui ne pouvoit entrer dans l'esprit d'un homme sensé, & dont quinze ans d'expérience ne m'ont que trop garanti.

Ces remarques, faites coup sur coup, & suivies de beaucoup d'autres qui n'étoient guères moins étonnantes, effarouchèrent de rechef mon imagination, que je croyois amortie; & ces noires ténèbres qu'on renforçoit sans relâche autour de moi, ranimèrent toute l'horreur qu'elles m'inspirent naturellement. Je me fatiguai à faire sur tout cela mille commentaires, & à tâcher de comprendre des mystères qu'on a rendus inexplicables pour moi. Le seul résultat constant de tant d'énigmes fut la confirmation de toutes mes conclusions précédentes, sçavoir, que la destinée de ma personne, & celle de ma réputation ayant été fixées de concert par toute la génération présente, nul effort de ma part ne pouvoit m'y soustraire, puisqu'il est de toute impossibilité de transmettre aucun dépôt à d'autres âges, sans le faire passer dans celui-ci par des mains intéressées à le supprimer.

Mais cette fois j'allai plus loin. L'amas de tant de circonstances fortuites, l'élévation de tous mes plus cruels ennemis, affectée, pour ainsi dire, par la fortune; tous ceux qui gouvernent l'Etat, tous ceux qui dirigent l'opinion publique, tous les gens en place, tous les hommes en crédit, triés comme sur le volet parmi ceux qui ont contre moi quelque animosité secrète, pour concourir au commun complot; cet accord universel est trop extraordinaire pour être purement fortuit. Un seul homme qui eût refusé d'en être complice, un seul événement qui lui eût été contraire, une seule circonstance imprévue, qui lui eût fait obstacle, suffisoit pour le faire échouer. Mais toutes les volontés, toutes les fatalités, la fortune, & toutes les révolutions ont affermi l'œuvre des hommes, & un

concours si frappant qui tient du prodige, ne peut me laisser douter que son plein succès ne soit écrit dans les décrets éternels. Des foules d'observations particulières, soit dans le passé, soit dans le présent, me confirment tellement dans cette opinion, que je ne puis m'empêcher de regarder désormais comme un de ces secrets du Ciel, impénétrables à la raison humaine, la même œuvre que je n'envisageois jusqu'ici que comme un fruit de la méchanceté des hommes.

Cette idée, loin de m'être cruelle & déchirante, me console, me tranquillise, & m'aide à me résigner. Je ne vais pas si loin que Saint Augustin, qui se fût consolé d'être damné, si telle eût été la volonté de Dieu. Ma résignation vient d'une source moins désintéressée, il est vrai, mais non moins pure, & plus digne, à mon gré, de l'Etre parfait que j'adore.

Dieu est juste; il veut que je souffre; & il sçait que je suis innocent. Voilà le motif de ma confiance; mon cœur & ma raison me crient qu'elle ne me trompera pas. Laissons donc faire les hommes & la destinée; apprenons à souffrir sans murmure; tout doit à la fin rentrer dans l'ordre, & mon tour viendra tôt ou tard.

TROISIÈME PROMENADE.

Je deviens vieux en apprenant toujours.

SOLON répétoit souvent ce vers dans sa vieillesse. Il a un sens dans lequel je pourrois le dire aussi dans la mienne, mais c'est une bien triste science que celle que depuis vingt ans l'expérience m'a fait acquérir: l'ignorance est encore préférable. L'adversité sans doute est un

grand maître ; mais ce maître fait payer cher ses leçons , & souvent le profit qu'on en retire ne vaut pas le prix qu'elles ont coûté. D'ailleurs , avant qu'on ait obtenu tout cet acquis par des leçons si tardives , l'à-propos d'en user se passe. La jeunesse est le tems d'étudier la sagesse ; la vieillesse est le tems de la pratiquer. L'expérience instruit toujours , je l'avoue ; mais elle ne profite que pour l'espace qu'on a devant soi. Est-il tems , au moment qu'il faut mourir , d'apprendre comment on auroit dû vivre ?

Eh ! que me servent des lumières si tard & si douloureusement acquises sur ma destinée & sur les passions d'autrui dont elle est l'œuvre ! Je n'ai appris à mieux connoître les hommes que pour mieux sentir la misère où ils m'ont plongé , sans que cette connoissance , en me découvrant tous leurs pièges , m'en ait pu faire éviter aucun. Que ne suis-je resté toujours dans cette imbécille mais douce confiance , qui me rendit , durant tant d'années , la proie & le jouet de mes bruyans amis , sans qu'enveloppé de toutes leurs trames , j'en eusse même le moindre soupçon ! J'étois leur dupe & leur victime , il est vrai ; mais je me croyois aimé d'eux , & mon cœur jouissoit de l'amitié qu'ils m'avoient inspirée en leur en attribuant autant pour moi. Ces douces illusions sont détruites. La triste vérité que le tems & la raison m'ont dévoilée , en me faisant sentir mon malheur , m'a fait voir qu'il étoit sans remède & qu'il ne me restoit qu'à m'y résigner. Ainsi toutes les expériences de mon âge sont pour moi , dans mon état , sans utilité présente , & sans profit pour l'avenir.

Nous entrons en lice à notre naissance , nous en sortons à la mort. Que sert d'apprendre à mieux conduire son char quand on est au bout de la carrière ? Il ne reste plus à penser alors que comment on en sortira. L'étude d'un vieillard , s'il lui en reste encore à faire , est uniquement d'apprendre à mourir , & c'est précisément celle qu'on fait le moins à

mon âge ; on y pense à tout , hormis à cela. Tous les vieillards tiennent plus à la vie que les enfans , & en sortent de plus mauvaise grace que les jeunes-gens. C'est que tous leurs travaux ayant été pour cette vie , ils voyent à sa fin qu'ils ont perdu leurs peines. Tous leurs soins , tous leurs biens , tous les fruits de leurs laborieuses veilles , ils quittent tout quand ils s'en vont. Ils n'ont songé à rien acquérir durant leur vie qu'ils pussent emporter à leur mort.

Je me suis dit tout cela quand il étoit tems de me le dire ; & si je n'ai pas mieux su tirer parti de mes réflexions , ce n'est pas faute de les avoir faites à tems , & de les avoir bien digérées. Jetté dès mon enfance dans le tourbillon du monde , j'appris de bonne heure , par l'expérience , que je n'étois pas fait pour y vivre , & que je n'y parviendrois jamais à l'état dont mon cœur sentoit le besoin. Cessant donc de chercher parmi les hommes le bonheur que je sentois n'y pouvoir trouver , mon ardente imagination sautoit déjà par-dessus l'espace de ma vie à peine commencée , comme sur un terrain qui m'étoit étranger , pour se reposer sur une assiette tranquille où je pusse me fixer.

Ce sentiment , nourri par l'éducation dès mon enfance , & renforcé durant toute ma vie par ce long tissu de misères & d'infortunes qui l'a remplie , m'a fait chercher dans tous les tems à connoître la nature & la destination de mon être , avec plus d'intérêt & de soin que je n'en ai trouvé dans aucun autre homme. J'en ai beaucoup vu qui philosophoient bien plus doctement que moi ; mais leur philosophie leur étoit , pour ainsi dire , étrangère. Voulant être plus sçavans que d'autres , ils étudioient l'univers pour sçavoir comment il étoit arrangé , comme ils auroient étudié quelque machine qu'ils auroient apperçue , par pure curiosité. Ils étudioient la nature humaine pour en pouvoir parler sçavamment , mais non pas pour se con-

notre ; ils travailloient pour instruire les autres , mais non pas pour s'éclairer en dedans. Plusieurs d'entr'eux ne vouloient que faire un livre , n'importoit quel , pourvu qu'il fût accueilli. Quand le leur étoit fait & publié , son contenu ne les intéressoit plus en aucune sorte , si ce n'est pour le faire adopter aux autres , & pour le défendre au cas qu'il fût attaqué ; mais du reste sans en rien tirer pour leur propre usage , sans s'embarrasser même que ce contenu fût faux ou vrai , pourvu qu'il ne fût pas réfuté. Pour moi , quand j'ai désiré d'apprendre , c'étoit pour sçavoir moi-même , & non pas pour enseigner ; j'ai toujours cru qu'avant d'instruire les autres , il falloit commencer par sçavoir assez pour soi ; & de toutes les études que j'ai tâché de faire en ma vie au milieu des hommes , il n'y en a guères que je n'eusse faite également seul dans une île déserte où j'aurois été confiné pour le reste de mes jours. Ce qu'on doit faire dépend beaucoup de ce qu'on doit croire ; & dans tout ce qui ne tient pas aux premiers besoins de la nature , nos opinions sont la règle de nos actions. Dans ce principe , qui fut toujours le mien , j'ai cherché souvent & long-tems , pour diriger l'emploi de ma vie , à connoître sa véritable fin , & je me suis bientôt consolé de mon peu d'aptitude à me conduire habilement dans ce monde , en sentant qu'il n'y falloit pas chercher cette fin.

Né dans une famille où régnoient les mœurs & la piété , élevé ensuite avec douceur chez un ministre plein de sagesse & de religion , j'avois reçu , dès ma plus tendre enfance , des principes , des maximes , d'autres diroient des préjugés , qui ne m'ont jamais tout-à-fait abandonné. Enfant encore , & livré à moi-même , alléché par des caresses , séduit par la vanité , leurré par l'espérance , forcé par la nécessité , je me fis catholique ; mais je demeurai toujours chrétien ; & bientôt gagné par l'habitude , mon

cœur s'attacha sincèrement à ma nouvelle religion. Les instructions, les exemples de Madame de Warens, m'affermirent dans cet attachement. La solitude champêtre où j'ai passé la fleur de ma jeunesse, l'étude des bons livres, à laquelle je me livrai tout entier, renforcèrent auprès d'elle mes dispositions naturelles aux sentimens affectueux, & me rendirent dévot presque à la manière de Fénelon. La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers, forcent un solitaire à s'élançer incessamment vers l'Auteur des choses, & à chercher avec une douce inquiétude, la fin de tout ce qu'il voit, & la cause de tout ce qu'il sent. Lorsque ma destinée me rejetta dans le torrent du monde, je n'y retrouvai plus rien qui pût flatter un moment mon cœur. Le regret de mes doux loisirs me suivit par-tout, & jetta l'indifférence & le dégoût sur tout ce qui pouvoit se trouver à ma portée, propre à mener à la fortune & aux honneurs. Incertain dans mes inquiets desirs, j'espérois peu, j'obtins moins, & je sentis dans des lueurs même de prospérité, que quand j'aurois obtenu tout ce que je croyois chercher, je n'y aurois point trouvé ce bonheur dont mon cœur étoit avide sans en sçavoir démêler l'objet. Ainsi tout contribuoit à détacher mes affections de ce monde, même avant les malheurs qui devoient m'y rendre tout-à-fait étranger. Je parvins jusqu'à l'âge de quarante ans, flottant entre l'indigence & la fortune, entre la sagesse & l'égarément, plein de vices d'habitude, sans aucun mauvais penchant dans le cœur, vivant au hasard, sans principes bien décidés par ma raison, & distrait sur mes devoirs, sans les mépriser, mais souvent sans les bien connoître.

Dès ma jeunesse j'avois fixé cette époque de quarante ans comme le terme de mes efforts pour parvenir, & celui de mes prétentions en tout genre. Bien résolu, dès cet âge atteint & dans quelque situation que je fusse, de ne

plus me débattre pour en sortir, & de passer le reste de mes jours à vivre au jour la journée, sans plus m'occuper de l'avenir. Le moment venu, j'exécutai ce projet sans peine; & quoiqu'alors ma fortune semblât vouloir prendre une assiette plus fixe, j'y renonçai non-seulement sans regret, mais avec un plaisir véritable. En me délivrant de tous ces leurre, de toutes ces vaines espérances, je me livrai pleinement à l'incurie & au repos d'esprit, qui fit toujours mon goût le plus dominant, & mon penchant le plus durable. Je quittai le monde & ses pompes, je renonçai à toutes parures, plus d'épée, plus de montre, plus de bas blancs, de dorure, de coëffure, une perruque toute simple, un bon gros habit de drap; & mieux que tout cela, je déracinai de mon cœur les cupidités & les convoitises qui donnent du prix à tout ce que je quittois. Je renonçai à la place que j'occupois alors, pour laquelle je n'apris nullement propre, & je me mis à copier de la musique à tant la page, occupation pour laquelle j'avois eu toujours un goût décidé.

Je ne bornai pas ma réforme aux choses extérieures. Je sentis que celle-là même en exigeoit une autre plus pénible sans doute, mais plus nécessaire dans les opinions; & résolu de n'en pas faire à deux fois, j'entrepris de soumettre mon intérieur à un examen sévère qui le réglât pour le reste de ma vie, tel que je voulois le trouver à ma mort.

Une grande révolution qui venoit de se faire en moi, un autre monde moral qui se dévoiloit à mes regards, les insensés jugemens des hommes, dont, sans prévoir encore combien j'en serois la victime, je commençois à sentir l'absurdité, le besoin toujours croissant d'un autre bien que la gloriole littéraire, dont à peine la vapeur m'avoit atteint, que j'en étois déjà dégoûté; le desir enfin de tracer, pour le reste de ma carrière, une route moins incer-

taine que celle dans laquelle j'en venois de passer la plus belle moitié , tout m'obligeoit à cette grande revue dont je sentoits depuis long-tems le besoin. Je l'entrepris donc , & je ne négligeai rien de ce qui dépendoit de moi pour bien exécuter cette entreprise.

C'est de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde , & le goût vif pour la solitude , qui ne m'a plus quitté depuis ce tems-là. L'ouvrage que j'entreprendois ne pouvoit s'exécuter que dans une retraite absolue ; il demandoit de longues & paisibles méditations que le tumulte de la société ne souffre pas. Cela me força de prendre pour un tems une autre manière de vivre , dont ensuite je me trouvai si bien , que ne l'ayant interrompue depuis lors que par force & pour peu d'instans , je l'ai reprise de tout mon cœur , & m'y suis borné sans peine , au-tôt que je l'ai pu ; & quand ensuite les hommes m'ont réduit à vivre seul , j'ai trouvé qu'en me séquestrant pour me rendre misérable , ils avoient plus fait pour mon bonheur , que je n'avois sçu faire moi-même.

Je me livrai au travail que j'avois entrepris , avec un zèle proportionné & à l'importance de la chose & au besoin que je sentoits en avoir. Je vivois alors avec des philosophes modernes qui ne ressembloient guères aux anciens : au-lieu de lever mes doutes & de fixer mes irrésolutions , ils avoient ébranlé toutes les certitudes que je croyois avoir sur les points qu'il m'importoit le plus de connoître : car , ardens missionnaires d'athéisme , & très-impérieux dogmatiques , ils n'enduroient point sans colère , que , sur quelque point que ce pût être , on osât penser autrement qu'eux. Je m'étois défendu souvent assez foiblement , par haine pour la dispute , & par peu de talent pour la soutenir ; mais jamais je n'adoptai leur désolante doctrine , & cette résistance , à des hommes aussi intolérans , qui d'ailleurs avoient leurs

vues ,

vues , ne fut pas une des moindres causes qui attifèrent leur animosité.

Ils ne m'avoient pas persuadé , mais ils m'avoient inquiété. Leurs argumens m'avoient ébranlé , sans m'avoir jamais convaincu ; je n'y trouvois point de bonne réponse ; mais je sentoís qu'il y en devoit avoir. Je m'accusois moins d'erreur , que d'ineptie , & mon cœur leur répondoit mieux que ma raison.

Je me dis enfin : me laisserai-je éternellement balotter par les sophismes des mieux disans , dont je ne suis pas même sûr que les opinions qu'ils prêchent & qu'ils ont tant d'ardeur à faire adopter aux autres , soyent bien les leurs à eux-mêmes ? Leurs passions , qui gouvernent leurs doctrines , leur intérêt de faire croire ceci ou cela , rendent impossible à pénétrer ce qu'ils croient eux-mêmes. Peut-on chercher de la bonne foi dans des chefs de parti ? Leur philosophie est pour les autres ; il m'en faudroit une pour moi. Cherchons-la de toutes mes forces , tandis qu'il est tems encore , afin d'avoir une règle fixe de conduite pour le reste de mes jours. Me voilà dans la maturité de l'âge , dans toute la force de l'entendement. Déjà je touche au déclin. Si j'attends encore , je n'aurai plus dans ma délibération tardive , l'usage de toutes mes forces ; mes facultés intellectuelles auront déjà perdu de leur activité , je ferai moins bien ce que je puis faire aujourd'hui de mon mieux possible : saisissons ce moment favorable ; il est l'époque de ma réforme externe & matérielle , qu'il soit aussi celle de ma réforme intellectuelle & morale. Fixons une bonne fois mes opinions , mes principes , & soyons pour le reste de ma vie ce que j'aurai trouvé devoir être après y avoir bien pensé.

J'exécutai ce projet lentement & à diverses reprises ,

mais avec tout l'effort & toute l'attention dont j'étois capable. Je sentojs vivement que le repos du reste de mes jours & mon sort total en dépendoient. Je m'y trouvai d'abord dans un tel labyrinthe d'embarras, de difficultés, d'objections, de tortuosités, de ténèbres, que vingt fois tenté de tout abandonner, je fus près, renonçant à de vaines recherches, de m'en tenir, dans mes délibérations, aux règles de la prudence commune, sans plus en chercher dans des principes que j'avois tant de peine à débrouiller. Mais cette prudence même m'étoit tellement étrangère, je me sentojs si peu propre à l'acquérir, que la prendre pour mon guide, n'étoit autre chose que vouloir, à travers les mers & les orages, chercher sans gouvernail, sans bouffole, un fanal presque inaccessible, & qui ne m'indiquoit aucun port.

Je persistai : pour la première fois de ma vie j'eus du courage ; & je dois à son succès d'avoir pu soutenir l'horrible destinée, qui, dès-lors, commençoit à m'envelopper sans que j'en eusse le moindre soupçon. Après les recherches les plus ardentes & les plus sincères qui jamais, peut-être, ayent été faites par aucun mortel, je me décidai pour toute ma vie sur tous les sentimens qu'il m'importoit d'avoir ; & si j'ai pu me tromper dans mes résultats, je suis sûr au moins que mon erreur ne peut m'être imputée à crime ; car j'ai fait tous mes efforts pour m'en garantir. Je ne doute point, il est vrai, que les préjugés de l'enfance & les vœux secrets de mon cœur, n'aient fait pencher la balance du côté le plus consolant pour moi. On se défend difficilement de croire ce qu'on desire avec tant d'ardeur ; & qui peut douter que l'intérêt d'admettre ou rejeter les jugemens de l'autre vie, ne détermine la foi de la plupart des hommes sur leur espérance ou leur crainte ? Tout cela pouvoit fasciner mon jugement, j'en conviens, mais non

pas altérer ma bonne-foi ; car je craignois de me tromper sur toute chose. Si tout consistoit dans l'usage de cette vie, il m'importoit de le sçavoir, pour en tirer du moins le meilleur parti qu'il dépendroit de moi, tandis qu'il étoit encore tems, & n'être pas tout-à-fait dupe. Mais ce que j'avois le plus à redouter au monde, dans la disposition où je me sentoïis, étoit d'exposer le fort éternel de mon ame pour la jouissance des biens de ce monde, qui ne m'ont jamais paru d'un grand prix.

J'avoue encore que je ne levai pas toujours à ma satisfaction toutes ces difficultés qui m'avoient embarrassé, & dont nos Philosophes avoient si souvent rebattu mes oreilles. Mais, résolu de me décider enfin sur des matières où l'intelligence humaine a si peu de prise ; & trouvant de toutes parts des mystères impénétrables & des objections insolubles, j'adoptai dans chaque question le sentiment qui me parut le mieux établi directement, le plus croyable en lui-même, sans m'arrêter aux objections que je ne pouvois résoudre, mais qui se retorquoient par d'autres objections non moins fortes dans le système opposé. Le ton dogmatique sur ces matières ne convient qu'à des charlatans ; mais il importe d'avoir un sentiment pour foi, & de le choisir avec toute la maturité de jugement qu'on y peut mettre. Si malgré cela nous tombons dans l'erreur, nous n'en sçaurions porter la peine en bonne justice, puisque nous n'en aurons point la coulpe. Voilà le principe inébranlable qui sert de base à ma sécurité.

Le résultat de mes pénibles recherches, fut tel, à-peu-près, que je l'ai consigné depuis dans la profession de foi du Vicaire Savoyard, ouvrage indignement prostitué & profané dans la génération présente, mais qui peut faire un jour révolution parmi les hommes, si jamais il y renaît du bon sens & de la bonne foi.

Depuis lors, resté tranquille dans les principes que j'avois adoptés après une méditation si longue & si réfléchie, j'en ai fait la règle immuable de ma conduite & de ma foi, sans plus m'inquiéter ni des objections que je n'avois pu résoudre, ni de celles que je n'avois pu prévoir, & qui se présentent nouvellement de tems à autre à mon esprit. Elles m'ont inquiété quelquefois, mais elles ne m'ont jamais ébranlé. Je me suis toujours dit : tout cela ne sont que des arguties & des subtilités métaphysiques, qui ne sont d'aucun poids auprès des principes fondamentaux adoptés par ma raison, confirmés par mon cœur, & qui tous portent le sceau de l'assentiment intérieur dans le silence des passions. Dans des matières si supérieures à l'entendement humain, une objection que je ne puis résoudre, renversera-t-elle tout un corps de doctrine si solide, si bien liée, & formée avec tant de méditation & de soin, si bien appropriée à ma raison, à mon cœur, à tout mon être, & renforcée de l'assentiment intérieur que je sens manquer à toutes les autres? Non, de vaines argumentations ne détruiront jamais la convenance que j'apperçois entre ma nature immortelle & la constitution de ce monde, & l'ordre physique que j'y vois régner. J'y trouve dans l'ordre moral correspondant, & dont le système est le résultat de mes recherches, les appuis dont j'ai besoin pour supporter les misères de ma vie. Dans tout autre système, je vivrois sans ressource, & je mourrois sans espoir. Je serois la plus malheureuse des créatures. Tenons-nous en donc à celui qui seul suffit pour me rendre heureux en dépit de la fortune & des hommes.

Cette délibération & la conclusion que j'en tirai, ne semblent-elles pas avoir été dictées par le Ciel même, pour me préparer à la destinée qui m'attendoit, & me mettre en état de la soutenir? Que serois-je devenu? que deviendrois-je encore, dans les angoisses affreuses qui m'attendoient, &

dans l'incroyable situation où je suis réduit pour le reste de ma vie, si, resté sans asyle où je pusse échapper à mes implacables persécuteurs, sans dédommagement des opprobres qu'ils me font effuyer en ce monde, & sans espoir d'obtenir jamais la justice qui m'étoit dûe, je m'étois vu livré tout entier au plus horrible sort qu'ait éprouvé sur la terre aucun mortel? Tandis que, tranquille dans mon innocence, je n'imaginois qu'estime & bienveillance pour moi parmi les hommes; tandis que mon cœur ouvert & confiant s'épanchoit avec des amis & des frères, les traîtres m'enlaçoient en silence de rêts forgés au fond des enfers. Surpris par les plus imprévus de tous les malheurs, & les plus terribles pour une ame fière, traîné dans la fange, sans jamais savoir par qui ni pourquoi, plongé dans un abyme d'ignominie, enveloppé d'horribles ténèbres, à travers lesquelles je n'apercevois que de sinistres objets, à la première surprise je fus terrassé; & jamais je ne serois revenu de l'abattement où me jetta ce genre imprévu de malheurs, si je ne m'étois ménagé d'avance des forces pour me relever dans mes chûtes.

Ce ne fut qu'après des années d'agitations que, reprenant enfin mes esprits, & commençant de rentrer en moi-même, je sentis le prix des ressources que je m'étois ménagées pour l'adversité. Décidé sur toutes les choses dont il m'importoit de juger, je vis, en comparant mes maximes à ma situation, que je donnois aux insensés jugemens des hommes, & aux petits événemens de cette courte vie, beaucoup plus d'importance qu'ils n'en avoient; que cette vie n'étant qu'un état d'épreuves, il importoit peu que ces épreuves fussent de telle ou telle sorte, pourvu qu'il en résultât l'effet auquel elles étoient destinées; & que par conséquent plus les épreuves étoient grandes, fortes, multipliées, plus il étoit avantageux de les savoir soutenir. Toutes les plus vives

peines perdent leur force pour quiconque en voit le dédommagement grand & sûr ; & la certitude de ce dédommagement étoit le principal fruit que j'avois retiré de mes méditations précédentes.

Il est vrai qu'au milieu des outrages sans nombre , & des indignités sans mesure dont je me sentoís accablé de toutes parts , des intervalles d'inquiétude & de doutes venoient de tems à autre ébranler mon espérance & troubler ma tranquillité. Les puissantes objections que je n'avois pu résoudre se présentoient alors à mon esprit avec plus de force , pour achever de m'abattre , précisément dans les momens où , surchargé du poids de ma destinée , j'étois prêt à tomber dans le découragement. Souvent des argumens nouveaux que j'entendois faire , me revenoient dans l'esprit , à l'appui de ceux qui m'avoient déjà tourmenté. Ah ! me disois-je alors dans des serremens de cœur prêts à m'étouffer , qui me garantira du désespoir , si dans l'horreur de mon sort , je ne vois plus que des chimères dans les consolations que me fournissoit ma raison ? Si détruisant ainsi son propre ouvrage , elle renverse tout l'appui d'espérance & de confiance qu'elle m'avoit ménagé dans l'adversité , quel appui que des illusions qui ne bercent que moi seul au monde ? Toute la génération présente ne voit qu'erreurs & préjugés dans les sentimens dont je me nourris seul ; elle trouve la vérité , l'évidence dans le système contraire au mien ; elle semble même ne pouvoir croire que je l'adopte de bonne-foi , & moi-même en m'y livrant de toute ma volonté , j'y trouve des difficultés insurmontables qu'il m'est impossible de résoudre , & qui ne m'empêchent pas d'y persister. Suis-je donc seul sage , seul éclairé parmi les mortels ? Pour croire que les choses sont ainsi , suffit-il qu'elles me conviennent ? Puis-je prendre une confiance éclairée en des apparences qui n'ont rien de solide aux yeux du reste des hommes , &

qui me sembleroient illusoires à moi-même, si mon cœur ne soutenoit pas ma raison? N'eût-il pas mieux valu combattre mes persécuteurs à armes égales en adoptant leurs maximes, que de rester sur les chimères des miennes en proie à leurs atteintes sans agir pour les repousser? Je me crois sage, & je ne suis que dupe, victime & martyr d'une vaine erreur.

Combien de fois, dans ces momens de doute & d'incertitude, je fus prêt à m'abandonner au désespoir! Si jamais j'avois passé dans cet état un mois entier, c'étoit fait de ma vie & de moi. Mais ces crises, quoiqu'autrefois assez fréquentes, ont toujours été courtes, & maintenant que je n'en suis pas délivré tout-à-fait encore, elles sont si rares & si rapides, qu'elles n'ont pas même la force de troubler mon repos. Ce sont de légères inquiétudes qui n'affectent pas plus mon ame, qu'une plume qui tombe dans la rivière ne peut altérer le cours de l'eau. J'ai senti que remettre en délibération les mêmes points sur lesquels je m'étois ci-devant décidé, étoit me supposer de nouvelles lumières, ou le jugement plus formé, ou plus de zèle pour la vérité, que je n'avois lors de mes recherches; qu'aucun de ces cas n'étant ni ne pouvant être le mien, je ne pouvois préférer, par aucune raison solide, des opinions qui dans l'accablement du désespoir ne me tentoient que pour augmenter ma misère, à des sentimens adoptés dans la vigueur, de l'âge, dans toute la maturité de l'esprit, après l'examen le plus réfléchi, & dans les tems où le calme de ma vie ne me laissoit d'autre intérêt dominant que celui de connoître la vérité. Aujourd'hui que mon cœur ferré de détresse, mon ame affaissée par les ennuis, mon imagination effarouchée, ma tête troublée par tant d'affreux mystères dont je suis environné; aujourd'hui que toutes mes facultés affoiblies par la vieillesse & les angoisses, ont perdu tout leur ressort, irai-je m'ôter à plaisir toutes les ressources que je m'étois

ménagées , & donner plus de confiance à ma raison déclinante , pour me rendre injustement malheureux , qu'à ma raison pleine & vigoureuse , pour me dédommager des maux que je souffre sans les avoir mérités ? Non , je ne suis ni plus sage , ni mieux instruit , ni de meilleure foi , que quand je me décidai sur ces grandes questions ; je n'ignorois pas alors les difficultés dont je me laisse troubler aujourd'hui ; elles ne m'arrêtèrent pas ; & s'il s'en présente quelques nouvelles dont on ne s'étoit pas encore avisé , ce sont les sophismes d'une subtile métaphysique qui ne sçauroient balancer les vérités éternelles , admises de tous les tems , par tous les Sages , reconnues par toutes les Nations , & gravées dans le cœur humain en caractères ineffaçables. Je sçavois en méditant sur ces matières , que l'entendement humain circonscrit par les sens , ne les pouvoit embrasser dans toute leur étendue. Je m'en tins donc à ce qui étoit à ma portée , sans m'engager dans ce qui la passoit. Ce parti étoit raisonnable , je l'embrassai jadis , & m'y tins avec l'assentiment de mon cœur & de ma raison. Sur quel fondement y renoncerois-je aujourd'hui , que tant de puissans motifs m'y doivent tenir attaché ? Quel danger vois-je à le suivre ? Quel profit trouverois-je à l'abandonner ? En prenant la doctrine de mes persécuteurs , prendrois-je aussi leur morale , cette morale sans racine & sans fruit , qu'ils étalent pompeusement dans des livres ou dans quelque action d'éclat sur le théâtre , sans qu'il en pénètre jamais rien dans le cœur ni dans la raison ; ou bien cette autre morale secrète & cruelle , doctrine intérieure de tous leurs initiés , à laquelle l'autre ne sert que de masque , qu'ils suivent seule dans leur conduite , & qu'ils ont si habilement pratiquée à mon égard ? Cette morale , purement offensive , ne sert point à la défense , & n'est bonne qu'à l'aggression. De quoi me serviroit-elle dans l'état où ils m'ont réduit ? Ma seule innocence me soutient dans les malheurs ; &

combien me rendrois-je plus malheureux encore , si m'ôtant cette unique , mais puissante ressource , j'y substituois la méchanceté ! Les atteindrois-je dans l'art de nuire ; & quand j'y réussirois , de quel mal me soulageroit celui que je leur pourrois faire ? Je perdrois ma propre estime , & je ne gagnerois rien à la place.

C'est ainsi que , raisonnant avec moi-même , je parvins à ne plus me laisser ébranler dans mes principes par des argumens captieux , par des objections insolubles , & par des difficultés qui passoient ma portée , & peut-être celle de l'esprit humain. Le mien , restant dans la plus solide assiette que j'avois pu lui donner , s'accoutuma si bien à s'y reposer à l'abri de ma conscience , qu'aucune doctrine étrangère , ancienne ou nouvelle , ne peut plus l'émouvoir , ni troubler un instant mon repos. Tombé dans la langueur & l'apépésantissement d'esprit , j'ai oublié jusqu'aux raisonnemens sur lesquels je fondeis ma croyance & mes maximes ; mais je n'oublierai jamais les conclusions que j'en ai tirées avec l'approbation de ma conscience & de ma raison , & je m'y tiens désormais. Que tous les Philosophes viennent ergoter contre ; ils perdront leurs tems & leurs peines. Je me tiens pour le reste de ma vie , en toute chose , au parti que j'ai pris quand j'étois plus en état de bien choisir.

Tranquille dans ces dispositions , j'y trouve , avec le contentement de moi , l'espérance & les consolations dont j'ai besoin dans ma situation. Il n'est pas possible qu'une solitude aussi complete , aussi permanente , aussi triste en elle-même , l'animosité toujours sensible & toujours active de toute la génération présente , les indignités dont elle m'accable sans cesse , ne me jettent quelquefois dans l'abattement ; l'espérance ébranlée , les doutes décourageants reviennent encore de tems à autre troubler mon ame & la remplir de tristesse. C'est alors , qu'incapable des opérations de l'esprit nécessaires pour me rassurer moi même , j'ai

besoin de me rappeler mes anciennes résolutions ; les soins, l'attention, la sincérité de cœur que j'ai mises à les prendre reviennent alors à mon souvenir, & me rendent toute ma confiance. Je me refuse ainsi à toutes nouvelles idées, comme à des erreurs funestes, qui n'ont qu'une fausse apparence, & ne sont bonnes qu'à troubler mon repos.

Ainsi, retenu dans l'étroite sphère de mes anciennes connoissances, je n'ai pas, comme Solon, le bonheur de pouvoir m'instruire chaque jour en vieillissant, & je dois même me garantir du dangereux orgueil de vouloir apprendre ce que je suis désormais hors d'état de bien sçavoir. Mais s'il me reste peu d'acquisitions à espérer du côté des lumières utiles, il m'en reste de bien importantes à faire du côté des vertus nécessaires à mon état. C'est là qu'il seroit tems d'enrichir & d'orner mon ame d'un acquis qu'elle pût emporter avec elle, lorsque, délivrée de ce corps qui l'offusque & l'aveugle, & voyant la vérité sans voile, elle appercevra la misère de toutes ces connoissances dont nos faux Sçavans sont si vains. Elle gémera des momens perdus en cette vie à les vouloir acquérir. Mais la patience, la douceur, la résignation, l'intégrité, la justice impartiale, sont un bien qu'on emporte avec soi, & dont on peut s'enrichir sans cesse, sans craindre que la mort même nous en fasse perdre le prix. C'est à cette unique & utile étude que je consacre le reste de ma vieillesse. Heureux si par mes progrès sur moi-même, j'apprends à sortir de la vie, non meilleur, car cela n'est pas possible, mais plus vertueux que je n'y suis entré !



QUATRIÈME PROMENADE.

DANS le petit nombre de livres que je lis quelquefois encore, Plutarque est celui qui m'attache & me profite le plus. Ce fut la première lecture de mon enfance, ce sera la dernière de ma vieillesse : c'est presque le seul auteur que je n'ai jamais lu sans en tirer quelque fruit. Avant-hier je lisois dans ses œuvres morales le Traité : *Comment on pourra tirer utilité de ses ennemis* ? Le même jour, en rangeant quelques brochures qui m'ont été envoyées par les Auteurs, je tombai sur un des Journaux de l'Abbé R***, au titre duquel il avoit mis ces paroles : *Vitam vero impendenti*, R***. Trop au fait des tournures de ces Messieurs, pour prendre le change sur celle-là, je compris qu'il avoit cru, sous cet air de politesse, me dire une cruelle contre-vérité ; mais sur quoi fondé ? Pourquoi ce sarcasme ? Quel sujet y pouvois-je avoir donné ? Pour mettre à profit les leçons du bon Plutarque, je résolus d'employer à m'examiner sur le mensonge, la promenade du lendemain, & j'y vins bien confirmé dans l'opinion déjà prise que le *connois-toi toi-même* du Temple de Delphes, n'étoit pas une maxime si facile à suivre, que je l'avois cru dans mes Confessions.

Le lendemain, m'étant mis en marche pour exécuter cette résolution, la première idée qui me vint, en commençant à me recueillir, fut celle d'un mensonge affreux, fait dans ma première jeunesse, dont le souvenir m'a troublé toute ma vie, & vient jusques dans ma vieillesse, contrister mon cœur déjà navré de tant d'autres façons. Ce mensonge, qui fut un grand crime en lui-même, en dût être un plus grand encore par ses effets, que j'ai toujours ignorés, mais que le remords m'a fait supposer aussi cruels

qu'il étoit possible. Cependant, à ne consulter que la disposition où j'étois en le faisant, ce mensonge ne fut que le fruit de la mauvaise honte, & bien loin qu'il partit d'une intention de nuire à celle qui en fut la victime, je puis jurer à la face du Ciel, qu'à l'instant même où cette honte invincible me l'arrachoit, j'aurois donné tout mon sang avec joie, pour en détourner l'effet sur moi seul. C'est un délire que je ne puis expliquer, qu'en disant, comme je crois le sentir, qu'en cet instant mon naturel timide subjuga tous les vœux de mon cœur.

Le souvenir de ce malheureux acte, & les inextinguibles regrets qu'il m'a laissés, m'ont inspiré pour le mensonge une horreur qui a dû garantir mon cœur de ce vice, pour le reste de ma vie. Lorsque je pris ma devise, je me sentoais fait pour la mériter, & je ne doutois pas que je n'en fusse digne, quand, sur le mot de l'Abbé R*** je commençai de m'examiner plus sérieusement.

Alors, en m'épluchant avec plus de soin, je fus bien surpris du nombre de choses de mon invention, que je me rappellois avoir dites comme vraies, dans le même tems où, fier en moi-même de mon amour pour la vérité, je lui sacrifiois ma sûreté, mes intérêts, ma personne, avec une impartialité dont je ne connois nul autre exemple parmi les humains.

Ce qui me surprit le plus, étoit qu'en me rappelant ces choses controuvées, je n'en sentoais aucun vrai repentir. Moi, dont l'horreur pour la fausseté n'a rien dans mon cœur qui la balance, moi qui braverois les supplices s'il les falloit éviter par un mensonge, par quelle bizarre inconséquence mentois-je ainsi de gaieté de cœur, sans nécessité, sans profit; & par quelle inconcevable contradiction n'en sentoais-je pas le moindre regret, moi que le remords d'un mensonge n'a cessé d'affliger pendant cinquante ans? Je ne me suis jamais endurci sur mes fautes: l'instinct moral m'a

toujours bien conduit, ma conscience a gardé sa première intégrité; & quand même elle se seroit altérée, en se pliant à mes intérêts, comment, gardant toute sa droiture dans les occasions où l'homme, forcé par ses passions, peut au moins s'excuser sur sa faiblesse, la perd-elle uniquement dans les choses indifférentes, où le vice n'a point d'excuse? Je vis que de la solution de ce problème dépendoit la justesse du jugement que j'avois à porter en ce point sur moi-même; & après l'avoir bien examiné, voici de quelle manière je parvins à me l'expliquer.

Je me souviens d'avoir lu dans un livre de philosophie, que mentir, c'est cacher une vérité que l'on doit manifester. Il suit bien de cette définition, que taire une vérité qu'on n'est pas obligé de dire, n'est pas mentir: mais celui qui, non content, en pareil cas, de ne pas dire la vérité, dit le contraire, ment-il alors, ou ne ment-il pas? Selon la définition, l'on ne sçauroit dire qu'il ment. Car, s'il donne de la fausse monnoie à un homme auquel il ne doit rien, il trompe cet homme, sans doute, mais il ne le vole pas.

Il se présente ici deux questions à examiner, très-importantes l'une & l'autre. La première, quand & comment on doit à autrui la vérité, puisqu'on ne la doit pas toujours. La seconde, s'il est des cas où l'on puisse tromper innocemment. Cette seconde question est très-décidée, je le sçais bien; négativement dans les livres, où la plus austère morale ne coûte rien à l'Auteur; affirmativement dans la société, où la morale des livres passe pour un bavardage impossible à pratiquer. Laissons donc ces autorités qui se contredisent, & cherchons par mes propres principes, à résoudre pour moi ces questions.

La vérité générale & abstraite est le plus précieux de tous les biens. Sans elle l'homme est aveugle; elle est l'œil de la

raison. C'est par elle que l'homme apprend à se conduire , à être ce qu'il doit être , à faire ce qu'il doit faire , à tendre à sa véritable fin. La vérité particulière & individuelle n'est pas toujours un bien ; elle est quelquefois un mal , très-souvent une chose indifférente. Les choses qu'il importe à un homme de sçavoir , & dont la connoissance est nécessaire à son bonheur , ne sont peut-être pas en grand nombre ; mais en quelque nombre qu'elles soient , elles sont un bien qui lui appartient , qu'il a droit de réclamer partout où il le trouve , & dont on ne peut le frustrer , sans commettre le plus inique de tous les vols , puisqu'elle est de ces biens communs à tous , dont la communication n'en prive point celui qui le donne.

Quant aux vérités qui n'ont aucune sorte d'utilité , ni pour l'instruction , ni dans la pratique , comment seroient-elles un bien dû , puisqu'elles ne sont pas même un bien , & puisque la propriété n'est fondée que sur l'utilité ? Où il n'y a point d'utilité possible , il ne peut y avoir de propriété. On peut réclamer un terrain quoique stérile , parce qu'on peut au moins habiter sur le sol : mais qu'un fait oisif , indifférent à tous égards , & sans conséquence pour personne , soit vrai ou faux , cela n'intéresse qui que ce soit. Dans l'ordre moral rien n'est inutile , non plus que dans l'ordre physique. Rien ne peut être dû de ce qui n'est bon à rien : pour qu'une chose soit dûe , il faut qu'elle soit , ou puisse être utile. Ainsi , la vérité dûe est celle qui intéresse la justice , & c'est profaner ce nom sacré de vérité , que de l'appliquer aux choses vaines , dont l'existence est indifférente à tous , & dont la connoissance est inutile à tout. La vérité dépouillée de toute espèce d'utilité même possible , ne peut donc pas être une chose dûe , & par conséquent celui qui la tait , ou la déguise , ne ment point.

Mais est-il de ces vérités si parfaitement stériles qu'elles

soient, de tout point, inutiles à tout? C'est un autre article à discuter, & auquel je reviendrai tout-à-l'heure. Quant à présent, passons à la seconde question.

Ne pas dire ce qui est vrai, & dire ce qui est faux, sont deux choses très-différentes, mais dont peut néanmoins résulter le même effet; car ce résultat est assurément bien le même, toutes les fois que cet effet est nul. Par-tout où la vérité est indifférente, l'erreur contraire est indifférente aussi; d'où il suit qu'en pareil cas, celui qui trompe, en disant le contraire de la vérité, n'est pas plus injuste que celui qui trompe en ne la déclarant pas; car, en fait de vérités inutiles, l'erreur n'a rien de pire que l'ignorance. Que je croie le sable qui est au fond de la mer blanc ou rouge, cela n'importe pas plus que d'ignorer de quelle couleur il est. Comment pourroit-on être injuste, en ne nuisant à personne, puisque l'injustice ne consiste que dans le tort fait à autrui?

Mais ces questions ainsi sommairement décidées, ne sauroient me fournir encore aucune application sûre pour la pratique, sans beaucoup d'éclaircissémens préalables, nécessaires pour faire avec justesse cette application dans tous les cas qui peuvent se présenter. Car, si l'obligation de dire la vérité n'est fondée que sur son utilité, comment me constituerai-je juge de cette utilité? Très-souvent l'avantage de l'un fait le préjudice de l'autre; l'intérêt particulier est presque toujours en opposition avec l'intérêt public. Comment se conduire en pareil cas? Faut-il sacrifier l'utilité de l'absent à celle de la personne à qui l'on parle? Faut-il taire ou dire la vérité qui, profitant à l'un, nuit à l'autre? Faut-il peser tout ce qu'on doit dire à l'unique balance du bien public, ou à celle de la justice distributive; & suis-je assuré de connoître assez tous les rapports de la chose, pour ne dispenser les lumières dont je dispose que sur les règles de l'équité? De plus, en examinant ce

qu'on doit aux autres , ai-je examiné suffisamment ce qu'on se doit à soi-même, ce qu'on doit à la vérité pour elle seule ? Si je ne fais aucun tort à un autre en le trompant , s'ensuit-il que je ne m'en fasse point à moi-même ; & suffit-il de n'être jamais injuste , pour être toujours innocent ?

Que d'embarrassantes discussions , dont il seroit aisé de se tirer , en se disant : soyons toujours vrai , au risque de tout ce qui en peut arriver. La justice elle-même est dans la vérité des choses : le mensonge est toujours iniquité , l'erreur est toujours imposture , quand on donne ce qui n'est pas pour la règle de ce qu'on doit faire ou croire ; & , quelqueffet qu'il résulte de la vérité , on est toujours inculpable quand on l'a dite , parce qu'on n'y a rien mis du sien.

Mais c'est-là trancher la question sans la résoudre. Il ne s'agissoit pas de prononcer s'il seroit bon de dire toujours la vérité , mais si l'on y étoit toujours également obligé ; & sur la définition que j'examinois , supposant que non , de distinguer les cas où la vérité est rigoureusement due , de ceux où l'on peut la taire sans injustice , & la déguiser sans mensonge : car j'ai trouvé que de tels cas existoient réellement. Ce dont il s'agit est donc de chercher une règle sûre pour les connoître & les bien déterminer.

Mais d'où tirer cette règle & la preuve de son infaillibilité ?..... Dans toutes les questions de morale difficiles comme celle-ci , je me suis toujours bien trouvé de les résoudre par le dictamen de ma conscience , plutôt que par les lumières de ma raison. Jamais l'instinct moral ne m'a trompé : il a gardé jusqu'ici sa pureté dans mon cœur , assez pour que je puisse m'y confier ; & s'il se tait quelquefois devant mes passions dans ma conduite , il reprend bien son empire sur elle dans mes souvenirs. C'est-là que je me juge moi-même avec autant de sévérité , peut-être , que je serai jugé par le Souverain Juge après cette vie.

Juger

Juger des discours des hommes par les effets qu'ils produisent, c'est souvent mal les apprécier. Outre que ces effets ne sont pas toujours sensibles & faciles à connoître, ils varient à l'infini, comme les circonstances dans lesquelles ces discours sont tenus. Mais c'est uniquement l'intention de celui qui les tient qui les apprécie, & détermine leur degré de malice ou de bonté. Dire faux, n'est mentir que par l'intention de tromper; & l'intention même de tromper, loin d'être toujours jointe avec celle de nuire, a quelquefois un but tout contraire. Mais pour rendre un mensonge innocent, il ne suffit pas que l'intention de nuire ne soit pas expresse; il faut de plus la certitude que l'erreur dans laquelle on jette ceux à qui l'on parle ne peut nuire à eux ni à personne, en quelque façon que ce soit. Il est rare & difficile qu'on puisse avoir cette certitude; aussi est-il difficile & rare qu'un mensonge soit parfaitement innocent. Mentir pour son avantage à soi-même, est imposture; mentir pour l'avantage d'autrui, est fraude; mentir pour nuire est calomnie; c'est la pire espèce de mensonge. Mentir sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui, n'est pas mentir: ce n'est pas mensonge, c'est fiction.

Les fictions qui ont un objet moral s'appellent apologues ou fables; & comme leur objet n'est ou ne doit être que d'envelopper des vérités utiles sous des formes sensibles & agréables, en pareil cas, on ne s'attache guères à cacher le mensonge de fait, qui n'est que l'habit de la vérité, & celui qui ne débite une fable que pour une fable, ne ment en aucune façon.

Il est d'autres fictions purement oiseuses, telles que sont la plupart des contes & des romans, qui, sans renfermer aucune instruction véritable, n'ont pour objet que l'amusement. Celles-là, dépouillées de toute utilité morale;

ne peuvent s'apprécier que par l'intention de celui qui les invente ; & lorsqu'il les débite avec affirmation , comme des vérités réelles , on ne peut guères disconvenir qu'elles ne soient de vrais mensonges. Cependant , qui jamais s'est fait un grand scrupule de ces mensonges-là ; & qui jamais en a fait un reproche grave à ceux qui les font ? S'il y a , par exemple , quelque objet moral dans le Temple de Gnide , cet objet est bien offusqué & gâté par les détails voluptueux & par les images lascives. Qu'a fait l'Auteur , pour couvrir cela d'un vernis de modestie ? Il a feint que son ouvrage étoit la traduction d'un manuscrit Grec , & il a fait l'histoire de la découverte de ce manuscrit , de la façon la plus propre à persuader ses lecteurs de la vérité de son récit. Si ce n'est pas-là un mensonge bien positif , qu'on me dise donc ce c'est que mentir. Cependant , qui est-ce qui s'est avisé de faire à l'Auteur un crime de ce mensonge , & de le traiter pour cela d'imposeur ?

On dira vainement que ce n'est-là qu'une plaisanterie , que l'Auteur , tout en affirmant , ne vouloit persuader personne qu'il n'a persuadé personne en effet , & que le public n'a pas douté un moment qu'il ne fût lui-même l'Auteur de l'ouvrage prétendu Grec dont il se donnoit pour le traducteur. Je répondrai qu'une pareille plaisanterie , sans aucun objet , n'eût été qu'un bien sot enfantillage , qu'un menteur ne ment pas moins quand il affirme , quoiqu'il ne persuade pas ; qu'il faut détacher du public instruit des multitudes de lecteurs simples & crédules , à qui l'histoire du manuscrit , narrée par un Auteur grave avec un air de bonne foi , en a réellement imposé , & qui ont bu sans crainte dans une coupe de forme antique , le poison dont ils se seroient au moins défiés , s'il leur eût été présenté dans un vase moderne.

Que ces distinctions se trouvent ou non dans les livres ;

elles ne s'en font pas moins dans le cœur de tout homme de bonne foi avec lui-même , qui ne veut rien se permettre que sa conscience puisse lui reprocher. Car, dire une chose fausse à son avantage , n'est pas moins mentir que si on la disoit au préjudice d'autrui; quoique le mensonge soit moins criminel. Donner l'avantage à qui ne doit pas l'avoir , c'est troubler l'ordre de la justice ; attribuer faussement à autrui un acte d'où peut résulter louange ou à soi-même ou blâme , inculpation ou disculpation , c'est faire une chose injuste; or , tout ce qui , contraire à la vérité , blesse la justice en quelque façon que ce soit , c'est mensonge. Voilà la limite exacte : mais tout ce qui , contraire à la vérité , n'intéresse la justice en aucune sorte , n'est que fiction , & j'avoue que quiconque se reproche une pure fiction comme un mensonge , a la conscience plus délicate que moi.

Ce qu'on appelle mensonges officieux , sont de vrais mensonges , parce qu'en imposer à l'avantage , soit d'autrui , soit de soi-même , n'est pas moins injuste , que d'en imposer à son détriment. Quiconque loue ou blâme contre la vérité , ment , dès qu'il s'agit d'une personne réelle. S'il s'agit d'un être imaginaire , il en peut dire tout ce qu'il veut , sans mentir , à moins qu'il ne juge sur la moralité des faits qu'il invente , & qu'il n'en juge faussement : car alors , s'il ne ment pas dans le fait , il ment contre la vérité morale , cent fois plus respectable que celle des faits.

J'ai vu de ces gens qu'on appelle vrais dans le monde. Toute leur véracité s'épuise dans les conversations oiseuses , à citer fidèlement les lieux , les temps , les personnes , à ne se permettre aucune fiction , à ne broder aucune circonstance , à ne rien exagérer. En tout ce qui ne touche point à leur intérêt , ils sont dans leurs narrations de la plus inviolable fidélité. Mais , s'agit-il de traiter quelque

affaire qui les regarde , de narrer quelque fait qui leur touche de près ; toutes les couleurs sont employées pour présenter les choses sous le jour qui leur est le plus avantageux ; & si le mensonge leur est utile , & qu'ils s'abstiennent de le dire eux-mêmes , ils le favorisent avec adresse , & sont en sorte qu'on l'adopte sans le leur pouvoir imputer. Ainsi le veut la prudence : adieu la vérité.

L'homme que j'appelle vrai fait tout le contraire. En choses parfaitement indifférentes , la vérité qu'alors l'autre respecte si fort , le touche fort peu , & il ne se fera guères de scrupule d'amuser une compagnie par des faits controuvés , dont il ne résulte aucun jugement injuste ni pour ni contre qui que ce soit , vivant ou mort. Mais tout discours qui produit pour quelqu'un profit ou dommage , estime ou mépris , louange ou blâme contre la justice & la vérité , est un mensonge qui jamais n'approchera de son cœur , ni de sa bouche , ni de sa plume. Il est solidement vrai , même contre son intérêt , quoiqu'il se pique assez peu de l'être dans des conversations oiseuses. Il est vrai , en ce qu'il ne cherche à tromper personne , qu'il est aussi fidèle à la vérité qui l'accuse , qu'à celle qui l'honore , & qu'il n'en impose jamais pour son avantage , ni pour nuire à son ennemi. La différence donc qu'il y a entre mon homme vrai & l'autre , est que celui du monde est très-rigoureusement fidèle à toute vérité qui ne lui coûte rien , mais pas au-delà , & que le mien ne la sert jamais si fidèlement que quand il faut s'immoler pour elle.

Mais , diroit-on , comment accorder ce relâchement avec cet ardent amour pour la vérité dont je le glorifie ? Cet amour est donc faux , puisqu'il souffre tant d'alliage ? Non , il est pur & vrai : mais il n'est qu'une émanation de l'amour de la justice , & ne veut jamais être faux , quoiqu'il soit souvent fabuleux. Justice & vérité sont dans son

esprit deux mots synonymes, qu'il prend l'un pour l'autre indifféremment. La sainte vérité que son cœur adore ne consiste point en faits indifférens & en noms inutiles, mais à rendre fidèlement à chacun ce qui lui est dû en choses positivement siennes, en imputations bonnes ou mauvaises, en rétributions d'honneur ou de blâme, de louange ou d'improbation. Il n'est faux, ni contre autrui, parce que son équité l'en empêche, & qu'il ne veut nuire à personne injustement, ni pour lui-même, parce que sa conscience l'en empêche, & qu'il ne sçauroit s'approprier ce qu'il n'est pas à lui. C'est sur-tout de sa propre estime qu'il est jaloux; c'est le bien dont il peut le moins se passer, & il sentiroit une perte réelle d'acquérir celle des autres, aux dépens de ce bien-là. Il mentira donc quelquefois en choses indifférentes, sans scrupule & sans croire mentir, jamais pour le dommage ou le profit d'autrui, ni de lui-même. En tout ce qui tient aux vérités historiques, en tout ce qui a trait à la conduite des hommes, à la justice & à la sociabilité, aux lumières utiles, il garantira de l'erreur, & lui-même, & les autres, autant qu'il dépendra de lui. Tout mensonge hors de là, selon lui, n'en est pas un. Si le Temple de Gnide est un ouvrage utile, l'histoire du manuscrit Grec n'est qu'une fiction très-innocente; elle est un mensonge très-punissable, si l'ouvrage est dangereux.

Telles furent mes règles de conscience, sur le mensonge & sur la vérité. Mon cœur suivoit machinalement ces règles, avant que ma raison les eût adoptées, & l'instinct moral en fit seul l'application. Le criminel mensonge dont la pauvre Marion fut la victime, m'a laissé d'ineffaçables remords, qui m'ont garanti tout le reste de ma vie, non-seulement de tout mensonge de cette espèce, mais de tous ceux qui, de quelque façon que ce pût être, pouvoient toucher l'intérêt & la réputation d'autrui. En généralisant ainsi

l'exclusion , je me suis dispensé de peser exactement l'avantage & le préjudice , & de marquer les limites précises du mensonge nuisible & du mensonge officieux ; en regardant l'un & l'autre comme coupables, je me les suis interdits tous les deux.

En ceci comme en tout le reste , mon tempérament a beaucoup influé sur mes maximes, ou plutôt sur mes habitudes ; car je n'ai guères agi par règles , ou n'ai guères suivi d'autres règles en toutes choses , que les impulsions de mon naturel. Jamais mensonge prémédité n'approcha de ma pensée , jamais je n'ai menti pour mon intérêt ; mais souvent j'ai menti par honte , pour me tirer d'embarras en choses indifférentes , ou qui n'intéressoient tout au plus que moi seul , lorsqu'ayant à soutenir un entretien , la lenteur de mes idées & l'aridité de ma conversation me forçoit de recourir aux fictions , pour avoir quelque chose à dire. Quand il faut nécessairement parler , & que des vérités amusantes ne se présentent pas assez tôt à mon esprit , je débite des fables , pour ne pas demeurer muet ; mais dans l'invention de ces fables , j'ai soin , tant que je puis , qu'elles ne soient pas des mensonges , c'est-à-dire qu'elles ne blessent ni la justice , ni la vérité dûe , & qu'elles ne soient que des fictions indifférentes à tout le monde & à moi. Mon desir seroit bien d'y substituer au moins à la vérité des faits une vérité morale ; c'est-à-dire , d'y bien représenter les affections naturelles au cœur humain , & d'en faire sortir toujours quelque instruction utile , d'en faire en un mot des contes moraux , des apologues ; mais il faudroit plus de présence d'esprit que je n'en ai , & plus de facilité dans la parole , pour sçavoir mettre à profit pour l'instruction , le babil de la conversation. Sa marche , plus rapide que celle de mes idées , me forçant presque toujours de parler avant de penser , m'a souvent suggéré des sottises & des inepties ,

que ma raison désapprouvoit , & que mon cœur désavouoit , à mesure qu'elles échappoient de ma bouche , mais qui , précédant mon propre jugement , ne pouvoient plus être réformées par la censure.

C'est encore par cette première & irrésistible impulsion du tempérament , que , dans des momens imprévus & rapides , la honte & la timidité m'arrachent souvent des mensonges , auxquels ma volonté n'a point de part ; mais qui la précèdent en quelque sorte par la nécessité de répondre à l'instant. L'impression profonde du souvenir de la pauvre Marion peut bien retenir toujours ceux qui pourroient être nuisibles à d'autres ; mais non pas ceux qui peuvent servir à me tirer d'embarras quand il s'agit de moi seul , ce qui n'est pas moins contre ma conscience & mes principes , que ceux qui peuvent influer sur le sort d'autrui.

J'atteste le Ciel que si je pouvois , l'instant d'après retirer le mensonge qui m'excuse , & dire la vérité qui me charge , sans me faire un nouvel affront en me rétractant , je le ferois de tout mon cœur ; mais la honte de me prendre ainsi moi-même en faute me retient encore , & je me repens très-sincèrement de ma faute , sans néanmoins l'oser réparer. Un exemple expliquera mieux ce que je veux dire , & montrera que je ne mens ni par intérêt ni par amour-propre , encore moins par envie ou par malignité ; mais uniquement par embarras & mauvaaise honte , sçachant même très-bien quelquefois que ce mensonge est connu pour tel , & ne peut me servir du tout à rien.

Il y a quelque tems que M. F*** m'engagea , contre mon usage , à aller , avec ma femme , dîner en manière de picnic , avec lui & M. B*** , chez la Dame *** , Restauratrice , laquelle & ses deux filles dînèrent aussi avec nous. Au mi-

lieu du dîné, l'aînée, qui est mariée depuis peu, & qui étoit grosse, (1) s'avisa de me demander brusquement & en me fixant, si j'avois eu des enfans. Je répondis en rougissant jusqu'aux yeux que je n'avois pas eu ce bonheur. Elle sourit malignement en regardant la compagnie : tout cela n'étoit pas bien obscur, même pour moi.

Il est clair d'abord que cette réponse n'est point celle que j'aurois voulu faire, quand même j'aurois eu l'intention d'en imposer ; car dans la disposition où je voyois les convives, j'étois bien sûr que ma réponse ne changeoit rien à leur opinion sur ce point. On s'attendoit à cette négative, on la provoquoit même pour jouir du plaisir de m'avoir fait mentir. Je n'étois pas assez bouché pour ne pas sentir cela. Deux minutes après, la réponse que j'aurois dû faire me vint d'elle-même. *Voilà une question peu discrète de la part d'une jeune femme, à un homme qui a vieilli garçon.* En parlant ainsi, sans mentir, sans avoir à rougir d'aucun aveu, je mettois les rieurs de mon côté, & je lui faisois une petite leçon qui naturellement devoit la rendre un peu moins impertinente à me questionner. Je ne fis rien de tout cela : je ne dis point ce qu'il falloit dire, je dis ce qu'il ne falloit pas & qui ne pouvoit me servir de rien. Il est donc certain que ni mon jugement ni ma volonté ne dictèrent ma réponse, & qu'elle fût l'effet machinal de mon embarras. Autrefois je n'avois point cet embarras, & je faisois l'aveu de mes fautes avec plus de franchise que de honte, parce que je ne doutois pas qu'on ne vît ce qui les rachetoit & que je sentoie au dedans de moi ; mais l'œil de la malignité me navre & me décon-

(1) Ces points indiquent quelques mots que l'on n'a pas pu lire dans le manuscrit ;

certe ; en devenant plus malheureux , je suis devenu plus timide , & jamais je n'ai menti que par timidité.

Je n'ai jamais mieux senti mon aversion naturelle pour le mensonge qu'en écrivant mes Confessions ; car c'est-là que les tentations auroient été fréquentes & fortes , pour peu que mon penchant m'eût porté de ce côté. Mais loin d'avoir rien dû , rien dissimulé qui fût à ma charge , par un tour d'esprit que j'ai peine à m'expliquer , & qui vient peut-être d'éloignement pour toute imitation , je me sentoais plutôt porté à mentir dans le sens contraire en m'accusant avec trop de sévérité , qu'en m'excusant avec trop d'indulgence , & ma conscience m'assure qu'un jour je serai jugé moins sévèrement que je ne me suis jugé moi-même. Oui , je le dis & le sens avec une fière élévation d'ame , j'ai porté dans cet écrit la bonne foi , la véracité , la franchise , aussi loin , plus loin même , au moins je le crois , que ne fit jamais aucun autre homme ; sentant que le bien surpassoit le mal , j'avois mon intérêt à tout dire , & j'ai tout dit.

Je n'ai jamais dit moins , j'ai dit plus quelquefois , non dans les faits , mais dans les circonstances ; & cette espèce de mensonge fût plutôt l'effet du délire de l'imagination qu'un acte de volonté. J'ai tort même de l'appeller mensonge , car aucune de ces additions n'en fut un. J'écrivois mes Confessions déjà vieux , & dégoûté des vains plaisirs de la vie que j'avois tous effleurés , & dont mon cœur avoit bien senti le vuide. Je les écrivois de mémoire ; cette mémoire me manquoit souvent , ou ne me fournissoit que des souvenirs imparfaits , & j'en remplissois les lacunes par des détails que j'imaginois en supplément de ces souvenirs , mais qui ne leur étoient jamais contraires. J'aimois à m'étendre sur les momens heureux de ma vie , & je les embellissois quelquefois des ornemens que des tendres regrets venoient me fournir. Je disois les choses que j'avois ou-

blées comme il me sembloit qu'elles avoient dû être , comme elles avoient été peut être en effet , jamais au contraire de ce que je me rappellois qu'elles avoient été. Je prêtois quelquefois à la vérité des charmes étrangers ; mais jamais je n'ai mis le mensonge à la place pour pallier mes vices , ou pour m'arroger des vertus.

Que si quelquefois , sans y songer , par un mouvement involontaire , j'ai caché le côté difforme en me peignant de profil , ces réticences ont bien été compensées par d'autres réticences plus bizarres qui m'ont souvent fait taire le bien plus soigneusement que le mal. Ceci est une singularité de mon naturel qu'il est fort pardonnable aux hommes de ne pas croire , mais qui tout incroyable qu'elle est , n'en est pas moins réelle ; j'ai souvent dit le mal dans toute sa turpitude , j'ai rarement dit le bien dans tout ce qu'il eut d'aimable , & souvent je l'ai tû tout-à-fait parce qu'il m'honorait trop , & qu'en faisant mes Confessions j'aurois l'air d'avoir fait mon éloge. J'ai décrit mes jeunes ans sans me vanter des heureuses qualités dont mon cœur étoit doué , & même en supprimant les faits qui les mettoient trop en évidence. Je m'en rappelle ici deux de ma première enfance , qui tous deux sont bien venu à mon souvenir en écrivant , mais que j'ai rejetés l'un & l'autre , par l'unique raison dont je viens de parler.

J'allois presque tous les Dimanches passer la journée aux Pâquis , chez M. Fazy , qui avoit épousé une de mes tantes , & qui avoit-là une fabrique d'indiennes. Un jour j'étois à l'étendage , dans la chambre de la calandre , & j'en regardois les rouleaux de fonte : leur luisant flattoit ma vue , je fus tenté d'y poser mes doigts & je les promenois avec plaisir sur le lissé du cylindre , quand le jeune Fazy s'étant mis dans la roue , lui donna un demi-quart de tour si adroitement , qu'il n'y prit que le bout de mes deux plus longs doigts ; mais c'en fut assez pour qu'ils y fussent

écrasés par le bout & que les deux ongles y restaient. Je fis un cri perçant, Fazy détourne à l'instant la roue ; mais les ongles ne restèrent pas moins au cylindre , & le sang ruisselloit de mes doigts. Fazy consterné s'écrie , sort de la roue , m'embrasse & me conjure d'appaîser mes cris , ajoutant qu'il étoit perdu. Au fort de ma douleur la sienne me toucha , je me tus ; nous fûmes à la carpiere , où il m'aîda à laver mes doigts & à étancher mon sang avec de la mousse. Il me supplia avec larmes , de ne point l'accuser ; je le lui promis , & le tins si bien , que plus de vingt ans après , personne ne sçavoit par quelle aventure j'avois deux de mes doigts cicatrisés ; car ils le sont demeurés toujours. Je fus détenu dans mon lit plus de trois semaines , & plus de deux mois hors d'état de me servir de ma main , disant toujours qu'une grosse pierre en tombant m'avoit écrasé mes doigts.

*Magnanima menzogna ! or quando è il vero
Si bello che si possa à te preporre ?*

Cet accident me fut pourtant bien sensible par la circonstance ; car c'étoit le tems des exercices où l'on faisoit manœuvrer la Bourgeoisie , & nous avions fait un rang de trois autres enfans de mon âge avec lesquels je devois , en uniforme , faire l'exercice avec la compagnie de mon quartier. J'eus la douleur d'entendre le tambour de la compagnie passant sous ma fenêtre avec mes trois camarades , tandis que j'étois dans mon lit.

Mon autre histoire est toute semblable , mais d'un âge plus avancé.

Je jouois au mail à Plain-Palais , avec un de mes camarades appelé Plince. Nous prîmes querelle au jeu , nous nous battîmes , & durant le combat il me donna sur la tête nue un coup de mail si bien appliqué , que d'une main plus forte il m'eût fait sauter la cervelle. Je tombe à l'instant,

Je ne vis de ma vie une agitation pareille à celle de ce pauvre garçon , voyant mon sang ruissseler dans mes cheveux. Il crut m'avoir tué. Il se précipite sur moi , m'embrasse , me serre étroitement en fondant en larmes & pouffant des cris perçans. Je l'embrassois aussi de toute ma force en pleurant comme lui dans une émotion confuse , qui n'étoit pas sans quelque douceur. Enfin il se mit en devoir d'étancher mon sang qui continuoit de couler , & voyant que nos deux mouchoirs n'y pouvoient suffire , il m'entraîna chez sa mère qui avoit un petit jardin près de là. Cette bonne Dame faillit à se trouver mal en me voyant dans cet état. Mais elle sçut conserver des forces pour me panser ; & après avoir bien baigné ma plaie , elle y appliqua des fleurs de lys macérées dans l'eau-de-vie , vulnéraire excellent & très-usité dans notre pays. Ses larmes & celles de son fils pénétrèrent mon cœur au point que long-tems je la regardai comme ma mère , & son fils comme mon frère , jusqu'à ce qu'ayant perdu l'un & l'autre de vue , je les oubliai peu-à-peu.

Je gardai le même secret sur cet accident que sur l'autre , & il m'en est arrivé cent autres de pareille nature en ma vie , dont je n'ai pas même été tenté de parler dans mes Confessions , tant j'y cherchois peu l'art de faire valoir le bien que je sentoits dans mon caractère. Non , quand j'ai parlé contre la vérité qui m'étoit connue , ce n'a jamais été qu'en choses indifférentes , & plus par l'embarras de parler , ou pour le plaisir d'écrire , que par aucun motif d'intérêt pour moi , ni d'avantage ou de préjudice d'autrui. Et quiconque lira mes Confessions impartialement , si jamais cela arrive , sentira que les aveux que j'y fais sont plus humilians , plus pénibles à faire , que ceux d'un mal plus grand , mais moins honteux à dire , & que je n'ai pas dit parce que je ne l'ai pas fait.

Il suit de toutes ces réflexions , que la profession de vé-

racité que je me suis faite a plus son fondement sur des sentimens de droiture & d'équité que sur la réalité des choses, & que j'ai plus suivi dans la pratique, les directions morales de ma conscience, que les notions abstraites du vrai & du faux. J'ai souvent débité bien des fables; mais j'ai très-rarement menti. En suivant ces principes, j'ai donné sur moi beaucoup de prise aux autres, mais je n'ai fait tort à qui que ce fût, & je ne me suis point attribué à moi-même plus d'avantage qu'il ne m'en étoit dû. C'est uniquement par-là, ce me semble, que la vérité est une vertu. A tout autre égard elle n'est pour nous qu'un être métaphysique, dont il ne résulte ni bien ni mal.

Je ne sens pourtant pas mon cœur assez content de ces distinctions pour me croire tout-à-fait irrépréhensible. En pesant avec tant de soin ce que je devois aux autres, ai-je assez examiné ce que je me devois à moi-même? S'il faut être juste pour autrui, il faut être vrai pour soi; c'est un hommage que l'honnête-homme doit rendre à sa propre dignité. Quand la stérilité de ma conversation me forçoit d'y suppléer par d'innocentes fictions, j'avois tort, parce qu'il ne faut point pour amuser autrui s'avilir soi-même; & quand, entraîné par le plaisir d'écrire, j'ajoutois à des choses réelles des ornemens inventés, j'avois plus de tort encore, parce que orner la vérité par des fables, c'est en effet la défigurer.

Mais ce qui me rend plus inexcusable est la devise que j'avois choisie. Cette devise m'obligeoit plus que tout autre homme à une profession plus étroite de la vérité, & il ne suffisoit pas que je lui sacrifiasse par-tout mon intérêt & mes penchans, il falloit lui sacrifier aussi ma foiblesse & mon naturel timide. Il falloit avoir le courage & la force d'être vrai toujours en toute occasion, & qu'il ne sortît jamais ni fictions, ni fables d'une bouche & d'une plume, qui s'étoient particulièrement consacrées à la vérité. Voilà

ce que j'aurois dû me dire en prenant cette fière devise, & me répéter sans cesse tant que j'osai la porter. Jamais la fausseté ne dicta mes menfonges, il font tous venus de foiblesse, mais cela m'excuse très-mal. Avec une ame foible on peut tout au plus se garantir du vice; mais c'est être arrogant & téméraire, d'oser professer de grandes vertus.

Voilà des réflexions qui probablement ne me seroient jamais venues dans l'esprit, si l'Abbé R*** ne me les eût suggérées. Il est bien tard, sans doute, pour en faire usage; mais il n'est pas trop tard au moins pour redresser mon erreur, & remettre ma volonté dans la règle; car c'est déformais tout ce qui dépend de moi. En ceci donc & en toutes choses semblables, la maxime de Solon est applicable à tous les âges; & il n'est jamais trop tard pour apprendre même de ses ennemis, à être sage, vrai, modeste, & à moins présumer de soi.

CINQUIÈME PROMENADE.

DE toutes les habitations où j'ai demeuré (& j'en ai eu de charmantes) aucune ne m'a rendu si véritablement heureux, & ne m'a laissé de si tendres regrets, que l'Isle de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne. Cette petite Isle qu'on appelle à Neufchâtel, l'Isle de la Motte, est bien peu connue, même en Suisse. Aucun voyageur, que je sçache, n'en fait mention. Cependant elle est très-agréable & singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire; car quoique je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'aie trouvé jusqu'ici chez nul autre.

Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages & roman-

tiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers & les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs & de vignes, moins de villes & de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asyles ombragés, de bocages, des contrastes plus fréquens & des accidens plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords, de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, & à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entre coupé de quelques oiseaux, & le roulement des torrens qui tombent de la montagne. Ce beau bassin d'une forme presque ronde, enferme dans son milieu deux petites Isles; l'une habitée & cultivée, d'environ demi-lieue de tour; l'autre plus petite, déserte & en friche, & qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégats que les vagues & les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du foible est toujours employée au profit du puissant.

Il n'y a dans l'Isle qu'une seule maison, mais grande, agréable & commode, qui appartient à l'hôpital de Berne, ainsi que l'Isle, & où loge un Receveur avec sa famille & ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une volière, & des réservoirs pour le poisson. L'Isle, dans sa petitesse, est tellement variée dans ses terrains & ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites, & souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets, & bordés d'arbrisseaux de toute espèce, dont le bord des eaux entretient la fraîcheur; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres, borde l'Isle dans sa longueur; &

dans le milieu de cette terrasse, on a bâti un joli salon, où les habitans des rives voisines se rassemblent & viennent danser les dimanches durant les vendanges.

C'est dans cette Isle que je me réfugiai après la lapidation de Motiers. J'en trouvai le séjour si charmant, j'y menais une vie si convenable à mon humeur, que, résolu d'y finir mes jours, je n'avois d'autre inquiétude, sinon qu'on ne me laissât pas exécuter ce projet qui ne s'accordoit pas avec celui de m'entraîner en Angleterre, dont je sentojs déjà les premiers effets. Dans les pressentimens qui m'inquiétoient, j'aurois voulu qu'on m'eût fait de cet asyle une prison perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie, & qu'en m'ôtant toute puissance & tout espoir d'en sortir, on m'eût interdit toute espèce de communication avec la terre ferme; de sorte qu'ignorant tout ce qui se faisoit dans le monde, j'en eusse oublié l'existence, & qu'on y eût oublié la mienne aussi.

On ne m'a laissé passer guères que deux mois dans cette Isle; mais j'y aurois passé deux ans, deux siècles, & toute l'éternité, sans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y eusse avec ma compagne, d'autre société que celle du Receveur, de sa femme & de ses domestiques, qui tous étoient, à la vérité, de très-bonnes gens, & rien de plus; mais c'étoit précisément ce qu'il me falloit. Je compte ces deux mois pour le tems le plus heureux de ma vie; & tellement heureux, qu'il m'eût suffi durant toute mon existence, sans laisser naître un seul instant dans mon ame le desir d'un autre état.

Quel étoit donc ce bonheur, & en quoi consistoit sa jouissance? Je le donnerois à deviner à tous les hommes de ce siècle sur la description de la vie que j'y menais. Le précieux *far niente* fut la première & principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur; &

tout

tout ce que je fis durant mon séjour ne fut , en effet , que l'occupation délicieuse & nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté.

L'espoir qu'on ne demanderoit pas mieux que de me laisser dans ce séjour isolé où je m'étois enlacé de moi-même , dont il m'étoit impossible de sortir sans assistance & sans être bien apperçu , & où je ne pouvois avoir ni communication , ni correspondance , que par le concours des gens qui m'entouroient ; cet espoir , dis-je , me donnoit celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avois passés , & l'idée que j'aurois le tems de m'y arranger tout à loisir , fit que je commençai par n'y faire aucun arrangement. Transporté là brusquement , seul & nud , j'y fis venir successivement ma gouvernante , mes livres , & mon petit équipage dont j'eus le plaisir de ne rien déballer , laissant mes caisses & mes malles comme elles étoient arrivées , & vivant dans l'habitation , où je comptois achever mes jours , comme dans une auberge dont j'aurois dû partir le lendemain. Toutes choses telles qu'elles étoient , alloient si bien , que vouloir les mieux conduire , étoit y gâter quelque chose. Un de mes plus grands délices étoit surtout de laisser toujours mes livres bien encaissés , & de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuses lettres me forçoient de prendre la plume pour y répondre , j'empruntois , en murmurant , l'écritoire du Receveur , & je me hâtois de la rendre , dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la emprunter. Au lieu de ces tristes papiers & de toute cette bouquinerie , j'emplissois ma chambre de fleurs & de foin ; car j'étois alors dans ma première ferveur de Botanique , pour laquelle le Docteur d'Ivernois m'avoit inspiré un goût , qui bientôt devint passion. Ne voulant plus d'œuvre de travail , il m'en falloit une d'amusement qui me plût , & qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un paresseux. J'entrepris de faire

la *Flora petrinſularis*, & de décrire toutes les plantes de l'Ifle, ſans en omettre une ſeule, avec un détail ſuffiſant pour m'occuper le reſte de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre ſur un zeſt de citron; j'en aurois fait un ſur chaque gramin des prés, ſur chaque mouſſe des bois, ſur chaque lichen qui tapisſe les rochers; enfin je ne voulois pas laiſſer un poil d'herbe, pas un atome végétal, qui ne fût amplement décrit. En conſéquence de ce beau projet, tous les matins après le déjeuner, que nous faiſions tous enſemble, j'allois, une loupe à la main & mon *ſyſtema naturæ* ſous le bras, viſiter un canton de l'Ifle que j'avois, pour cet effet, diviſée en petits quarrés, dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque ſaiſon. Rien n'eſt plus ſingulier que les ravifſemens, les extaſes que j'éprouvois à chaque obſervation que je faiſois ſur la ſtructure & l'organifation végétale, & ſur le jeu des parties ſexuelles dans la fructification, dont le ſyſtème étoit alors tout-à-fait nouveau pour moi. La diſtinction des caractères génériques, dont je n'avois pas auparavant la moindre idée, m'enchantoit en les vérifiant ſur les eſpèces communes, en attendant qu'il s'en offrit à moi de plus rares. La fourchure des deux longues étamines de la Brunelle, le reſſort de celles de l'Ortie & de la Pariétaire, l'exploſion du fruit de la Balfamine, & de la capſule du Buis; mille petits jeux de la fructification que j'obſervois pour la première fois, me combloient de joie, & j'allois demandant ſi l'on avoit vu les cornes de la Brunelle, comme la Fontaine demandoit ſi l'on avoit lu Habacuc. Au bout de deux ou trois heures, je m'en revenois chargé d'une ample moisſon, proviſion d'amuſement pour l'après-dîner au logis, en cas de pluie. J'employois le reſte de la matinée à aller avec le Receveur, ſa femme & Thérèſe, viſiter leurs ouvriers & leur récolte, mettant le plus ſouvent la main à l'œuvre avec eux; & ſouvent des Bernois qui me venoient

voir m'ont trouvé juché sur de grands arbres, ceint d'un sac que je remplissois de fruit, & que je dévallois ensuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avois fait dans la matinée, & la bonne humeur qui en est inséparable, me rendoient le repos du dîné très-agréable; mais quand il se prolongeoit trop & que le beau tems m'invitoit, je ne pouvois si long-tems attendre; & pendant qu'on étoit encore à table, je m'esquivois, & j'allois me jeter seul dans un bateau, que je conduisois au milieu du lac, quand l'eau étoit calme; & là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le Ciel, je me laissois aller & dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses; & qui, sans avoir aucun objet bien déterminé, ni constant, ne laissoient pas d'être, à mon gré, cent fois préférables à tout ce que j'avois trouvé de plus doux, dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent averti par le baïsser du soleil de l'heure de la retraite, je me trouvois si loin de l'Isle, que j'étois forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau, je me plaisois à côtoyer les verdoyantes rives de l'Isle, dont les limpides eaux & les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes étoit d'aller de la grande à la petite Isle, d'y débarquer & d'y passer l'après-dînée, tantôt à des promenades très-circonscrites au milieu des marceaux, des bourdaines, des persicaires, des arbrisseaux de toute espèce; & tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux, couvert de gazon, de serpolet, de fleurs, même d'esparcette, & de treffles qu'on y avoit vraisemblablement semés autrefois, & très-propre à loger des lapins, qui pouvoient là multiplier en paix sans rien craindre, & sans nuire à rien. Je donnai cette idée au Receveur, qui fit venir de Neufchâtel des lapins

mâles & femelles, & nous allâmes en grande pompe, la femme, une de ses sœurs, Thérèse & moi, les établir dans la petite Ile, où ils commençoient à peupler avant mon départ, & où ils auront prospéré sans doute, s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'étoit pas plus fier que moi, menant en triomphe la compagnie & les lapins de la grande Ile à la petite, & je notoïis avec orgueil, que la Receveuse qui redoutoit l'eau à l'excès, & s'y trouvoit toujours mai, s'embarqua sous ma conduite avec confiance, & ne montra nulle peur durant la traversée.

Quand le lac agité ne me permettoit pas la navigation, je passois mon après-midi à parcourir l'Ile en herborisant à droite & à gauche, m'asséyant tantôt dans les réduits les plus rians & les plus solitaires pour y rêver à mon aise; tantôt sur les terrasses & les tertres, pour parcourir des yeux le superbe & ravissant coup-d'œil du lac & de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, & de l'autre élargis en riches & fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendoit jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornoient.

Quand le soir approchoit, je descendois des cîmes de l'Ile, & j'allois volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asyle caché: là, le bruit des vagues & l'agitation de l'eau fixant mes sens, & chassant de mon ame toute autre agitation, la plongeioient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenoit souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux & reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille & mes yeux, suppléoiient aux mouvemens internes que la rêverie éteignoit en moi, & suffisoient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De tems à autre naissoit

quelque foible & courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offroit l'image; mais bientôt ces impressions légères s'effaçoient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçoit, & qui, sans aucun concours actif de mon ame, ne laissoit pas de m'attacher au point, qu'appellé par l'heure & par le signal convenu, je ne pouvois m'arracher delà sans efforts.

Après le souper, quand la soirée étoit belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse pour y respirer l'air du lac & la fraîcheur. On se reposoit dans le pavillon, on rioit, on causoit, on chantoit quelque vieille chanson qui valoit bien le tortillage moderne, & enfin l'on s'alloit coucher content de sa journée, & n'en desirant qu'une semblable pour le lendemain.

Telle est, laissant à part les visites imprévues & importunes, la manière dont j'ai passé mon tems dans cette Isle durant le séjour que j'y ai fait. Qu'on me dise à présent ce qu'il y a là d'assez attrayant pour exciter dans mon cœur des regrets si vifs, si tendres & si durables, qu'au bout de quinze ans il m'est impossible de songer à cette habitation chérie, sans m'y sentir à chaque fois transporter encore par les élans du desir.

J'ai remarqué dans les vicissitudes d'une longue vie, que les époques des plus douces jouissances & des plaisirs les plus vifs, ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire & me touche le plus. Ces courts momens de délire & de passion, quelques vifs qu'ils puissent être, ne sont cependant & par leur vivacité même, que des points bien clair-semés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares & trop rapides pour constituer un état; & le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instans fugitifs, mais un état simple & permanent, qui n'a rien de vif en lui lui-même, mais dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité.

Tout est dans un flux continuél sur la terre. Rien n'y garde une forme constante & arrêtée, & nos affections qui s'attachent aux choses extérieures, passent & changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus, ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit point être. Il n'y a rien là de solide à quoi le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on guères ici-bas que du plaisir qui passe ; pour le bonheur qui dure, je doute qu'il y soit connu. A peine est-il dans nos plus vives jouissances un instant où le cœur puisse véritablement nous dire : *je voudrois que cet instant durât toujours*. Et comment peut-on appeller bonheur un état fugitif qui nous laisse encore le cœur inquiet & vide, qui nous fait regretter quelque chose avant, ou desirer encore quelque chose après ?

Mais s'il est un état où l'ame trouve une assiette assez solide pour s'y reposer toute entière, & rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé, ni d'enjamber sur l'avenir ; où le tems ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours, sans néanmoins marquer sa durée, & sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de desir ni de crainte, que celui seul de notre existence, & que ce sentiment seul puisse la remplir toute entière ; tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeller heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre & relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la vie ; mais d'un bonheur suffisant, parfait & plein, qui ne laisse dans l'ame aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. Tel est l'état où je me suis trouvé souvent à l'Isle de Saint-Pierre dans mes rêveries solitaires, soit couché dans mon bateau, que je laissois dériver au gré de l'eau, soit assis sur les rives du lac agité, soit ailleurs, au bord d'une belle rivière, ou d'un ruisseau murmurant sur le gravier.

De quoi jouit-on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi , de rien , sinon de soi-même & de sa propre existence ; tant que cet état dure , on se suffit à soi-même , comme Dieu. Le sentiment de l'existence , dépouillé de toute autre affection , est par lui-même un sentiment précieux de contentement & de paix , qui suffiroit seul pour rendre cette existence chère & douce à qui sauroit écarter de soi toutes les impressions sensuelles & terrestres qui viennent sans cesse nous en distraire , & en troubler ici-bas la douceur. Mais la plupart des hommes agités de passions continuelles , connoissent peu cet état , & ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu d'instans , n'en conservent qu'une idée obscure & confuse , qui ne leur en fait pas sentir le charme. Il ne seroit pas même bon dans la présente constitution des choses , qu'avidés de ces douces extases , ils s'y dégoûtassent de la vie active , dont leurs besoins , toujours renaissans , leur prescrivent le devoir. Mais un infortuné qu'on a retranché de la société humaine , & qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile & de bon pour autrui ni pour soi , peut trouver dans cet état , à toutes les félicités humaines , des dédommagemens que la fortune & les hommes ne sauroient lui ôter.

Il est vrai que ces dédommagemens ne peuvent être sentis par toutes les ames , ni dans toutes les situations. Il faut que le cœur soit en paix , & qu'aucune passion n'en vienne troubler le calme. Il y faut des dispositions de la part de celui qui les éprouve , il en faut dans le concours des objets environnans. Il n'y faut , ni un repos absolu , ni trop d'agitation , mais un mouvement uniforme & modéré , qui n'ait ni secousses ni intervalles. Sans mouvement , la vie n'est qu'une léthargie. Si le mouvement est inégal , ou trop fort , il réveille ; en nous rappelant aux objets environnans , il détruit le charme de la rêverie , & nous arrache d'au-dedans de nous , pour nous remettre à l'instant sous le

joué de la fortune & des hommes, & nous rendre au sentiment de nos malheurs. Un silence absolu porte à la tristesse. Il offre une image de la mort. Alors le secours d'une imagination riante est nécessaire, & se présente assez naturellement à ceux que le Ciel en a gratifiés. Le mouvement qui ne vient pas du dehors, se fait alors au-dedans de nous. Le repos est moindre, il est vrai, mais il est aussi plus agréable, quand de légères & douces idées, sans agiter le fond de l'ame, ne font, pour ainsi dire, qu'en effleurer la surface. Il n'en faut qu'assez pour se souvenir de soi-même, en oubliant tous ses maux. Cette espèce de rêverie peut se goûter par-tout où l'on peut être tranquille; & j'ai souvent pensé qu'à la Bastille, & même dans un cachot, où nul objet n'eût frappé ma vue, j'aurois encore pu rêver agréablement.

Mais il faut avouer que cela se faisoit bien mieux & plus agréablement dans une Isle fertile & solitaire, naturellement circonscrite & séparée du reste du monde, où rien ne m'offroit que des images riantes, où rien ne me rappelloit des souvenirs attristans, où la société du petit nombre d'habitans étoit liante & douce, sans être intéressante au point de m'occuper incessamment, où je pouvois enfin me livrer tout le jour, sans obstacle & sans soins, aux occupations de mon goût, ou à la plus molle oisiveté. L'occasion, sans doute, étoit belle pour un rêveur, qui, sachant se nourrir d'agréables chimères, au milieu des objets les plus déplaisans, pouvoit s'en rassasier à son aise, en y faisant concourir tout ce qui frappoit réellement ses sens. En sortant d'une longue & douce rêverie, me voyant entouré de verdure, de fleurs, d'oiseaux, & laissant errer mes yeux au loin sur les romanesques rivages qui bordaient une vaste étendue d'eau claire & cristalline, j'assimilois à mes fictions tous ces aimables objets; & me trouvant enfin ramené par degrés à moi-même & à ce qui m'entouroit, je ne pouvois

manquer le point de séparation des fictions aux réalités, tant tout concouroit également à me rendre chère la vie recueillie & solitaire que je menois dans ce beau séjour ! Que ne peut-elle renaître encore ! Que ne puis-je aller finir mes jours dans cette Isle chérie, sans en ressortir jamais, ni jamais y revoir aucun habitant du continent qui me rappellât le souvenir des calamités de toute espèce, qu'ils se plaissent à rassembler sur moi depuis tant d'années ! Ils seroient bientôt oubliés pour jamais ; sans doute ils ne m'oublieroient pas de même : mais que m'importeroit, pourvu qu'ils n'eussent aucun accès pour y venir troubler mon repos ? Délivré de toutes les passions terrestres qu'engendre le tumulte de la vie sociale, mon âme s'élanceroit fréquemment au-dessus de cette atmosphère, & commerceroit d'avance avec les Intelligences célestes, dont elle espère aller augmenter le nombre dans peu de tems. Les hommes se garderont, je le sçais, de me rendre un si doux asyle où ils n'ont pas voulu me laisser. Mais ils ne m'empêcheront pas du moins de m'y transporter chaque jour sur les ailes de l'imagination, & d'y goûter durant quelques heures, le même plaisir que si je l'habitois encore. Ce que j'y ferois de plus doux, feroit d'y rêver à mon aise. En rêvant que j'y suis, ne fais-je pas la même chose ? Je fais même plus ; à l'attrait d'une rêverie abstraite & monotone, je joins des images charmantes qui la vivifient. Leurs objets échappoient souvent à mes sens dans mes extases, & maintenant, plus ma rêverie est profonde, plus elle me les peint vivement. Je suis souvent plus au milieu d'eux, & plus agréablement encore, que quand j'y étois réellement. Le malheur est qu'à mesure que l'imagination s'attédie, cela vient avec plus de peine, & ne dure pas si long-tems. Hélas ! c'est quand on commence à quitter sa dépouille, qu'on en est le plus offusqué !

SIXIÈME PROMENADE.

Nous n'avons guères de mouvement machinal, dont nous ne puissions trouver la cause dans notre cœur, si nous scavons bien l'y chercher.

Hier, en passant sur le nouveau boulevard, pour aller herboriser le long de la Bièvre, du côté de Gentilly, je fis le crochet à droite, en approchant de la barrière d'Enfer; & m'écartant dans la campagne, j'allai par la route de Fontainebleau, gagner les hauteurs qui bordent cette petite rivière. Cette marche étoit fort indifférente en elle-même; mais en me rappelant que j'avois fait plusieurs fois machinalement le même détour, j'en recherchai la cause en moi-même, & je ne pus m'empêcher de rire, quand je vins à la démêler.

Dans un coin du boulevard, à la sortie de la barrière d'Enfer, s'établit journellement, en été, une femme qui vend du fruit, de la tisane & des petits pains. Cette femme a un petit garçon fort gentil, mais boîteux, qui, clopinant avec ses béquilles, s'en va d'assez bonne grace, demandant l'aumône aux passans. J'avois fait une espèce de connoissance avec ce petit bon-homme; il ne manquoit pas, chaque fois que je passois, de venir me faire son petit compliment, toujours suivi de ma petite offrande. Les premières fois, je fus charmé de le voir, je lui donnois de très-bon cœur, & je continuai quelque tems de le faire avec le même plaisir, y joignant même le plus souvent celui d'exciter & d'écouter son petit babil, que je trouvois agréable. Ce plaisir, devenu par degrés habitude, se trouva, je ne sçais comment, transformé dans un espèce de devoir, dont je sentis bientôt la gêne, sur-tout à cause de la

harangue préliminaire qu'il falloit écouter, & dans laquelle il ne manquoit jamais de m'appeller souvent M. Rousseau, pour montrer qu'il me connoissoit bien, ce qui m'apprenoit assez au contraire qu'il ne me connoissoit pas plus que ceux qui l'avoient instruit. Dès-lors je passois par-là moins volontiers, & enfin je pris machinalement l'habitude de faire le plus souvent un détour, quand j'approchois de cette traverse.

Voilà ce que je découvris en y réfléchissant; car rien de tout cela ne s'étoit offert jusqu'alors distinctement à ma pensée. Cette observation m'en a rappelé successivement des multitudes d'autres, qui m'ont bien confirmé que les vrais & premiers motifs de la plupart de mes actions ne me sont pas aussi clairs à moi-même que je me l'étois long-tems figuré. Je sçais & je sens que faire du bien est le vrai bonheur que le cœur humain puisse goûter; mais il y a long-tems que ce bonheur a été mis hors de ma portée, & ce n'est pas dans un aussi misérable sort que le mien qu'on peut espérer de placer avec choix & avec fruit une seule action réellement bonne. Le plus grand soin de ceux qui règlent ma destinée ayant été que tout ne fût pour moi que fausse & trompeuse apparence, un motif de vertu n'est jamais qu'une leurre qu'on me présente, pour m'attirer dans le piège où l'on veut m'enlacer. Je sçais cela; je sçais que le seul bien qui soit désormais en ma puissance, est de m'abstenir d'agir, de peur de mal faire, sans le vouloir & sans le sçavoir.

Mais il fut des tems plus heureux où, suivant les mouvemens de mon cœur, je pouvois quelquefois rendre un autre cœur content; & je me dois l'honorable témoignage que, chaque fois que j'ai pu goûter ce plaisir, je l'ai trouvé plus doux qu'aucun autre. Ce penchant fut vif, vrai, pur, & rien dans mon plus secret intérieur ne l'a jamais démenti. Cependant, j'ai senti souvent le poids de mes propres

bienfaits , par la chaîne des devoirs qu'ils entraînoient à leur suite : alors le plaisir a disparu , & je n'ai plus trouvé dans la continuation des mêmes soins qui m'avoient d'abord chariné , qu'une gêne presque insupportable. Durant mes courtes prospérités , beaucoup de gens recouroient à moi , & jamais , dans tous les services que je pus leur rendre , aucun d'eux ne fut éconduit. Mais de ces premiers bienfaits versés avec effusion de cœur , naissoient des chaînes d'engagemens successifs que je n'avois pas prévus , & dont je ne pouvois plus secouer le joug. Mes premiers services n'étoient , aux yeux de ceux qui les recevoient , que les arrhes de ceux qui les devoient suivre ; & dès que quelque infortuné avoit jetté sur moi le grappin d'un bienfait reçu , c'en étoit fait désormais ; & ce premier bienfait libre & volontaire devenoit un droit indéfini à tous ceux dont il pouvoit avoir besoin dans la suite , sans que l'impuissance même suffît pour m'en affranchir. Voilà comment des jouissances très-douces se transforment pour moi dans la suite en d'onéreux assujettissemens.

Ces chaînes , cependant , ne me parurent pas très-pesantes , tant qu'ignoré du public , je vécus dans l'obscurité. Mais , quand une fois ma personne fut affichée par mes écrits , faute grave , sans doute , mais plus qu'expiée par mes malheurs ; dès-lors je devins le bureau général d'adresse de tous les souffreteux , ou soi-disant tels , de tous les aventuriers qui cherchoient des dupes , de tous ceux qui , sous prétexte du grand crédit qu'ils feignoient de m'attribuer , vouloient s'emparer de moi , de manière ou d'autre. C'est alors que j'eus lieu de connoître que tous les penchans de la nature , sans excepter la bienfaisance elle-même , portés ou suivis dans la société sans prudence & sans choix , changent de nature , & deviennent souvent aussi nuisibles qu'ils étoient utiles dans leur première direction. Tant de cruelles expériences changèrent peu à-peu

mes premières dispositions, où plutôt, les renfermant enfin dans leurs véritables bornes, elles m'apprirent à suivre moins aveuglément mon penchant à bien faire, lorsqu'il ne servoit qu'à favoriser la méchanceté d'autrui.

Mais je n'ai point regret à ces mêmes expériences, puisqu'elles m'ont procuré, par la réflexion, de nouvelles lumières sur la connoissance de moi-même, & sur les vrais motifs de ma conduite en mille circonstances sur lesquelles je me suis si souvent fait illusion. J'ai vu que, pour bien faire avec plaisir, il falloit que j'agisse librement, sans contrainte, & que, pour m'ôter toute la douceur d'une bonne œuvre, il suffisoit qu'elle devînt un devoir pour moi. Dès-lors le poids de l'obligation me fait un fardeau des plus douces jouissances, &, comme je l'ai dit dans l'Emile, à ce que je crois, j'eusse été chez les Turcs un mauvais mari, où le cri public les appelle à remplir les devoirs de leur état.

Voilà ce qui modifie beaucoup l'opinion que j'eus longtemps de ma propre vertu; car il n'y en a point à suivre ses penchans, & à se donner, quand ils nous y portent, le plaisir de bien faire: mais elle consiste à les vaincre, quand le devoir le commande, pour faire ce qu'il nous prescrit; & voilà ce que j'ai sçu moins faire qu'homme du monde. Né sensible & bon, portant la pitié jusqu'à la foiblesse, & me sentant exalter l'ame par tout ce qui tient à la générosité, je fus humain, bienfaisant, secourable par goût, par passion même, tant qu'on n'intéressa que mon cœur; j'eusse été le meilleur & le plus clément des hommes; si j'en avois été le plus puissant, & pour éteindre en moi tout desir de vengeance, il m'eût suffi de pouvoir me venger. J'aurois même été juste sans peine contre mon propre intérêt, mais contre celui des personnes qui m'étoient chères, je n'aurois pu me résoudre à l'être. Dès que mon devoir & mon cœur étoient en contradiction, le premier eût rarement la victoire, à moins qu'il ne fallût seulement que

m'abstenir; alors j'étois fort le plus souvent; mais agir contre mon penchant me fut toujours impossible. Que ce soit les hommes, le devoir, ou même la nécessité qui commande, quand mon cœur se tait, ma volonté reste sourde, & je ne sçaurois obéir. Je vois le mal qui me menace, & je le laisse arriver, plutôt que de m'agiter pour le prévenir. Je commence quelquefois avec effort, mais cet effort me lasso & m'épuise bien vite; je ne sçaurois continuer. En toute chose imaginable, ce que je ne fais pas avec plaisir, m'est bientôt impossible à faire.

Il y a plus. La contrainte, d'accord avec mon desir, suffit pour l'anéantir & le changer en répugnance, en aversion même, pour peu qu'elle agisse trop fortement; & voilà ce qui me rend pénible la bonne œuvre qu'on exige & que je faisois de moi-même, lorsqu'on ne l'exigeoit pas. Un bienfait purement gratuit est certainement un œuvre que j'aime à faire. Mais quand celui qui l'a reçu s'en fait un titre pour en exiger la continuation, sous peine de sa haine, quand il me fait une loi d'être à jamais son bienfaiteur, pour avoir d'abord pris plaisir à l'être, dès-lors la gêne commence, & le plaisir s'évanouit. Ce que je fais alors quand je cède, est foiblesse & mauvaise honte, mais la bonne volonté n'y est plus, & loin que je m'en applaudisse en moi-même, je me reproche en ma conscience de bien faire à contre-cœur.

Je sçais qu'il y a une espèce de contrat, & même le plus saint de tous, entre le bienfaiteur & l'obligé. C'est une sorte de société qu'ils forment l'un avec l'autre, plus étroite que celle qui unit les hommes en général; & si l'obligé s'engage tacitement à la reconnoissance, le bienfaiteur s'engage de même à conserver à l'autre, tant qu'il ne s'en rendra pas indigne, la même bonne volonté qu'il vient de lui témoigner, & à lui en renouveler les actes toutes les fois qu'il le pourra & qu'il en sera requis. Ce ne sont pas là des conditions

expresses, ce sont des effets naturels de la relation qui vient de s'établir entr'eux. Celui qui la première fois refuse un service gratuit qu'on lui demande, ne donne aucun droit de se plaindre à celui qu'il a refusé; mais celui qui, dans un cas semblable, refuse au même la grace qu'il lui accorda ci-devant, frustrer une espérance qu'il l'a autorisé à concevoir; il trompe & dément une attente qu'il a fait naître. On sent dans ce refus, je ne sçais quoi d'injuste & de plus dur que dans l'autre, mais il n'en est pas moins l'effet d'une indépendance que le cœur aime, & à laquelle il ne renonce pas sans effort. Quand je paye une dette, c'est un devoir que je remplis; quand je fais un don, c'est un plaisir que je me donne. Or, le plaisir de remplir ses devoirs, est de ceux que la seule habitude de la vertu fait naître: ceux qui nous viennent immédiatement de la nature, ne s'élèvent pas si haut que cela.

Après tant de tristes expériences, j'ai appris à prévoir de loin les conséquences de mes premiers mouvemens suivis, & je me suis souvent abstenu d'une bonne œuvre que j'avois le desir & le pouvoir de faire, effrayé de l'assujettissement auquel dans la suite je m'allois soumettre, si je m'y livrois inconsidérément. Je n'ai pas toujours senti cette crainte: au contraire, dans ma jeunesse, je m'attachois par mes propres bienfaits, & j'ai souvent éprouvé de même, que ceux que j'obligeois s'affectionnoient à moi par reconnaissance, encore plus que par intérêt. Mais les choses ont bien changé de face, à cet égard comme à tout autre, aussi-tôt que mes malheurs ont commencé. J'ai vécu dès-lors dans une génération nouvelle, qui ne ressembloit point à la première, & mes propres sentimens pour les autres ont souffert des changemens que j'ai trouvé dans les leurs. Les mêmes gens que j'ai vu successivement dans ces deux générations si différentes, se sont, pour ainsi dire, assimilés successivement à l'une & à l'autre. De vrais & de

francs qu'ils étoient d'abord, devenus ce qu'ils sont, ils ont fait comme tous les autres; & par cela seul que lestems sont changés, les hommes ont changé comme eux. Eh ! comment pourrois-je garder les mêmes sentimens pour ceux en qui je trouve le contralre de ce qui les fit naître ! Je ne les hais point, parce que je ne sçauois haïr ; mais je ne puis me défendre du mépris qu'ils méritent , ni m'abstenir de le leur témoigner.

Peut-être, sans m'en appercevoir, ai-je changé moi-même plus qu'il n'auroit fallu. Quel naturel résisteroit sans s'altérer, à une situation pareille à la mienne ? Con vaincu par vingt ans d'expérience que tout ce que la nature a mis d'heureuses dispositions dans mon cœur, est tourné par ma destinée & par ceux qui en disposent, au préjudice de moi-même ou d'autrui, je ne puis plus regarder une bonne œuvre qu'on me présente à faire que comme un piège qu'on me tend, & sous lequel est caché quelque mal. Je sçais que quelque soit l'effet de l'œuvre, je n'en aurai pas moins le mérite de ma bonne intention. Oui, ce mérite y est toujours sans doute, mais le charme intérieur n'y est plus, & si-tôt que ce stimulant me manque, je ne sens qu'indifférence & glace au-dedans de moi ; & sûr qu'au lieu de faire une action vraiment utile, je ne fais qu'un acte de duperie, l'indignation de l'amour-propre jointe au désaveu de la raison, ne m'inspire que répugnance & résistance, où j'eusse été plein d'ardeur & de zèle dans mon état naturel.

Il est des sortes d'adversités qui élèvent & renforcent l'ame, mais il en est qui l'abattent & la tuent : telle est celle dont je suis la proie. Pour peu qu'il y eût eu quelque mauvais levain dans la mienne, elle l'eût fait fermenter à l'excès, elle m'eût rendu frénétique ; mais elle ne m'a rendu que nul. Hors d'état de bien faire & pour moi-même & pour autrui, je m'abstiens d'agir ; & cet état qui n'est innocent

Innocent que parce qu'il est forcé, me fait trouver une sorte de douceur à me livrer pleinement sans reproche à mon penchant naturel. Je vais trop loin sans doute, puisque j'évite les occasions d'agir, même où je ne vois que du bien à faire. Mais certain qu'on ne me laisse pas voir les choses comme elles sont, je m'abstiens de juger sur les apparences qu'on leur donne ; & de quelque leurre qu'on couvre les motifs d'agir, il suffit que ces motifs soient laissés à ma portée pour que je sois sûr qu'ils sont trompeurs.

Ma destinée semble avoir tendu, dès mon enfance, le premier piège qui m'a rendu long-tems si facile à tomber dans tous les autres. Je suis né le plus confiant des hommes, & durant quarante ans entiers, jamais cette confiance ne fut trompée une seule fois. Tombé tout-d'un-coup dans un autre ordre de gens & de choses, j'ai donné dans mille embûches, sans jamais en appercevoir aucune, & vingt ans d'expérience ont à peine suffi pour m'éclairer sur mon fort. Une fois convaincu qu'il n'y a que mensonge & fausseté dans les démonstrations grimacières qu'on me prodigue, j'ai passé rapidement à l'autre extrémité : car quand on est une fois sorti de son naturel, il n'y a plus de bornes qui nous retiennent. Dès-lors je me suis dégoûté des hommes, & ma volonté concourant avec la leur à cet égard, me tient encore plus éloigné d'eux que ne font toutes leurs machines.

Ils ont beau faire, cette répugnance ne peut jamais aller jusqu'à l'aversion. En pensant à la dépendance où ils se sont mis de moi pour me tenir dans la leur, ils me font une pitié réelle. Si je ne suis malheureux, ils le sont eux-mêmes ; & chaque fois que je rentre en moi, je les trouve toujours à plaindre. L'orgueil, peut-être, se mêle encore à ces jugemens, je me sens trop au-dessus d'eux pour les haïr. Ils peuvent m'intéresser tout au plus jusqu'au mépris, mais jamais jusqu'à la haine : enfin, je m'aime trop moi-même,

pour pouvoir haïr qui que ce soit ; ce seroit resserrer , comprimer mon existence , & je voudrois plutôt l'étendre sur tout l'univers.

J'aime mieux les fuir que les haïr. Leur aspect frappe mes sens , & par eux , mon cœur , d'impressions que mille regards cruels me rendent pénibles ; mais le mal-aise cesse aussi-tôt que l'objet qui le cause a disparu. Je m'occupe d'eux , & bien malgré moi , par leur présence , mais jamais par leur souvenir. Quand je ne les vois plus , ils sont pour moi comme s'ils n'existoient point.

Ils ne me sont même indifférens qu'en ce qui se rapporte à moi ; car dans leurs rapports entr'eux , ils peuvent encore m'intéresser & m'émouvoir comme les personnages d'un drame que je verrois représenter. Il faudroit que mon être moral fût anéanti pour que la justice me devînt indifférente. Le spectacle de l'injustice & de la méchanceté me fait encore bouillir le sang de colère ; les actes de vertu où je ne vois ni forfanterie , ni ostentation , me font toujours tressaillir de joie , & m'arrachent encore de douces larmes. Mais il faut que je les voye & les apprécie moi-même ; car après ma propre histoire , il faudroit que je fusse insensé pour adopter , sur quoi que ce fût , le jugement des hommes , & pour croire aucune chose sur la foi d'autrui.

Si ma figure & mes traits étoient aussi parfaitement inconnus aux hommes que le sont mon caractère & mon naturel , je vivrois encore sans peine au milieu d'eux. Leur société même pourroit me plaire tant que je leur serois parfaitement étranger. Livré sans contrainte à mes inclinations naturelles , je les aimerois encore s'ils ne s'occupoient jamais de moi. J'exercerois sur eux une bienveillance universelle & parfaitement désintéressée ; mais sans former jamais d'attachement particulier , & sans porter le joug d'aucun devoir , je ferois envers eux librement & de moi-même , tout ce qu'ils ont tant de peine à faire incités

par leur amour-propre, & contraints par toutes leurs loix.

Si j'étois resté libre, obscur, isolé, comme j'étois fait pour l'être, je n'aurois fait que du bien; car je n'ai dans le cœur le germe d'aucune passion nuisible. Si j'eusse été invisible & tout-puissant comme Dieu, j'aurois été bienfaisant & bon comme lui. C'est la force & la liberté qui font les excellens hommes. La foiblesse & l'esclavage n'ont jamais fait que des méchans. Si j'eusse été possesseur de l'anneau de Gygès, il m'eût tiré de la dépendance des hommes & les eût mis dans la mienne. Je me suis souvent demandé dans mes châteaux en Espagne, quel usage j'aurois fait de cet anneau; car c'est bien là que la tentation d'abuser doit être près du pouvoir. Maître de contenter mes desirs, pouvant tout, sans pouvoir être trompé par personne, qu'aurois-je pu desirer avec quelque suite? Une seule chose: c'eût été de voir tous les cœurs contens. L'aspect de la félicité publique eût pu seul toucher mon cœur d'un sentiment permanent; & l'ardent desir d'y concourir eût été ma plus constante passion. Toujours juste sans partialité, & toujours bon sans foiblesse, je me serois également garanti des méfiances aveugles & des haines implacables, parce que voyant les hommes tels qu'ils sont, & lisant aisément au fond de leurs cœurs, j'en aurois peu trouvé d'assez aimables pour mériter toutes mes affections, peu d'assez odieux pour mériter toute ma haine, & que leur méchanceté même m'eût disposé à les plaindre, par la connoissance certaine du mal qu'ils se font à eux-mêmes, en voulant en faire à autrui. Peut-être aurois-je eu dans des momens de gaieté l'enfantillage d'opérer quelquefois des prodiges; mais parfaitement désintéressé pour moi-même, & n'ayant pour loi que mes inclinations naturelles, sur quelques actes de justice sévère, j'en aurois fait mille de clémence & d'équité. Ministre de la Providence & dispensateur de ses loix, selon mon pouvoir, j'aurois fait des

miracles plus sages & plus utiles que ceux de la légende dorée, & du tombeau de Saint-Médard.

Il n'y a qu'un seul point sur lequel la faculté de pénétrer par-tout invisible m'eût pu faire chercher des tentations auxquelles j'aurois mal résisté, & une fois entré dans ces voies d'égarement, où n'eussai-je point été conduit par elles? Ce seroit bien mal connoître la nature & moi-même que de me flatter que ces facilités ne m'auroient point séduit, ou que la raison m'auroit arrêté dans cette fatale pente. Sûr de moi sur tout autre article, j'étois perdu par celui-là seul. Celui que sa puissance met au-dessus de l'homme, doit être au-dessus des foiblesses de l'humanité, sans quoi cet excès de force ne servira qu'à le mettre en effet au-dessous des autres, & de ce qu'il eût été lui-même s'il fût resté leur égal.

Tout bien considéré, je crois que je ferai mieux de jeter mon anneau magique avant qu'il m'ait fait faire quelque sottise. Si les hommes s'obstinent à me voir tout autre que je ne suis, & que mon aspect irrite leur injustice, pour leur ôter cette vue, il faut les fuir, mais non pas m'éclipser au milieu d'eux. C'est à eux de se cacher devant moi, de me dérober leurs manœuvres, de fuir la lumière du jour, de s'enfoncer en terre comme des taupes. Pour moi, qu'ils me voyent s'ils peuvent, tant mieux, mais cela leur est impossible: ils ne verront jamais à ma place que le J. J. qu'ils se font fait & qu'ils ont fait selon leur cœur, pour le haïr à leur aise. J'aurois donc tort de m'affecter de la façon dont ils me voyent: je n'y dois prendre aucun intérêt véritable, car ce n'est pas moi qu'ils voyent ainsi.

Le résultat que je puis tirer de toutes ces réflexions est, que je n'ai jamais été vraiment propre à la société civile où tout est gêne, obligation, devoir, & que mon naturel indépendant me rendit toujours incapable des assujettissemens nécessaires à qui veut vivre avec les hommes. Tant

que j'agis librement , je suis bon , & je ne fais que du bien ; mais sitôt que je sens le joug , soit de la nécessité , soit des hommes , je deviens rébelle ou plutôt rétif ; alors je suis nul. Lorsqu'il faut faire le contraire de ma volonté , je ne le fais point , quoiqu'il arrive ; je ne fais pas non plus ma volonté même , parce que je suis foible. Je m'abstiens d'agir ; car toute ma foiblesse est pour l'action , toute ma force est négative , & tous mes péchés sont d'omission , rarement de commission. Je n'ai jamais cru que la liberté de l'homme consistât à faire ce qu'il veut , mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas ; & voilà celle que j'ai toujours réclamée , souvent conservée , & par qui j'ai été le plus en scandale à mes contemporains. Car pour eux , actifs , remuans , ambitieux , détestant la liberté dans les autres , & n'en voulant point pour eux-mêmes , pourvu qu'ils fassent quelquefois leur volonté , ou plutôt qu'ils dominent celle d'autrui , ils se gênent toute leur vie à faire ce qui leur répugne , & n'omettent rien de servile pour commander. Leur tort n'a donc pas été de m'écarter de la société comme un membre inutile , mais de m'en proscrire comme un membre pernicieux ; car j'ai très-peu fait de bien , je l'avoue ; mais pour du mal , il n'en est entré dans ma volonté de ma vie , & je doute qu'il y ait aucun homme au monde qui en ait réellement moins fait que moi.

SEPTIÈME PROMENADE.

LE recueil de mes longs rêves est à peine commencé , & déjà je sens qu'il touche à sa fin. Un autre amusement lui succède , m'absorbe , & m'ôte même le tems de rêver. Je m'y livre avec un enjouement qui tient de l'extravagance , & qui me fait rire moi-même quand j'y réfléchis ; mais je ne m'y livre pas moins , parce que dans la situation

où me voilà, je n'ai plus d'autre règle de conduite que de suivre en tout mon penchant sans contrainte. Je ne peux rien à mon fort, je n'ai que des inclinations innocentes, & tous les jugemens des hommes étant désormais nuls pour moi, la sagesse même veut qu'en ce qui reste à ma portée je fasse tout ce qui me flatte, soit en public, soit à part moi, sans autre règle que ma fantaisie, & sans autre mesure que le peu de force qui m'est resté. Me voilà donc à mon foin pour toute nourriture, & à la botanique pour toute occupation. Déjà vieux, j'en avois pris la première teinture en Suisse auprès du Docteur d'Yvernois, & j'avois herborisé assez heureusement durant mes voyages, pour prendre une connoissance passable du règne végétal. Mais devenu plus que sexagénaire & sédentaire à Paris, les forces commençant à me manquer pour les grandes herborisations, & d'ailleurs assez livré à ma copie de musique, pour n'avoir pas besoin d'autre occupation, j'avois abandonné cet amusement qui ne m'étoit plus nécessaire; j'avois rendu mon herbier, j'avois vendu mes livres, content de revoir quelquefois les plantes communes que je trouvois autour de Paris dans mes promenades. Durant cet intervalle, le peu que je sçavois s'est presque entièrement effacé de ma mémoire, & bien plus rapidement qu'il ne s'y étoit gravé.

Tout d'un coup, âgé de soixante-cinq ans passés, privé du peu de mémoire que j'avois, & des forces qui me restoient pour courir la campagne, sans guide, sans livres, sans jardin, sans herbier, me voilà repris de cette folie, mais avec plus d'ardeur encore que je n'en eus en m'y livrant la première fois; me voilà sérieusement occupé du sage projet d'apprendre par cœur tout le *regnum vegetabile* de Murray, & de connoître toutes les plantes connues sur la terre. Hors d'état de racheter des livres de Botanique, je me suis mis en devoir de transcrire ceux qu'on m'a prêtés; & résolu de

refaire un herbier plus riche que le premier, en attendant que j'y mette toutes les plantes de la mer & des Alpes, & de tous les arbres des Indes, je commence toujours à bon compte par le mouron, le cerfeuil, la bourache & le fenégon; j'herborise sçavamment sur la cage de mes oiseaux, & à chaque nouveau brin d'herbe que je rencontre, je me dis avec satisfaction: voilà toujours une plante de plus.

Je ne cherche pas à justifier le parti que je prends de suivre cette fantaisie; je la trouve très-raisonnable, persuadé que dans la position où je suis, me livrer aux amusemens qui me flattent, est une grande sagesse, & même une grande vertu: c'est le moyen de ne laisser germer dans mon cœur aucun levain de vengeance ou de haine, & pour trouver encore dans ma destinée du goût à quelque amusement, il faut assurément avoir un naturel bien épuré de toutes passions irascibles. C'est me venger de mes persécuteurs à ma manière, je ne sçaurois les punir plus cruellement que d'être heureux malgré eux.

Oui, sans doute, la raison me permet, me prescrit même de me livrer à tout penchant qui m'attire, & que rien ne m'empêche de suivre; mais elle ne m'apprend pas pourquoi ce penchant m'attire, & quel attrait je puis trouver à une vaine étude, faite sans profit, sans progrès, & qui, vieux, radoteur, déjà caduque & pesant, sans facilité, sans mémoire, me ramène aux exercices de la jeunesse & aux leçons d'un écolier. Or c'est une bisarrerie que je voudrois m'expliquer; il me semble que, bien éclaircie, elle pourroit jeter quelque nouveau jour sur cette connoissance de moi-même, à l'acquisition de laquelle j'ai consacré mes derniers loisirs.

J'ai pensé quelquefois assez profondément; mais rarement avec plaisir, presque toujours contre mon gré & comme par force; la rêverie me délasse & m'amuse; la réflexion me fatigue & m'austre: penser fut toujours pour

moi une occupation pénible & sans charme. Quelquefois mes rêveries finissent par la méditation, mais plus souvent mes méditations finissent par la rêverie; & durant ces égaremens, mon ame erre & plane dans l'univers sur les ailes de l'imagination, dans des extases qui passent toute autre jouissance.

Tant que je goûtai celle-là dans toute sa pureté, toute autre occupation me fut toujours insipide. Mais quand une fois jetté dans la carrière littéraire par des impulsions étrangères, je sentis la fatigue du travail d'esprit, & l'importunité d'une célébrité malheureuse, je sentis en même tems languir & s'attédir mes douces rêveries; & bientôt forcé de m'occuper malgré moi de ma triste situation, je ne pus plus retrouver que bien rarement ces chères extases, qui durant cinquante ans m'avoient tenu lieu de fortune & de gloire, & sans autre dépense que celle du tems, m'avoient rendu dans l'oïfiveté le plus heureux des mortels.

J'avois même à craindre dans mes rêveries que mon imagination effarouchée par mes malheurs, ne tournât enfin de ce côté son activité, & que le continuel sentiment de mes peines me resserant le cœur par degrés, ne m'accablât enfin de leur poids. Dans cet état, un instinct qui m'est naturel, me faisant fuir toute idée attristante, imposa silence à mon imagination; & fixant mon attention sur les objets qui m'environnoient, me fit pour la première fois détailler le spectacle de la nature, que je n'avois guères contemplé jusqu'alors qu'en masse, & dans son ensemble.

Les arbres, les arbrisseaux, les plantes sont la parure & le vêtement de la terre. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue & pelée, qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon & des sables. Mais vivifiée par la nature & revêtue de sa robe de nûces, au milieu du cours des eaux & du chant des oiseaux, la terre offre à l'homme, dans

l'harmonie des trois règnes , un spectacle plein de vie , d'intérêt & de charmes , le seul spectacle au monde dont ses yeux & son cœur ne se lassent jamais.

Plus un contemplateur a l'ame sensible , plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce & profonde s'empare alors de ses sens , & il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau système , avec lequel il se sent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent ; il ne voit rien & ne sent rien que dans le tout. Il faut que quelque circonstance particulière resserre ses idées , & circoncrive son imagination pour qu'il puisse observer par partie cet univers qu'il s'efforçoit d'embrasser.

C'est ce qui m'arriva naturellement , quand mon cœur ressermé par la détresse , rapprochoit & concentroit tous ses mouvemens autour de lui pour conserver ce reste de chaleur prêt à s'évanouir & s'éteindre dans l'abattement où je tombois par degrés. J'errois nonchalamment dans les bois & dans les montagnes , n'osant penser de peur d'attiser mes douleurs. Mon imagination qui se refuse aux objets de peine , laissoit mes sens se livrer aux impressions légères , mais douces , des objets environnans. Mes yeux se promenoient sans cesse de l'un à l'autre , & il n'étoit pas possible que dans une variété si grande , il ne s'en trouvât qui les fixoient davantage , & les arrêtoient plus long-tems.

Je pris goût à cette récréation des yeux qui , dans l'infortune , repose , amuse , distraît & suspend le sentiment des peines. La nature des objets aide beaucoup à cette diversion & la rend plus séduisante. Les odeurs suaves , les vives couleurs , les plus élégantes formes semblent se disputer à l'envi le droit de fixer notre attention. Il ne faut qu'aimer le plaisir pour se livrer à des sensations si douces ; & si cet effet n'a pas lieu sur tous ceux qui en sont frappés , c'est dans les uns faute de sensibilité naturelle , & dans la

plupart, que leur esprit trop occupé d'autres idées ne se livre qu'à la dérobée aux objets qui frappent leurs sens.

Une autre chose contribue encore à éloigner du règne végétal l'attention des gens de goût; c'est l'habitude de ne chercher dans les plantes que des drogues & des remèdes. Théophraste s'y étoit pris autrement, & l'on peut regarder ce philosophe comme le seul Botанисте de l'antiquité; aussi n'est-il presque point connu parmi nous; mais grâce à un certain Dioscoride, grand compilateur de recettes, & à ses commentateurs, la médecine s'est tellement emparée des plantes transformées en simples, qu'on n'y voit que ce qu'on n'y voit point, sçavoir, les prétendues vertus qu'il plaît au tiers & au quart de leur attribuer. On ne conçoit pas que l'organisation végétale puisse par elle-même mériter quelque attention; des gens qui passent leur vie à arranger sçavamment des coquilles, se moquent de la Botanique comme d'une étude inutile, quand on n'y joint pas, comme ils disent, celle des propriétés; c'est-à-dire, quand on n'abandonne pas l'observation de la nature, qui ne ment point, & qui ne nous dit rien de tout cela, pour se livrer uniquement à l'autorité des hommes, qui sont menteurs, & qui nous affirment beaucoup de choses qu'il faut croire sur leur parole, fondée elle-même le plus souvent sur l'autorité d'autrui. Arrêtez-vous dans une prairie émaillée, à examiner successivement les fleurs dont elle brille; ceux qui vous verront faire, vous prenant pour un Frater, vous demanderont des herbes pour guérir la rogne des enfans, la galle des hommes, ou la morve des chevaux.

Ce dégoûtant préjugé est détruit en partie dans les autres pays, & sur-tout en Angleterre, grâce à Linnæus qui a un peu tiré la Botanique des écoles de Pharmacie, pour la rendre à l'histoire naturelle & aux usages économiques; mais en France où cette étude a moins pénétré chez les gens du monde, on est resté sur ce point tellement bar-

bare, qu'un bel esprit de Paris voyant à Londres un jardin de curieux plein d'arbres & de plantes rares, s'écria pour tout éloge : *voilà un fort beau jardin d'Apothicaire !* A ce compte, le premier Apothicaire fut Adam. Car il n'est pas aisé d'imaginer un jardin mieux assorti de plantes que celui d'Eden.

Ces idées médicinales ne sont assurément guères propres à rendre agréable l'étude de la Botanique : elles flétrissent l'émail des prés, l'éclat des fleurs, dessèchent la fraîcheur des bocages, rendent la verdure & les ombrages insipides & dégoûtans ; toutes ces structures charmantes & gracieuses intéressent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela dans un mortier, & l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les Bergères, parmi des herbes pour les lavemens.

Toute cette pharmacie ne fouilloit point mes images champêtres, rien n'en étoit plus éloigné que des tisannes & des emplâtres. J'ai souvent pensé en regardant de près les champs, les vergers, les bois & leurs nombreux habitans, que le règne végétal étoit un magasin d'alimens donnés par la nature à l'homme & aux animaux. Mais jamais il ne m'est venu à l'esprit d'y chercher des drogues & des remèdes. Je ne vois rien dans ces diverses productions qui m'indique un pareil usage, & elle nous auroit montré le choix, si elle nous l'avoit prescrit, comme elle a fait pour les comestibles. Je sens même que le plaisir que je prends à parcourir les bocages seroit empoisonné par le sentiment des infirmités humaines, s'il me laissoit penser à la fièvre, à la pierre, à la goutte & au mal caduc. Du reste, je ne disputerai point aux végétaux les grandes vertus qu'on leur attribue ; je dirai seulement qu'en supposant ces vertus réelles, c'est malice pure aux malades de continuer à l'être ; car de tant de maladies que les hommes se donnent, il n'y en a pas une seule dont vingt sortes d'herbes ne guérissent radicalement.

Ces tournures d'esprit qui rapportent toujours tout à notre intérêt matériel, qui font chercher par-tout du profit ou des remèdes, & qui feroient regarder avec indifférence toute la nature, si l'on se portoit toujours bien, n'ont jamais été les miennes. Je me sens là-dessus tout à rebours des autres hommes : tout ce qui tient au sentiment de mes besoins attriste & gêne mes pensées, & jamais je n'ai trouvé de vrais charmes aux plaisirs de l'esprit, qu'en perdant tout-à-fait de vue l'intérêt de mon corps. Ainsi, quand même je croirois à la médecine, & quand même les remèdes seroient agréables, je ne trouverois jamais, à m'en occuper, ces délices que donne une contemplation pure & désintéressée ; & mon ame ne sçauroit s'exalter & planer sur la nature, tant que je la sens tenir aux liens de mon corps. D'ailleurs, sans avoir eu jamais grande confiance à la Médecine, j'en ai eu beaucoup à des Médecins que j'estimois, que j'aimois, & à qui je laissois gouverner ma carcasse avec pleine autorité. Quinze ans d'expérience m'ont instruit à mes dépens ; rentré maintenant sous les seules loix de la nature, j'ai repris par elles ma première santé. Quand les Médecins n'auroient point contre moi d'autres griefs, qui pourroit s'étonner de leur haine ? Je suis la preuve vivante de la vanité de leur art, & de l'inutilité de leurs soins.

Non, rien de personnel, rien qui tienne à l'intérêt de mon corps ne peut occuper vraiment mon ame. Je ne médite, je ne rêve jamais plus délicieusement que quand je m'oublie moi-même. Je sens des extases, des ravissmens inexprimables, à me fondre, pour ainsi dire, dans le système des êtres, à m'identifier avec la nature entière. Tant que les hommes furent mes frères, je me faisois des projets de félicité terrestre ; ces projets étant toujours relatifs au tout, je ne pouvois être heureux que de la félicité publique, & jamais l'idée d'un bonheur particulier n'a touché mon

cœur, que quand j'ai vu mes frères ne chercher le leur que dans ma misère. Alors, pour ne la pas haïr, il a bien fallu les fuir ; alors me réfugiant chez la mère commune, j'ai cherché dans ses bras à me soustraire aux atteintes de ses enfans, je suis devenu solitaire, ou, comme ils disent, infociable & misantrope, parce que la plus sauvage solitude me paroît préférable à la société des méchans qui ne se nourrit que de trahison & de haine.

Forcé de m'abstenir de penser, de peur de penser à mes malheurs malgré moi ; forcé de contenir les restes d'une imagination riante, mais languissante, que tant d'angoisses pourroient effaroucher à la fin ; forcé de tâcher d'oublier les hommes, qui m'accablent d'ignominie & d'outrages, de peur que l'indignation ne m'aigrit enfin contre eux ; je ne puis cependant me concentrer tout entier en moi-même, parce que mon ame expansive cherche, malgré que j'en aye, à étendre ses sentimens & son existence sur d'autres êtres, & je ne puis plus, comme autrefois, me jeter tête baissée dans ce vaste océan de la nature, parce que mes facultés affoiblies & relâchées ne trouvent plus d'objets assez déterminés, assez fixes, assez à ma portée pour s'y attacher fortement, & que je ne me sens plus assez de vigueur pour nager dans le cahos de mes anciennes extases. Mes idées ne sont presque plus que des sensations, & la sphère de mon entendement ne passe pas les objets dont je suis immédiatement entouré.

Fuyant les hommes, cherchant la solitude, n'imaginant plus, pensant encore moins, & cependant doué d'un tempérament vif, qui m'éloigne de l'apathie languissante & mélancolique, je commençai de m'occuper de tout ce qui m'entouroit, & par un instinct fort naturel, je donnai la préférence aux objets les plus agréables. Le règne minéral n'a rien en soi d'aimable & d'attrayant ; ses richesses enfermées dans le sein de la terre, semblent avoir été éloignées

des regards des hommes, pour ne pas tenter leur cupidité : elles font là comme en réserve pour servir un jour de supplément aux véritables richesses, qui sont plus à sa portée, & dont il perd le goût à mesure qu'il se corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'industrie, la peine & le travail au secours de ses misères ; il fouille les entrailles de la terre, il va chercher dans son centre, aux risques de sa vie, & aux dépens de sa santé, des biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offroit d'elle-même, quand il sçavoit en jouir. Il fuit le soleil & le jour, qu'il n'est plus digne de voir ; il s'enterre tout vivant, & fait bien, ne méritant plus de vivre à la lumière du jour. Là des carrières, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée & de feu, succèdent aux douces images de travaux champêtres. Les visages hâvres des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes, sont le spectacle que l'appareil des mines substitue, au sein de la terre, à celui de la verdure & des fleurs, du ciel azuré, des Bergers amoureux, & des Laboureurs robustes, sur sa surface.

Il est aisé, je l'avoue, d'aller ramassant du sable & des pierres, d'en remplir ses poches & son cabinet, & de se donner avec cela les airs d'un Naturaliste : mais ceux qui s'attachent & se bornent à ces sortes de collections, sont pour l'ordinaire de riches ignorans, qui ne cherchent à cela que le plaisir de l'étalage. Pour profiter dans l'étude des minéraux, il faut être Chymiste & Physicien ; il faut faire des expériences pénibles & coûteuses, travailler dans des laboratoires, dépenser beaucoup d'argent & de tems, parmi le charbon, les creusets, les fourneaux, les cornues, dans la fumée & les vapeurs étouffantes, toujours au risque de sa vie, & souvent aux dépens de sa santé. De tout ce triste & fatigant travail résulte pour l'ordinaire beaucoup moins de sçavoir que d'orgueil ; & où est le plus médiocre Chy-

mise, qui ne croye pas avoir pénétré toutes les grandes opérations de la nature, pour avoir trouvé, par hasard peut-être, quelques petites combinaisons de l'art?

Le règne animal est plus à notre portée, & certainement mérite encore mieux d'être étudié; mais enfin cette étude n'a-t-elle pas aussi ses difficultés, ses embarras, ses dégoûts & ses peines, sur-tout pour un solitaire qui n'a ni dans ses yeux, ni dans ses travaux d'assistance à espérer de personne? Comment observer, disséquer, étudier, connaître les oiseaux dans les airs, les poissons dans les eaux, les quadrupèdes plus légers que le vent, plus forts que l'homme, & qui ne sont pas plus disposés à venir s'offrir à mes recherches, que moi de courir après eux pour les y soumettre de force? J'aurois donc pour ressource des escargots, des vers, des mouches, & je passerois ma vie à me mettre hors d'haleine pour courir après des papillons, à empaler de pauvres insectes, à disséquer des souris quand j'en pourrois prendre, ou les charognes des bêtes que par hasard je trouverois mortes. L'étude des animaux n'est rien sans l'anatomie; c'est par elle qu'on apprend à les classer, à distinguer les genres, les espèces. Pour les étudier par leurs mœurs, par leurs caractères, il faudroit avoir des volières, des viviers, des ménageries; il faudroit les contraindre en quelque manière que ce pût être à rester assemblés autour de moi; je n'ai le moyen de les tenir en captivité, ni l'agilité nécessaire pour les suivre dans leurs allures quand ils sont en liberté. Il faudra donc les étudier morts, les déchirer, les désoffer, fouiller à loisir dans leurs entrailles palpitantes! Quel appareil affreux qu'un amphithéâtre anatomique, des cadavres puans, de baveuses & livides chairs, du sang, des intestins dégoûtans, des squelettes affreux, des vapeurs pestilentielles! Ce n'est pas là, sur ma parole, que J. J. ira chercher ses amusemens.

Brillantes fleurs, émail des prés, ombrages frais, ruisseaux, bosquets, verdure, venez purifier mon imagination salie par tous ces hideux objets. Mon ame morte à tous les grands mouvemens ne peut plus s'affecter que par des objets sensibles; je n'a plus que des sensations, & ce n'est plus que par elles que la peine ou le plaisir peuvent m'atteindre ici-bas. Attiré par les riants objets qui m'entourent, je les considère, je les contemple, je les compare, j'apprends enfin à les classer, & me voilà tout-d'un-coup aussi Botaniste qu'a besoin de l'être celui qui ne veut étudier la nature que pour trouver sans cesse de nouvelles raisons de l'aimer.

Je ne cherche point à m'instruire: il est trop tard. D'ailleurs, je n'ai jamais vu que tant de science contribuât au bonheur de la vie; mais je cherche à me donner des amusemens doux & simples que je puisse goûter sans peine, & qui me distraient de mes malheurs. Je n'ai ni dépense à faire, ni peine à prendre pour errer non chakamment d'herbe en herbe, de plante en plante, pour les examiner, pour comparer leurs divers caractères, pour marquer leurs rapports & leurs différences, enfin pour observer l'organisation végétale, de manière à suivre la marche & le jeu de ces machines vivantes, à chercher quelquefois avec succès leurs loix générales, la raison & la fin de leurs structures diverses, & à me livrer aux charmes de l'admiration reconnoissante, pour la main qui me fait jouir de tout cela.

Les plantes semblent avoir été semées avec profusion sur la terre comme les étoiles dans le ciel, pour inviter l'homme par l'attrait du plaisir & de la curiosité à l'étude de la nature: mais les astres sont placés loin de nous; il faut des connoissances préliminaires, des instrumens, des machines, de bien longues échelles pour les atteindre & les rapprocher à notre portée. Les plantes y sont naturellement.

Elles

Elles naissent sous nos pieds, & dans nos mains, pour ainsi dire; & si la petitesse de leurs parties essentielles les dérobe quelquefois à la simple vue, les instrumens qui les y rendent sont d'un beaucoup plus facile usage que ceux de l'astronomie. La botanique est l'étude d'un oisif & paresseux solitaire: une pointe & une loupe sont tout l'appareil dont il a besoin pour les observer. Il se promène, il erre librement d'un objet à l'autre, il fait la revue de chaque fleur avec intérêt & curiosité, & si-tôt qu'il commence à saisir les loix de leur structure, il goûte à les observer un plaisir sans peine, aussi vif que s'il lui en coûtoit beaucoup. Il y a dans cette oiseuse occupation un charme qu'on ne sent que dans le plein calme des passions, mais qui suffit seul alors pour rendre la vie heureuse & douce: mais si-tôt qu'on y mêle un motif d'intérêt ou de vanité, soit pour remplir des places, ou pour faire des livres, si-tôt qu'on ne veut apprendre que pour instruire, qu'on n'herborise que pour devenir Auteur, ou Professeur, tout ce doux charme s'évanouit; on ne voit plus dans les plantes que des instrumens de nos passions, on ne trouve plus aucun vrai plaisir dans leur étude, on ne veut plus sçavoir, mais montrer qu'on sçait; & dans les bois on n'est que sur le théâtre du monde, occupé du soin de s'y faire admirer; ou bien se bornant à la botanique de cabinet & de jardin tout au plus, au lieu d'observer les végétaux dans la nature, on ne s'occupe que de systèmes & de méthodes; matière éternelle de dispute qui ne fait pas connoître une plante de plus, & ne jette aucune véritable lumière sur l'histoire naturelle & le règne végétal. Delà les haines, les jalousies que la concurrence de célébrité excite chez les botanistes auteurs, autant & plus que chez les autres sçavans. En dénaturant cette aimable étude, ils la transplantent au milieu des villes & des académies, où elle ne dégénère pas moins que les plantes exotiques dans les jardins des curieux.

Des dispositions bien différentes ont fait pour moi de cette étude une espèce de passion qui remplit le vuide de toutes celles que je n'ai plus. Je gravis les rochers, les montagnes, je m'enfonce dans les vallons, dans les bois, pour me dérober autant qu'il est possible au souvenir des hommes, & aux atteintes des méchans. Il me semble que sous les ombrages d'une forêt, je suis oublié, libre & paisible comme si je n'avois plus d'ennemis, ou que le feuillage des bois dût me garantir de leurs atteintes comme il les éloigne de mon souvenir; & je m'imagine dans ma bérise, qu'en ne pensant point à eux, ils ne penseront point à moi. Je trouve une si grande douceur dans cette illusion, que je m'y livrerois tout entier, si ma situation, ma foiblesse & mes besoins me le permettoient. Plus la solitude où je vis alors est profonde, plus il faut que quelque objet en remplisse le vuide, & ceux que mon imagination me refuse, ou que ma mémoire repousse sont suppléés par les productions spontanées que la terre non forcée par les hommes, offre à mes yeux de toutes parts. Le plaisir d'aller dans un désert chercher de nouvelles plantes, couvrir celui d'échapper à mes persécuteurs; & parvenu dans des lieux où je ne vois nulles traces d'hommes, je respire plus à mon aise comme dans un asyle où leur haine ne me poursuit plus.

Je me rappellerai toute ma vie une herborisation que je fis un jour du côté de la Robaila, montagne du Justicier Clerc. J'étois seul, je m'enfonçai dans les anfractuosités de la montagne, & de bois en bois, de roche en roche, je parvins à un réduit si caché que je n'ai vu de ma vie un aspect plus sauvage. De noirs sapins entremêlés de hêtres prodigieux, dont plusieurs tombés de vieillesse & entrelacés les uns dans les autres, fermoient ce réduit de barrières impénétrables; quelques intervalles que laissoit cette sombre enceinte n'offroient au-delà que des roches

coupées à pic & d'horribles précipices que je n'osois regarder qu'en me couchant sur le ventre. Le Duc, la Chevêche & l'Orfraye faisoient entendre leurs cris dans les fentes de la montagne ; quelques petits oiseaux rares, mais familiers, tempéroient cependant l'horreur de cette solitude : là je trouvai la Dentaire *Heptaphyllos*, le *Cyclamen*, le *Nidus avis*, le grand *Lasertium*, & quelques autres plantes qui me charmèrent & m'amusèrent long-tems : mais insensiblement dominé par la forte impression des objets, j'oubliai la botanique & les plantes, je m'assis sur des oreillers de *Lycopodium* & de Mousses, & je me mis à rêver plus à mon aise en pensant que j'étois là dans un refuge ignoré de tout l'univers où les persécuteurs ne me déterroient pas. Un mouvement d'orgueil se mêla bientôt à cette rêverie. Je me comparois à ces grands voyageurs qui découvrent une île déserte, & je me disois avec complaisance : sans doute je suis le premier mortel qui ait pénétré jusqu'ici ; je me regardois presque comme un autre Colomb. Tandis que je me pavanois dans cette idée, j'entendis peu loin de moi, un certain cliquetis que je crus reconnoître ; j'écoute : le même bruit se répète & se multiplie. Surpris & curieux, je me lève, je perce à travers un fourré de broussailles du côté d'où venoit le bruit ; & dans une combe à vingt pas du lieu même où je croyois être parvenu le premier, j'apperçois une manufacture de bas.

Je ne sçaurois exprimer l'agitation confuse & contradictoire que je sentis dans mon cœur à cette découverte. Mon premier mouvement fut un sentiment de joie de me retrouver parmi des humains où je m'étois cru totalement seul : mais ce mouvement plus rapide que l'éclair, fit bientôt place à un sentiment douloureux plus durable, comme ne pouvant dans les antres même des Alpes, échapper aux cruelles mains des hommes acharnés à me tourmenter. Car j'étois bien sûr qu'il n'y avoit peut-être pas deux hommes dans

cette fabrique qui ne fussent initiés dans le complot dont le prédicant Montinollin s'étoit fait le chef, & qui tiroit de plus loin ses premiers mobiles. Je me hâtai d'écarter cette triste idée, & je finis par rire en moi-même, & de ma vanité puérile, & de la manière comique dont j'en avois été puni.

Mais en effet, qui jamais eût dû s'attendre à trouver une manufacture dans un précipice ? Il n'y a que la Suisse au monde qui présente ce mélange de la nature sauvage, & de l'industrie humaine. La Suisse entière n'est, pour ainsi dire, qu'une grande ville dont les rues larges & longues plus que celles de Saint-Antoine, sont semées de forêts, coupées de montagnes, & dont les maisons éparfes & isolées ne communiquent entr'elles que par des jardins anglois. Je me rappelai à ce sujet une autre herborifation que du Peyrou, Descherny, le Colonel Pury, le Justicier Clerc & moi avions faite, il y avoit quelque tems, sur la montagne de Chafferon, du sommet de laquelle on découvre sept lacs. On nous dit qu'il n'y avoit qu'une seule maison sur cette montagne, & nous n'eussions sûrement pas deviné la profession de celui qui l'habitoit, si l'on n'eût ajouté que c'étoit un Libraire, & qui même faisoit fort bien ses affaires dans le pays (1). Il me semble qu'un seul fait de cette espèce fait mieux connoître la Suisse que toutes les descriptions des voyageurs.

En voici une autre de même nature, ou à-peu-près, qui ne fait pas moins connoître un peuple fort différent. Durant mon séjour à Grenoble, je faisois souvent de petites herborifations hors de la ville avec le sieur Bovier, Avocat

(1) C'est, sans doute, la ressemblance des noms qui a entraîné M. Rousseau à appliquer l'anecdote du Libraire à Chasse-on, au lieu de Chasseral, autre montagne très-élevée sur les frontières de la Principauté de Neuchâtel.

de ce pays-là, non pas qu'il aimât ni sçût la botanique, mais parce que s'étant fait mon garde de la manche, il se faisoit, autant que la chose étoit possible, une loi de ne pas me quitter d'un pas. Un jour nous nous promenions le long de l'Isère, dans un lieu tout plein de saules épineux. Je vis sur ces arbrisseaux des fruits mûrs, j'eus la curiosité d'en goûter, & leur trouvant une petite acidité très-agréable, je me mis à manger de ces grains pour me rafraîchir; le sieur Bovier se tenoit à côté de moi sans m'imiter & sans rien dire. Un de ses amis survint, qui me voyant picorer ces grains, me dit: eh! Monsieur, que faites-vous là? ignorez-vous que ce fruit empoisonne? Ce fruit empoisonne, m'écriai-je tout surpris! Sans doute, reprit-il, & tout le monde sçait si bien cela, que personne dans le pays ne s'avise d'en goûter. Je regardois le sieur Bovier, & je lui dis: pourquoi donc ne m'avertissiez-vous pas? Ah! Monsieur, me répondit-il d'un ton respectueux, je n'osois pas prendre cette liberté. Je me mis à rire de cette humilité Dauphinoise, en discontinuant néanmoins ma petite collation. J'étois persuadé, comme je le suis encore, que toute production naturelle agréable au goût, ne peut être nuisible au corps, ou ne l'est du moins que par son excès. Cependant j'avoue que je m'écoutai un peu tout le reste de la journée; mais j'en fus quitte pour un peu d'inquiétude; je soupai très-bien, dormis mieux & me levai le matin en parfaite santé, après avoir avalé la veille, quinze ou vingt grains de ce terrible *hippophæ*, qui empoisonne, à très-petite dose, à ce que tout le monde me dit à Grenoble le lendemain. Cette aventure me parut si plaisante, que je ne me la rappelle jamais sans rire de la singulière discrétion de M. l'Avocat Bovier.

Toutes mes courses de botanique, les diverses impressions du local des objets qui m'ont frappé, les idées qu'il

m'a fait naître, les incidens qui s'y sont mêlés, tout cela m'a laissé des impressions qui se renouvellent par l'aspect des plantes herborisées dans ces mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux payages, ces forêts, ces lacs, ces bosquets, ces rochers, ces montagnes, dont l'aspect a toujours touché mon cœur : mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuses contrées, je n'ai qu'à ouvrir mon herbier, & bientôt il m'y transporte. Les fragmens des plantes que j'y ai cueillies suffisent pour me rappeler tout ce magnifique spectacle. Cet herbier est pour moi un journal d'herborisations, qui me les fait recommencer avec un nouveau charme, & produit l'effet d'un optique qui les peindroit de rechef à mes yeux.

C'est la chaîne des idées accessoiress qui m'attache à la botanique. Elle rassemble & rappelle à mon imagination toutes les idées qui la flattent davantage ; les prés, les eaux, les bois, la solitude, la paix sur-tout, & le repos qu'on trouve au milieu de tout cela, sont retracés par elle incessamment à ma mémoire. Elle me fait oublier les persécutions des hommes, leur haine, leur mépris, leurs outrages, & tous les maux dont ils ont payé mon tendre & sincère attachement pour eux. Elle me transporte dans des habitations paisibles, au milieu de gens simples & bons, tels que ceux avec qui j'ai vécu jadis. Elle me rappelle & mon jeune âge, & mes innocens plaisirs ; elle m'en fait jouir de rechef, & me rend heureux bien souvent encore, au milieu du plus triste sort qu'ait subi jamais un mortel.



HUITIÈME PROMENADE.

EN méditant sur les dispositions de mon ame dans toutes les situations de ma vie , je suis extrêmement frappé de voir si peu de proportion entre les diverses combinaisons de ma destinée , & les sentimens habituels de bien ou mal-être dont elles m'ont affecté. Les diverses intervalles de mes courtes prospérités ne m'ont laissé presque aucun souvenir agréable de la manière intime & permanente dont elles m'ont affecté ; & au contraire dans toutes les misères de ma vie , je me sentois constamment rempli de sentimens tendres , touchans , délicieux , qui , versant un baume salutaire sur les blessures de mon cœur navré , sembloient en convertir la douleur en volupté , & dont l'aimable souvenir me revient seul , dégagé de celui des maux que j'éprouvois en même-tems. Il me semble que j'ai plus goûté la douceur de l'existence ; que j'ai réellement plus vécu , quand mes sentimens resserrés , pour ainsi dire , autour de mon cœur par ma destinée , n'alloient point s'évaporant au dehors , sur tous les objets de l'estime des hommes qui en méritent si peu par eux-mêmes , & qui font l'unique occupation des gens que l'on croit heureux.

Quand tout étoit dans l'ordre autour de moi ; quand j'étois content de tout ce qui m'entouroit & de la sphère dans laquelle j'avois à vivre , je la remplissois de mes affections. Mon ame expansive s'étendoit sur d'autres objets. Et toujours attiré loin de moi par des goûts de mille espèces , par des attachemens aimables qui sans cesse occupoient mon cœur , je m'oublois en quelque façon moi-même , j'étois tout entier à ce qui m'étoit étranger , & j'éprouvois dans la continuelle agitation de mon cœur , toute la vicissitude des

choses humaines. Cette vie orageuse ne me laissoit ni paix au-dedans , ni repos au-dehors. Heureux en apparence , je n'avois pas un sentiment qui pût soutenir l'épreuve de la réflexion , & dans lequel je pussé vraiment me complaire. Jamais je n'étois parfaitement content ni d'autrui ni de moi-même. Le tumulte du monde m'étourdissoit , la solitude m'ennuyoit ; j'avois sans cesse besoin de changer de place , & je n'étois bien nulle part. J'étois fêté pourtant , bien voulu , bien reçu , caressé par tout ; je n'avois pas un ennemi , pas un malveillant , pas un envieux. Comme on ne cherchoit qu'à m'obliger , j'avois souvent le plaisir d'obliger moi-même beaucoup de monde ; & sans bien , sans emploi , sans fauteurs , sans grands talens bien développés ni bien connus , je jouissois des avantages attachés à tout cela , & je ne voyois personne dans aucun état dont le sort me parut préférable au mien. Que me manquoit-il donc pour être heureux ? je l'ignore ; mais je sçais que je ne l'étois pas. Que me manque-t-il aujourd'hui pour être le plus infortuné des mortels ? rien de tout ce que les hommes ont pu mettre du leur pour cela. Hé bien ! dans cet état déplorable , je ne changerois pas encore d'être & de destinée contre le plus fortuné d'entr'eux , & j'aime encore mieux être moi dans toute ma misère , que d'être aucun de ces gens-là dans toute leur prospérité. Réduit à moi seul , je me nourris , il est vrai , de ma propre substance , mais elle ne s'épuise pas : je me suffis à moi-même , quoique je rumine , pour ainsi dire , à vide , & que mon imagination tarie , & mes idées éteintes ne fournissent plus d'alimens à mon cœur. Mon ame offusquée , obstruée par mes organes , s'affaiblit de jour en jour , & , sous le poids de ces lourdes masses , n'a plus assez de vigueur pour s'élançer comme autrefois hors de sa vieille enveloppe.

C'est à ce retour sur nous-mêmes , que nous force l'adversité ; & c'est peut-être là ce qui la rend le plus insup-

portable à la plupart des hommes. Pour moi qui ne trouve à me reprocher que des fautes, j'en accuse ma foiblesse, & je me console, car jamais mal prémédité n'approcha de mon cœur.

Cependant à moins d'être stupide, comment contempler un moment ma situation, sans la voir aussi horrible qu'ils l'ont rendue, & sans périr de douleur & de désespoir : Loin de cela, moi le plus sensible des êtres, je la contemple & ne m'en émeus pas ; & sans combats, sans efforts sur moi-même, je me vois presque avec indifférence dans un état dont nul autre homme, peut-être, ne supporteroit l'aspect sans effroi.

Comment en suis-je venu là ? car j'étois bien loin de cette disposition paisible au premier soupçon du complot dont j'étois enlaidi depuis long-tems, sans m'en être aucunement aperçu. Cette découverte nouvelle me bouleversa. L'infamie & la trahison me surprirent au dépourvu. Quelle ame honnête est préparée à de tels genres de peines ? Il faudroit les mériter pour les prévoir. Je tombai dans tous les pièges qu'on creusa sous mes pas. L'indignation, la fureur, le délire s'emparèrent de moi : je perdis la tramontane. Ma tête se bouleversa, & dans les ténèbres horribles où l'on n'a cessé de me tenir plongé, je n'aperçus plus ni lueur pour me conduire, ni appui, ni prise où je pusse me tenir ferme, & résister au désespoir qui m'entraînoit.

Comment vivre heureux & tranquille dans cet état affreux ? J'y suis pourtant encore & plus enfoncé que jamais, & j'y ai retrouvé le calme & la paix, & j'y vis heureux & tranquille ; & j'y ris des incroyables tourmens que mes persécuteurs se donnent sans cesse, tandis que je reste en paix, occupé de fleurs, d'étamines, & d'enfantillages, & que je ne songe pas même à eux.

Comment s'est fait ce passage ? naturellement , insensiblement , & sans peine. La première surprise fut épouvantable. Moi qui me sentoís digne d'amour & d'estime ; moi qui me croyois honoré , chéri comme je méritois de l'être , je me vis travesti tout-d'un-coup en un monstre affreux tel qu'il n'en exista jamais. Je vois toute une génération se précipiter toute entière dans cette étrange opinion , sans explication , sans doute , sans honte , & sans que je puisse parvenir à sçavoir jamais la cause de cette étrange révolution. Je me débattis avec violence , & ne fis que mieux m'enlacer. Je voulus forcer mes persécuteurs à s'expliquer avec moi ; ils n'avoient garde. Après m'être long-tems tourmenté sans succès , il fallut bien prendre haleine. Cependant j'espérois toujours , je me disois : un aveuglement si stupide , une si absurde prévention ne sçauroit gagner tout le genre humain. Il y a des hommes de sens qui ne partagent pas le délire ; il y a des âmes justes qui détestent la fourberie & les traîtres. Cherchons , je trouverai peut-être enfin un homme : si je le trouve , ils sont confondus. J'ai cherché vainement , je ne l'ai point trouvé. La ligue est universelle , sans exception , sans retour , & je suis sûr d'achever mes jours dans cette affreuse proscription , sans jamais en pénétrer le mystère.

C'est dans cet état déplorable qu'après de longues angoisses , au lieu du désespoir qui sembloit devoir être enfin mon partage , j'ai retrouvé la sérénité , la tranquillité , la paix , le bonheur même , puisque chaque jour de ma vie me rappelle avec plaisir celui de la veille , & que je n'en desiré point d'autre pour le lendemain.

D'où vient cette différence ? d'une seule chose : c'est que j'ai appris à porter le joug de la nécessité sans murmure. C'est que je m'efforçois de tenir encore à mille choses , & que toutes ces prises m'ayant successivement échappé , réduit à moi seul , j'ai repris enfin mon assiette. Pressé de

tous côtés, je demeure en équilibre, parce que je ne m'attache plus à rien, je ne m'appuye que sur moi.

Quand je m'élevois avec tant d'ardeur contre l'opinion, je portois encore son joug, sans que je m'en apperçusse. On veut être estimé des gens qu'on estime, & tant que je pus juger avantageusement des hommes, ou du moins de quelques hommes, les jugemens qu'ils portoient de moi ne pouvoient m'être indifférens. Je voyois que souvent les jugemens du public sont équitables; mais je ne voyois pas que cette équité même étoit l'effet du hasard, que les règles sur lesquelles les hommes fondent leurs opinions ne sont tirées que de leurs passions ou de leurs préjugés, qui en font l'ouvrage, & que lors même qu'ils jugent bien, souvent encore ces bons jugemens naissent d'un mauvais principe, comme lorsqu'ils feignent d'honorer en quelque succès le mérite d'un homme, non par esprit de justice, mais pour se donner un air impartial, en calomniant tout à leur aise le même homme sur d'autres points.

Mais quand après de si longues & vaines recherches, je les vis tous rester sans exception dans le plus unique & absurde système, que l'esprit infernal pût inventer; quand je vis qu'à mon égard la raison étoit bannie de toutes les têtes & l'équité de tous les cœurs; quand je vis une génération frénétique se livrer toute entière à l'aveugle fureur de ses guides contre un infortuné qui jamais ne fit, ne voulut, ne rendit de mal à personne; quand après avoir vainement cherché un homme, il fallut éteindre enfin ma lanterne, & m'écrier: il n'y en a plus: alors je commençai à me voir seul sur la terre, & je compris que mes contemporains n'étoient par rapport à moi, que des êtres mécaniques, qui n'agissoient que par impulsion, & dont je ne pouvois calculer l'action que par les loix du mouvement. Quelque intention, quelque passion que j'eusse pu supposer dans leurs ames, elles n'auroient jamais expli-

qué leur conduite à mon égard , d'une façon que je pusse entendre. C'est ainsi que leurs dispositions intérieures cessèrent d'être quelque chose pour moi. Je ne vis plus en eux que des masses différemment mues , dépourvues à mon égard de toute la moralité.

Dans tous les maux qui nous arrivent , nous regardons plus à l'intention qu'à l'effet. Une tuile qui tombe d'un toit peut nous blesser davantage , mais ne nous navre pas tant qu'une pierre lancée à dessein par une main malveillante. Le coup porte à faux quelquefois , mais l'intention ne manque jamais son atteinte. La douleur matérielle est ce qu'on sent le moins dans les atteintes de la fortune ; & quand les infortunés ne savent à qui s'en prendre de leurs malheurs , ils s'en prennent à la destinée qu'ils personnifient , & à laquelle ils prêtent des yeux & une intelligence pour les tourmenter à dessein. C'est ainsi qu'un joueur , dépité par ses pertes , se met en fureur sans savoir contre qui. Il imagine un fort qui s'acharne à dessein contre lui pour le tourmenter ; & trouvant un aliment à sa colère , il s'anime & s'enflamme contre l'ennemi qu'il s'est créé. L'homme sage , qui ne voit , dans tous les malheurs qui lui arrivent , que les coups de l'aveugle nécessité , n'a point ces agitations insensées ; il crie dans sa douleur , mais sans emportement , sans colère ; il ne sent du mal dont il est la proie , que l'atteinte matérielle ; & les coups qu'il reçoit ont beau blesser sa personne , pas un n'arrive jusqu'à son cœur.

C'est beaucoup que d'en être venu là , mais ce n'est pas tout. Si l'on s'arrête , c'est bien avoir coupé le mal , mais c'est avoir laissé la racine. Car cette racine n'est pas dans les êtres qui nous sont étrangers , elle est en nous-mêmes , & c'est-là qu'il faut travailler pour l'arracher tout-à-fait. Voilà ce que je sentis parfaitement dès que je commençai de revenir à moi. Ma raison ne me montrant qu'absurdités dans toutes les explications que je cherchois à

donner à ce qui m'arrive, je compris que les causes, les instrumens, les moyens de tout cela m'étant inconnus & inexplicables, devoient être nuls pour moi ; que je devois regarder tous les détails de ma destinée, comme autant d'actes d'une pure fatalité, où je ne devois supposer ni direction, ni intention, ni cause morale ; qu'il falloit m'y soumettre sans raisonner & sans regimber, parce que cela étoit inutile ; que tout ce que j'avois à faire encore sur la terre étant de m'y regarder comme un être purement passif, je ne devois point user, à résister inutilement à ma destinée, la force qui me restoit pour la supporter. Voilà ce que je me disois ; ma raison, mon cœur y acquiesçoient, & néanmoins je sentoie ce cœur murmurer encore. D'où venoit ce murmure ? Je le cherchai, je le trouvai ; il venoit de l'amour-propre qui, après s'être indigné contre les hommes, se soulevoit encore contre la raison.

Cette découverte n'étoit pas si facile à faire qu'on pourroit croire, car un innocent persécuté prend long-temps pour un pur amour de la justice l'orgueil de son petit individu. Mais aussi la véritable source une fois bien connue, est facile à tarir ou du moins à détourner. L'estime de soi-même est le plus grand mobile des âmes fières, l'amour-propre fertile en illusions, se déguise & se fait prendre pour cette estime ; mais quand la fraude enfin se découvre, & que l'amour-propre ne peut plus se cacher, dès-lors il n'est plus à craindre ; & quoiqu'on l'étouffe avec peine, on le subjugué au moins aisément.

Je n'eus jamais beaucoup de pente à l'amour-propre. Mais cette passion factice s'étoit exaltée en moi dans le monde, & sur-tout quand je fus auteur ; j'en avois peut-être encore moins qu'un autre, mais j'en avois prodigieusement. Les terribles leçons que j'ai reçues l'ont bientôt renfermé dans ses premières bornes ; il comença par se révolter contre l'injustice, mais il a fini par la dédaigner :

en se repliant sur mon ame , en coupant les relations extérieures qu'il rendent exigeant , en renonçant aux comparaisons , aux préférences , il s'est contenté que je fusse bon pour moi , alors redevenant amour de moi-même , il est rentré dans l'ordre de la nature , & m'a délivré du joug de l'opinion.

Dès-lors j'ai retrouvé la paix de l'ame , & presque la félicité. Car dans quelque situation qu'on se trouve , ce n'est que par lui qu'on est constamment malheureux. Quand il se tait , & que la raison parle , elle nous console enfin de tous les maux qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter. Elle les anéantit même autant qu'ils n'agissent pas immédiatement sur nous , car on est sûr alors d'éviter leurs plus poignantes atteintes en cessant de s'en occuper. Ils ne font rien pour celui qui n'y pense pas. Les offenses , les vengeances , les passe-droits , les outrages , les injustices ne font rien pour celui qui ne voit dans les maux qu'il endure , que le mal même & non pas l'intention , pour celui dont la place ne dépend pas , dans sa propre estime , de celle qu'il plaît aux autres de lui accorder. De quelque façon que les hommes veuillent me voir , ils ne sauraient changer mon être : & malgré leur puissance , & malgré toutes leurs sourdes intrigues , je continuerai , quoi qu'ils fassent , d'être en dépit d'eux ce que je suis. Il est vrai que leurs dispositions à mon égard influent sur ma situation réelle. La barrière qu'ils ont mise entr'eux & moi m'ôte toute ressource de subsistance & d'assistance dans ma vieillesse & mes besoins. Elle me rend l'argent même inutile , puisqu'il ne peut me procurer les services qui me sont nécessaires , il n'y a plus ni commerce , ni secours réciproque , ni correspondance entre eux & moi. Seul au milieu d'eux , je n'ai que moi seul pour ressource , & cette ressource est bien faible à mon âge & dans l'état où je suis. Ces maux sont grands , mais ils ont perdu sur moi toute leur force , depuis



que j'ai sçu les supporter sans m'en irriter. Les points où le vrai besoin se fait sentir sont toujours rares. La prévoyance & l'imagination les multiplient, & c'est par cette continuité de sentimens qu'on s'inquiète & qu'on se rend malheureux. Pour moi j'ai beau sçavoir que je souffrirai demain, il me suffit de ne pas souffrir aujourd'hui pour être tranquille. Je ne m'affecte point du mal que je prévois, mais seulement de celui que je sens, & cela le réduit à très-peu de chose. Seul, malade & délaissé dans mon lit, j'y peux mourir d'indigence, de froid & de faim, sans que personne s'en mette en peine. Mais qu'importe si je ne m'en mets pas en peine moi-même, & si je m'affecte aussi peu que les autres de mon destin quel qu'il soit. N'est-ce rien sur-tout à mon âge que d'avoir appris à voir la vie & la mort, la maladie & la santé, la richesse & la misère, la gloire & la diffamation avec la même indifférence? Tous les autres vieillards s'inquiètent de tout, moi je ne m'inquiète de rien; quoi qu'il puisse arriver, tout m'est indifférent, & cette indifférence n'est pas l'ouvrage de ma sagesse, elle est celui de mes ennemis, & devient une compensation des maux qu'ils me font. En me rendant insensible à l'adversité, ils m'ont fait plus de bien que s'ils m'eussent épargné ses atteintes. En ne l'éprouvant pas, je pouvois toujours la craindre, au lieu qu'en la subjuguant, je ne la crains plus.

Cette disposition me livre au milieu des traverses de ma vie, à l'incurie de mon naturel, presque aussi pleinement que si je vivois dans la plus complète prospérité. Hors les courts momens où je suis rappelé par la présence des objets aux plus douloureuses inquiétudes, tout le reste du tems, livré par mes penchans aux affections qui m'attirent, mon cœur se nourrit encore des sentimens pour lesquels il étoit né, & j'en jouis avec les êtres imaginaires qui les produisent, & qui les partagent, comme si ces êtres existoient

réellement. Ils existent pour moi qui les ai créés, & je ne crains ni qu'ils me trahissent ni qu'ils m'abandonnent. Ils dureront autant que mes malheurs mêmes, & suffiront pour me les faire oublier.

Tout me ramène à la vie heureuse & douce pour laquelle j'étois né ; je passe les trois quarts de ma vie, ou occupé d'objets instructifs & même agréables, auxquels je livre avec délices mon esprit & mes sens ; ou avec les enfans de mes fantaisies que j'ai créés selon mon cœur, & dont le commerce en nourrit les sentimens ; ou avec moi seul, content de moi même & déjà plein du bonheur que je sens m'être dû. En tout ceci l'amour de moi même fait toute l'œuvre, l'amour-propre n'y entre pour rien. Il n'en est pas ainsi des tristes momens que je passe encore au milieu des hommes, jouet de leurs caresses traîtresses, de leurs complimens ampoulés & dérisoires, de leur mielleuse malignité. De quelque façon que je m'y suis pu prendre, l'amour-propre alors fait son jeu. La haine & l'animosité que je vois dans leurs cœurs, à travers cette grossière enveloppe, déchirent le mien de douleur, & l'idée d'être ainsi sottement pris pour dupe, ajoute encore à cette douleur un dépit très-puérile, fruit d'un sot amour-propre dont je sens toute la bêtise, mais que je ne puis subjuguier. Les efforts que j'ai faits pour m'aguerrir à ces regards insultans & moqueurs, sont incroyables. Cent fois j'ai passé par les promenades publiques & par les lieux les plus fréquentés, dans l'unique dessein de m'exercer à ces cruelles lutttes. Non-seulement je n'y ai pu parvenir, mais je n'ai même rien avancé ; & tous mes pénibles, mais vains efforts, m'ont laissé tout aussi facile à troubler, à navrer & à indigner qu'auparavant.

Dominé par mes sens, quoique je puisse faire, je n'ai jamais sçu résister à leurs impressions, & tant que l'objet agit sur eux, mon cœur ne cesse d'en être affecté ; mais ces affections passagères ne durent qu'autant que la
sensation

sensation qui les cause. La présence de l'homme haineux m'affecte violemment ; mais si-tôt qu'il disparoit, l'impression cesse ; à l'instant que je ne le vois plus , je n'y pense plus. J'ai beau sçavoir qu'il va s'occuper de moi , je ne sçaurois m'occuper de lui. Le mal que je ne sens point actuellement ne m'affecte en aucune sorte, le persécuteur que je ne vois point est nul pour moi. Je sens l'avantage que cette position donne à ceux qui disposent de ma destinée. Qu'ils en disposent donc tout à leur aise. J'aime encore mieux qu'ils me tourmentent sans résistance , que d'être forcé de penser à eux pour me garantir de leurs coups.

Cette action de mes sens sur mon cœur fait le seul tourment de ma vie. Les lieux où je ne vois personne , je ne pense plus à ma destinée. Je ne la sens plus , je ne souffre plus. Je suis heureux & content sans diversion , sans obstacle. Mais j'échappe rarement à quelque atteinte sensible ; & lorsque j'y pense le moins , un geste , un regard sinistre que j'apperçois , un mot envenimé que j'entends , un malveuillant que je rencontre , suffit pour me bouleverser. Tout ce que je puis faire en pareil cas est d'oublier bien vite & de fuir. Le trouble de mon cœur disparoit avec l'objet qui l'a causé , & je rentre dans le calme aussi-tôt que je suis seul. Ou si quelque chose m'inquiète , c'est la crainte de rencontrer sur mon passage quelque nouveau sujet de douleur. C'est-là ma seule peine ; mais elle suffit pour altérer mon bonheur. Je loge au milieu de Paris. En sortant de chez moi je soupire après la campagne & la solitude : mais il faut l'aller chercher si loin , qu'avant de pouvoir respirer à mon aise , je trouve en mon chemin mille objets qui me ferment le cœur , & la moitié de la journée se passe en angoisses , avant que j'aye atteint l'asyle que je vais chercher. Heureux du moins quand on me laisse achever ma route ! Le moment où j'échappe au

cortège des méchans est délicieux , & si-tôt que je me vois sous les arbres , au milieu de la verdure , je crois me voir dans le paradis terrestre , & je goûte un plaisir interne aussi vif que si j'étois le plus heureux des mortels.

Je me souviens parfaitement que durant mes courtes prospérités, ces mêmes promenades solitaires qui me font aujourd'hui si délicieuses , m'étoient insipides & ennuyeuses. Quand j'étois chez quelqu'un à la campagne , le besoin de faire de l'exercice & de respirer le grand air , me faisoit souvent sortir seul , & m'échappant comme un voleur , je m'allois promener dans le parc ou dans la campagne. Mais loin d'y trouver le calme heureux que j'y goûte aujourd'hui , j'y portois l'agitation des vaines idées qui m'avoient occupé dans le salon , le souvenir de la compagnie que j'y avois laissée m'y suivoit. Dans la solitude , les vapeurs de l'amour-propre , & le tumulte du monde ternifioient à mes yeux la fraîcheur des bosquets , & troublaient la paix de la retraite. J'avois beau fuir au fond des bois , une foule importune m'y suivoit par-tout , & violoit pour moi toute la nature. Ce n'est qu'après m'être détaché des passions sociales & de leur triste cortège , que je l'ai retrouvée avec tous ses charmes.

Convaincu de l'impossibilité de contenir ces premiers mouvemens involontaires , j'ai cessé tous mes efforts pour cela. Je laisse , à chaque atteinte , mon sang s'allumer , la colère & l'indignation s'emparer de mes sens ; je cède à la nature cette première explosion que toutes mes forces ne pourroient arrêter ni suspendre. Je tâche seulement d'en arrêter les suites avant qu'elle ait produit aucun effet. Les yeux étincelans , le feu du visage , le tremblement des membres , les suffocantes palpitations , tout cela tient au seul physique , & le raisonnement n'y peut rien. Mais après avoir laissé faire au naturel sa première explosion , l'on peut redevenir son propre maître en reprenant

peu-à-peu ses sens ; c'est ce que j'ai tâché de faire long-tems sans succès, mais enfin plus heureusement ; & cessant d'employer ma force en vaine résistance, j'attends le moment de vaincre en laissant agir ma raison, car elle ne me parle que quand elle peut se faire écouter. Eh ! que dis-je, hélas ! ma raison ? j'aurois grand tort encore de lui faire l'honneur de ce triomphe, car elle n'y a guères de part ; tout vient également d'un tempérament versatile qu'un vent impétueux agite, mais qui rentre dans le calme à l'instant que le vent ne souffle plus ; c'est mon naturel ardent qui m'agite, c'est mon naturel indolent qui m'apaise. Je cède à toutes les impulsions présentes, tout choc me donne un mouvement vif & court ; si-tôt qu'il n'y a plus de choc, le mouvement cesse, rien de communiqué ne peut se prolonger en moi. Tous les événemens de la fortune, toutes les machines des hommes ont peu de prise sur un homme ainsi constitué. Pour m'affecter de peines durables, il faudroit que l'impression se renouvelât à chaque instant. Car les intervalles, quelque courts qu'ils soient, suffisent pour me rendre à moi-même. Je suis ce qu'il plaît aux hommes tant qu'ils peuvent agir sur mes sens : mais au premier instant de relâche, je redeviens ce que la nature a voulu ; c'est-là, quoi qu'on puisse faire, mon état le plus constant, & celui par lequel, en dépit de la destinée, je goûte un bonheur pour lequel je me sens constitué. J'ai décrit cet état dans une de mes rêveries ; il me convient si bien que je ne desire autre chose que sa durée, & ne crains que de le voir troubler. Le mal que m'ont fait les hommes ne me touche en aucune sorte ; la crainte seule de celui qu'ils peuvent me faire encore est capable de m'agiter ; mais certain qu'ils n'ont plus de nouvelle prise par laquelle ils puissent m'affecter d'un sentiment permanent, je me ris de toutes leurs trames, & je jouis de moi-même en dépit d'eux.

NEUVIÈME PROMENADE.

LE bonheur est un état permanent, qui ne semble pas fait ici-bas pour l'homme. Tout est sur la terre dans un flux continuuel qui ne permet à rien d'y prendre une forme constante. Tout change autour de nous. Nous changeons nous-mêmes, & nul ne peut s'affurer qu'il aimera demain ce qu'il aime aujourd'hui. Ainsi tous nos projets de félicité pour cette vie sont des chimères. Profitons du contentement d'esprit quand il vient ; gardons-nous de l'éloigner par notre faute, mais ne faisons pas des projets pour l'enchaîner, car ces projets-là sont de pures folies. J'ai peu vu d'hommes heureux, peut-être point ; mais j'ai souvent vu des cœurs contents, & de tous les objets qui m'ont frappé, c'est celui qui m'a le plus contenté moi-même. Je crois que c'est une suite naturelle du pouvoir des sensations sur mes sentimens internes. Le bonheur n'a point d'enseignement extérieure ; pour le connoître, il faudroit lire dans le cœur de l'homme heureux ; mais le contentement se lit dans les yeux, dans le maintien, dans l'accent, dans la démarche, & semble se communiquer à celui qui l'apperçoit. Est-il une jouissance plus douce que de voir un peuple entier se livrer à la joie un jour de fête, & tous les cœurs s'épanouir aux rayons expansifs du plaisir qui passe rapidement, mais vivement, à travers les nuages de la vie ?

Il y a trois jours que M. P. vint avec un empressement extraordinaire ne montrer l'éloge de Madame Geoffrin, par M. D. La lecture fut précédée de longs & grands éclats de rire sur le ridicule néologisme de cette pièce, & sur les badins jeux de mots dont il la disoit remplie. Il commença de lire en riant toujours. Je l'écoutois d'un sérieux qui le calma, & voyant que je ne l'imitois point, il cessa enfin de

rire. L'article le plus long & le plus recherché de cette pièce, rouloit sur le plaisir que prenoit Madame Geoffrin à voir les enfans & à les faire causer. L'Auteur tiroit, avec raison, de cette disposition, une preuve de bon naturel. Mais il ne s'arrêtoit pas-là, & il accusoit décidément de mauvais naturel & de méchanceté, tous ceux qui n'avoient pas le même goût, au point de dire que si l'on interrogeoit là-dessus ceux qu'on mène au gibet ou à la roue, tous conviendroient qu'ils n'avoient pas aimé les enfans. Ces assertions faisoient un effet singulier dans la place où elles étoient. Supposant tout cela vrai, étoit-ce-là l'occasion de le dire, & falloit-il fouiller l'éloge d'une femme estimable des images de supplice & de malfaiteurs ? Je compris aisément le motif de cette affectation vaine ; & quand M. P. eut fini de lire, en relevant ce qui m'avoit paru bien dans l'éloge, j'ajoutai que l'Auteur, en l'écrivant, avoit dans le cœur moins d'amitié que de haine.

Le lendemain, le tems étant assez beau, quoique froid, j'allai faire une course jusqu'à l'Ecole Militaire, comptant d'y trouver des mouffes en pleine fleur ; en allant je rêvois sur la visite de la veille, & sur l'écrit de M. D., où je pensois bien que le placage épisodique n'avoit pas été mis sans dessein ; & la seule affectation de m'apporter cette brochure, à moi, à qui l'on cache tout, m'apprenoit assez quel en étoit l'objet. J'avois mis mes enfans aux enfans trouvés. C'en étoit assez pour m'avoir travesti en pere dénaturé, & de-là, en étendant & careffant cette idée, on avoit peu-à-peu tiré la conséquence évidente que je haïssois les enfans ; en suivant par la pensée la chaîne de ces gradations, j'admirois avec quel art l'industrie humaine sçait changer les choses du blanc au noir. Car je ne crois pas que jamais homme ait plus aimé que moi à voir de petits bambins folâtrer & jouer ensemble, & souvent, dans la rue & aux promenades, je m'arrête à regarder leur espièglerie & leurs

petits jeux , avec un intérêt que je ne vois partager à personne. Le jour même où vint M. P. , une heure avant sa visite , j'avois eu celle des deux petits du Souffoi , les plus jeunes enfans de mon hôte , dont l'aîné peut avoir sept ans. Ils étoient venus m'embrasser de si bon cœur , & je leur avois rendu si tendrement leurs caresses , que malgré la disparité des âges , ils avoient paru se plaire avec moi sincèrement ; & pour moi j'étois transporté d'aise de voir que ma vieille figure ne les avoit pas rebutés ; le cadet même paroïssoit venir à moi si volontiers , que , plus enfant qu'eux , je me sentois attacher à lui déjà par préférence , & je le vis partir avec autant de regret que s'il m'eût appartenu.

Je comprends que le reproche d'avoir mis mes enfans aux enfans-trouvés , a facilement dégénéré , avec un peu de tournure , en celui d'être un père dénaturé & de haïr les enfans. Cependant il est sûr que c'est la crainte d'une destinée pour eux mille fois pire , & presque inévitable par toute autre voie , qui m'a le plus déterminé dans cette démarche. Plus indifférent sur ce qu'ils deviendroient , & hors d'état de les élever moi-même , il auroit fallu , dans ma situation , les laisser élever par leur mère , qui les auroit gâtés , & par sa famille , qui en auroit fait des monstres. Je frémis encore d'y penser. Ce que Mahomet fit de Seïde n'est rien auprès de ce qu'on auroit fait d'eux à mon égard , & les pièges qu'on m'a tendus là-dessus , dans la suite , me confirment assez que le projet en avoit été formé. A la vérité j'étois bien éloigné de prévoir alors ces trames atroces : mais je sçavois que l'éducation pour eux la moins périlleuse étoit celle des enfans-trouvés ; & je les y mis. Je le ferois encore , avec bien moins de doute aussi , si la chose étoit à faire , & je sçais bien que nul père n'est plus tendre que je l'aurois été pour eux , pour peu que l'habitude eût aidé la nature.

Si j'ai fait quelque progrès dans la connoissance du cœur humain , c'est le plaisir que j'avois à voir & observer les

enfans qui m'a valu cette connoissance. Ce même plaisir dans ma jeunesse y amis une espèce d'obstacle, car je jouois avec les enfans si gaiment & de si bon cœur, que je ne songeois guères à les étudier. Mais quand, en vieillissant, j'ai vu que ma figure caduque les inquiétoit, je me suis abstenu de les importuner, j'ai mieux aimé me priver d'un plaisir, que de troubler leur joie; & content alors de me satisfaire en regardant leurs jeux & tous leurs petits manéges, j'ai trouvé le dédommagement de mon sacrifice, dans les lumières que ces observations m'ont fait acquérir sur les premiers & vrais mouvemens de la nature, auxquels tous nos Sçavans ne connoissent rien. J'ai consigné dans mes écrits la preuve que je m'étois occupé de cette recherche trop soigneusement, pour ne l'avoir pas faite avec plaisir, & ce seroit assurément la chose du monde la plus incroyable, que l'Héloïse & l'Emile fussent l'ouvrage d'un homme qui n'aimoit pas les enfans.

Je n'eus jamais ni présence d'esprit ni facilité de parler; mais depuis mes malheurs, ma langue & ma tête se sont de plus en plus embarrassées. L'idée & le mot propre m'échappent également, & rien n'exige un meilleur discernement & un choix d'expressions plus justes, que les propos qu'on tient aux enfans. Ce qui augmente encore en moi cet embarras, est l'attention des écoutans, les interprétations & le poids qu'ils donnent à tout ce qui part d'un homme qui, ayant écrit expressément pour les enfans, est supposé ne devoir leur parler que par oracles. Cette gêne extrême, & l'inaptitude que je me sens, me trouble, me déconcerte; & je serois bien plus à mon aise devant un Monarque d'Asie, que devant un bambin qu'il faut faire babiller.

Un autre inconvénient me tient maintenant plus éloigné d'eux, & depuis mes malheurs je les vois toujours avec le même plaisir, mais je n'ai plus avec eux la même familiarité. Les enfans n'aiment pas la vieillesse. L'aspect de la

nature défaillante est hideux à leurs yeux. Leur répugnance que j'aperçois me navre, & j'aime mieux m'abstenir de les caresser que de leur donner de la gêne & du dégoût. Ce motif qui n'agit que sur les âmes vraiment aimantes, est nul pour tous nos Docteurs & Doctresses. Madame Geoffrin s'embarrassoit fort peu que les enfans eussent du plaisir avec elle, pourvu qu'elle en eût avec eux. Mais pour moi ce plaisir est pis que nul; il est négatif quand il n'est pas partagé, & je ne suis plus dans la situation ni dans l'âge où je voyois le petit cœur d'un enfant s'épanouir avec le mien. Si cela pouvoit m'arriver encore, ce plaisir devenu plus rare n'en seroit pour moi que plus vif; je l'éprouvois bien l'autre matin, par celui que je prenois à caresser les petits du Soufflot, non-seulement parce que la Bonne qui les conduisoit ne m'en imposoit pas beaucoup, & que je sentoais moins le besoin de m'écouter devant elle; mais encore parce que l'air jovial avec lequel ils m'abordèrent ne les quitta point, & qu'ils ne parurent ni se déplaire, ni s'ennuyer avec moi.

Oh! si j'avois encore quelques momens de pures caresses qui vinssent du cœur, ne fût-ce que d'un enfant encore en jaquette, si je pouvois voir encore dans quelques yeux la joie & le contentement d'être avec moi, de combien de maux & de peines ne me dédommageroient pas ces courts, mais doux épanchemens de mon cœur? Ah! je ne serois pas obligé de chercher parmi les animaux le regard de la bienveillance qui m'est désormais refusée parmi les humains. J'en puis juger sur bien peu d'exemples, mais toujours chers à mon souvenir. En voici un qu'en tout autre état j'aurois oublié presque, & dont l'impression qu'il a faite sur moi, peint bien toute ma misère.

Il y a deux ans, que m'étant allé promener du côté de la Nouvelle France, je pouffai plus loin; puis tirant à gauche & voulant tourner autour de Montmartre, je traversai le village de Clignancourt. Je marchois distrait & rêvant sans

regarder autour de moi, quand tout-à-coup je me sentis saisir les genoux. Je regarde, & je vois un petit enfant de cinq ou six ans qui serroit mes genoux de toute sa force, en me regardant d'un air si familier & si caressant, que mes entrailles s'émurent. Je me disois, c'est ainsi que j'aurois été traité des miens. Je pris l'enfant dans mes bras, je le baisai plusieurs fois dans une espèce de transport, & puis je continuai mon chemin. Je sentoie en marchant qu'il me manquoit quelque chose. Un besoin naissant me ramenoit sur mes pas. Je me reprochois d'avoir quitté si brusquement cet enfant; je croyois voir dans son action, sans cause apparente, une sorte d'inspiration qu'il ne falloit pas dédaigner. Enfin cédant à la tentation, je reviens sur mes pas, je cours à l'enfant, je l'embrasse de nouveau, & je lui donne de quoi acheter des petits pains de Nanterre, dont le Marchand passoit par-là par hasard, & je commençai à le faire jaser; je lui demandai qui étoit son père: il me le montra qui relioit des tonneaux. J'étois prêt à quitter l'enfant pour aller lui parler, quand je vis que j'avois été prévenu par un homme de mauvaise mine, qui me parut être de ces mouches qu'on tient sans cesse à mes trousses. Tandis que cet homme lui parloit à l'oreille, je vis les regards du Tonnelier se fixer attentivement sur moi d'un air qui n'avoit rien d'amical. Cet objet me resserra le cœur à l'enfant, & je quittai le père & l'enfant avec plus de promptitude encore que je n'en avois mis à revenir sur mes pas, mais dans un trouble moins agréable, qui changea toutes mes dispositions. Je les ai pourtant senti renaître souvent depuis lors; je suis repassé plusieurs fois par Clignancourt, dans l'espérance d'y revoir cet enfant; mais je n'ai plus revu ni lui ni le père, & il ne m'est plus resté de cette rencontre qu'un souvenir assez vif, mêlé toujours de douceur & de tristesse, comme toutes les émotions qui pénètrent encore quelquefois jusques à mon cœur.

Il y a compensation à tout: si mes plaisirs sont rares &

courts, je les goûte aussi plus vivement quand ils viennent, que s'ils m'étoient plus familiers; je les rumine, pour ainsi dire, par de fréquens souvenirs; & quelques rares qu'ils soient, s'ils étoient purs & sans mélange, je serois plus heureux, peut-être, que dans ma prospérité. Dans l'extrême misère, on se trouve riche de peu. Un gueux qui trouve un écu en est plus affecté que ne le seroit un riche en trouvant une bourse d'or. On riroit si l'on voyoit dans mon ame l'impression qu'y font les moindres plaisirs de cette espèce, que je puis dérober à la vigilance de mes persécuteurs. Un des plus doux s'offrit, il y a quatre ou cinq ans, que je ne me rappelle jamais sans me sentir ravi d'aïse, d'en avoir si bien profité.

Un Dimanche nous étions allés, ma femme & moi, dîner à la Porte Maillot. Après le dîné, nous traversâmes le bois de Boulogne jusqu'à la Muette. Là nous nous assîmes sur l'herbe à l'ombre, en attendant que le soleil fût baissé, pour nous en retourner ensuite tout doucement par Passy. Une vingtaine de petites filles, conduite par une manière de Religieuse, vinrent les unes s'asseoir, les autres folâtrer assez près de nous. Durant leurs jeux vint à passer un Oublieur, avec son tambour & son tourniquet, qui cherchoit pratique. Je vis que les petites filles convoitoient fort les oublies, & deux ou trois d'entr'elles, qui apparemment possédoient quelques liards, demandèrent la permission de jouer. Tandis que la Gouvernante hésitoit & disputoit, j'appellai l'Oublieur, & je lui dis: faites tirer toutes ces Demoiselles chacune à son tour, & je vous paierai le tout. Ce mot répandit dans toute la troupe une joie qui seule eût plus que payé ma bourse, quand je l'aurois toute employée à cela.

Comme je vis qu'elles s'empressoient avec peu de confusion, avec l'agrément de la Gouvernante, je les fis ranger toutes d'un côté, & puis passer de l'autre côté l'une après l'autre, à mesure qu'elles avoient tiré. Quoiqu'il n'y eût

point de billet blanc, & qu'il revint au moins une oublie à chacune de celles qui n'auroient rien, qu'aucune d'elles ne pouvoit donc être absolument mécontente; afin de rendre la fête encore plus gaie, je dis en secret à l'Oublieur d'user de son adresse ordinaire en sens contraire, en faisant tomber autant de bons lots qu'il pourroit, & que je lui en tiendrois compte. Au moyen de cette prévoyance, il y eut près d'une centaine d'oublies distribuées, quoique les jeunes filles ne tirassent chacune qu'une seule fois; car là-dessus je fus inexorable, ne voulant ni favoriser des abus, ni marquer des préférences qui produiroient des mécontentemens. Ma femme insinua à celles qui avoient de bons lots d'en faire part à leurs camarades, au moyen de quoi le partage devint presque égal, & la joie plus générale.

Je priai la Religieuse de tirer à son tour, craignant fort qu'elle ne rejetât dédaigneusement mon offre; elle l'accepta de bonne grace, tira comme les Pensionnaires, & prit sans façon ce qui lui revint. Je lui en scus un gré infini, & je trouvai à cela une sorte de politesse qui me plut fort, & qui vaut bien, je crois, celle des simagrées. Pendant toute cette operation, il y eut des disputes qu'on porta devant mon tribunal; & ces petites filles venant plaider tour-à-tour leur cause, me donnèrent occasion de remarquer que, quoiqu'il n'y en eût aucune de jolie, la gentillesse de quelques-unes faisoient oublier leur laideur.

Nous nous quittâmes enfin très-contens les uns des autres, & cet après-midi fut un de ceux de ma vie dont je me rappelle le souvenir avec le plus de satisfaction. La fête, au reste, ne fut pas ruineuse. Pour trente sols qu'il m'en coûta tout au plus, il y eut pour plus de trente écus de contentement; tant il est vrai que le plaisir ne se mesure pas sur la dépense, & que la joie est plus amie des liards que des louis! Je suis revenu plusieurs autres fois à la même place, à la même heure; espérant d'y rencontrer encore la petite troupe; mais cela n'est plus arrivé.

Ceci me rappelle un autre amusement à-peu-près de même espèce, dont le souvenir m'est resté de beaucoup plus loin. C'étoit dans le malheureux tems où, faulxé parmi les riches & les gens de lettres, j'étois quelquefois réduit à partager leurs tristes plaisirs. J'étois à la Chevette, au tems de la fête du maître de la maison; toute sa famille s'étoit réunie pour la célébrer; & tout l'éclat des plaisirs bruyans fut mis en œuvre pour cet effet. Spectacles, festins, feux d'artifice, rien ne fut épargné. L'on n'avoit pas le tems de prendre haleine, & l'on s'étourdissoit au lieu de s'amuser. Après le dîné on alla prendre l'air dans l'avenue, où se tenoit une espèce de foire. On dançoit; les Messieurs daignèrent danser avec les Payannes, mais les Dames gardèrent leur dignité. On vendoit-là des pains d'épice. Un jeune-homme de la compagnie s'avisa d'en acheter pour les lancer l'un après l'autre au milieu de la foule, & l'on prit tant de plaisir à voir tous ces manans se précipiter, se battre, se renverser pour en avoir, que tout le monde voulut se donner le même plaisir. Et pains d'épice de voler à droite & à gauche, & filles & garçons de courir, de s'entasser, & s'effrotier; cela paroissoit charmant à tout le monde. Je fis comme les autres par mauvaise honte, quoiqu'en dedans je ne m'amussasse pas autant qu'eux. Mais bientôt ennuyé de vider ma bourse pour faire écraser les gens, je laissai là la bonne compagnie, & je fus me promener seul dans la foire. La variété des objets m'amusa long-tems. J'aperçus entr'autres cinq ou six Savoyards autour d'une petite fille, qui avoit encore sur son inventaire une douzaine de chétives pommes, dont elle auroit bien voulu se débarrasser. Les Savoyards de leur côté auroient bien voulu l'en débarrasser; mais ils n'avoient que deux ou trois liards à eux tous, & ce n'étoit pas de quoi faire une grande brèche aux pommes. Cet inventaire étoit pour eux le jardin de Hespérides, & la petite fille étoit le dragon qui les gardoit. Cette comédie m'amusa long-tems; j'en fis enfin le dénouement.

en payant les pommes à la petite fille , & les lui faisant distribuer aux petits garçons. J'eus alors un des plus doux spectacles qui puissent flatter un cœur d'homme, celui de voir la joie , unie avec l'innocence de l'âge , se répandre tout autour de moi. Car les spectateurs même en la voyant, la partagèrent , & moi qui la partageois à si bon marché cette joie , j'avois de plus celle de sentir qu'elle étoit mon ouvrage.

En comparant cet amusement avec ceux que je venois de quitter, je sentoits avec satisfaction la différence qu'il y a des goûts sains & des plaisirs naturels, à ceux que fait naître l'opulence , & qui ne sont guères que des plaisirs de moquerie, & des goûts exclusifs engendrés par le mépris. Car quelle sorte de plaisir pouvoit-on prendre à voir des troupeaux d'hommes, avilis par la misère, s'entasser, s'étrouffier, s'estropier brutalement pour s'arracher avidement quelques morceaux de pains d'épice, foulés aux pieds & couverts de boue ?

De mon côté, quand j'ai bien réfléchi sur l'espèce de volupté que je goûtois dans ces sortes d'occasions, j'ai trouvé qu'elle consistoit moins dans un sentiment de bienfaisance, que dans le plaisir de voir des visages contens. Cet aspect a pour moi un charme qui, bien qu'il pénètre jusqu'à mon cœur, semble être uniquement de sensation. Si je ne vois la satisfaction que je cause, quand même j'en serois sûr, je n'en jouirois qu'à demi. C'est même pour moi un plaisir défintéressé qui ne dépend pas de la part que j'y puis avoir. Car dans les fêtes du peuple, celui de voir des visages gais m'a toujours vivement attiré. Cette attente a pourtant souvent été frustrée en France, où cette nation, qui se prétend si gaie, montre peu cette gaieté dans ses jeux. Souvent j'allois jadis aux guinguettes pour y voir danser le menu peuple : mais ses danses étoient si maussades, son maintien si dolent, si gauche, que j'en fortois plutôt contristé que réjoui. Mais à Genève & en Suisse, où le rire ne

s'évapore pas sans cesse en folles malignités , tout respire le contentement & la gaieté dans les fêtes. La misère n'y porte point son hideux aspect. Le faste n'y montre pas non plus son insolence. Le bien-être , la fraternité , la concorde y disposent les cœurs à s'épanouir , & souvent dans les transports d'une innocente joie , les inconnus s'acoquent , s'embrassent & s'invitent à jouir de concert des plaisirs du jour. Pour jouir moi-même de ces aimables fêtes , je n'ai pas besoin d'en être. Il me suffit de les voir ; en les voyant je les partage ; & parmi tant de visages gais , je suis bien sûr qu'il n'y a pas un cœur plus gai que le mien.

Quoique ce ne soit là qu'un plaisir de sensation , il a certainement une cause morale , & la preuve en est , que ce même aspect , au lieu de me flatter , de me plaire , peut me déchirer de douleur & d'indignation , quand je sçais que ces signes de plaisir & de joie sur les visages des méchants , ne sont que des marques que leur malignité est satisfaite. La joie innocente est la seule dont les signes flattent mon cœur. Ceux de la cruelle & moqueuse joie le navrent & l'affligent , quoiqu'elle n'ait nul rapport à moi. Ces signes , sans doute , ne sçauroient être exactement les mêmes , partans de principes si différens ; mais enfin ce sont également des signes de joie , & leurs différences sensibles ne sont assurément pas proportionnelles à celles des mouvemens qu'ils excitent en moi.

Ceux de douleur & de peine me sont encore plus sensibles , au point qu'il m'est impossible de les soutenir sans être agité moi-même d'émotions peut-être encore plus vives que celles qu'ils représentent. L'imagination renforçant la sensation , m'identifie avec l'être souffrant , & me donne souvent plus d'angoisse qu'il n'en sent lui-même. Un visage mécontent est encore un spectacle qu'il m'est impossible de soutenir , sur tout si j'ai lieu de penser que ce mécontentement me regarde. Je ne sçaurois dire combien l'air grognard & maussade des valets qui servent en rechignant , m'a

arraché d'écus dans les maisons où j'avois autrefois la sottise de me laisser entraîner, & où les domestiques m'ont toujours fait payer bien chèrement l'hospitalité des maîtres. Toujours trop affecté des objets sensibles, & sur-tout de ceux qui portent signe de plaisir ou de peine, de bienveillance ou d'aversion, je me laisse entraîner par ces impressions extérieures, sans pouvoir jamais m'y dérober autrement que par la fuite. Un signe, un geste, un coup-d'œil d'un inconnu suffit pour troubler mes plaisirs, ou calmer mes peines. Je ne suis à moi que quand je suis seul, hors de là je suis le jouet de tous ceux qui m'entourent.

Je vivois jadis avec plaisir dans le monde, quand je ne voyois dans tous les yeux que bienveillance, ou tout au pis indifférence dans ceux à qui j'étois inconnu; mais aujourd'hui qu'on ne prend pas moins de peine à montrer mon visage au peuple, qu'à lui masquer mon naturel, je ne puis mettre le pied dans la rue sans m'y voir entouré d'objets déchirans. Je me hâte de gagner à grands pas la campagne; sitôt que je vois la verdure, je commence à respirer. Faut-il s'étonner si j'aime la solitude? Je ne vois qu'animosité sur les visages des hommes, & la nature me rit toujours.

Je sens pourtant encore, il faut l'avouer, du plaisir à vivre au milieu des hommes tant que mon visage leur est inconnu. Mais c'est un plaisir qu'on ne me laisse guères. J'aimois encore, il y a quelques années, à traverser les villages, & à voir le matin les Laboureurs raccommoder leurs fléaux, ou les femmes sur leur porte avec leurs enfans. Cette vue avoit je ne sçais quoi qui touchoit mon cœur. Je m'arrêtois quelquefois, sans y prendre garde, à regarder les petits manèges de ces bonnes gens, & je me sentoisois soupirer sans sçavoir pourquoi. J'ignore si l'on m'a vu sensible à ce petit plaisir, & si l'on a voulu me l'ôter encore: mais au changement que j'apperçois sur les physionomies à mon passage, & à l'air dont je suis regardé, je suis bien

forcé de comprendre qu'on a pris grand soin de m'ôter cet incognito. La même chose m'est arrivée d'une façon plus marquée encore aux Invalides. Ce bel établissement m'a toujours intéressé. Je ne vois jamais sans attendrissement & vénération ces groupes de bons vieillards, qui peuvent dire comme ceux de Lacédémone :

Nous avons été jadis

Jeunes , vaillans & hardis.

Une de mes promenades favorites , étoit autour de l'École Militaire , & je rencontrais avec plaisir çà & là quelques Invalides qui , ayant conservé l'ancienne honnêteté militaire , me saluoient en passant. Ce salut , que mon cœur leur rendoit au centuple , me flattoit & augmentoit le plaisir que j'avois à les voir. Comme je ne sçais rien cacher de ce qui me touche , je parlois souvent des Invalides & de la façon dont leur aspect m'affectoit. Il n'en fallut pas davantage. Au bout de quelque tems je m'aperçus que je n'étois plus un inconnu pour eux , ou plutôt que je le leur étois bien davantage , puisqu'ils me voyoient du même œil que fait le public. Plus d'honnêteté , plus de salutation. Un air repoussant , un regard farouche avoit succédé à leur première urbanité. L'ancienne franchise de leur métier ne leur laissant pas comme aux autres , couvrir leur animosité d'un masque ricaner & traître , ils me montrèrent tout ouvertement la plus violente haine ; & tel est l'excès de ma misère , que je suis forcé de distinguer dans mon estime ceux qui me déguisent le moins leur fureur.

Depuis lors je me promène avec moins de plaisir du côté des Invalides : cependant comme mes sentimens pour eux ne dépendent pas des leurs pour moi , je ne vois jamais sans respect & sans intérêt , ces anciens défenseurs de leur patrie : mais il m'est bien dur de me voir si mal payé de leur part , de la justice que je leur rends. Quand par hasard
j'en

j'en rencontre quelqu'un qui a échappé aux instructions communes, ou qui, ne connoissant pas ma figure, ne me montre aucune aversion, l'honnête salution de ce seul-là me dédommage du maintien rébarbatif des autres. Je les oublie pour ne m'occuper que de lui, & je m'imagine qu'il a une de ces ames comme la mienne, où la haine ne sçauroit pénétrer. J'eus encore ce plaisir l'année dernière en passant l'eau pour m'aller promener à l'isle aux Cygnes. Un pauvre vieux Invalide dans un bateau attendoit compagnie pour traverser. Je me présentai, je dis au Batelier de partir. L'eau étoit forte, & la traversée fut longue. Je n'osois presque pas adresser la parole à l'Invalide, de peur d'être rudoyé & rebuté comme à l'ordinaire; mais son air honnête me rassura. Nous causâmes. Il me parut homme de sens & de mœurs. Je fus surpris & charmé de son ton ouvert & affable. Je n'étois pas accoutumé à tant de faveur. Ma surprise cessa quand j'appris qu'il arrivoit tout nouvellement de province. Je compris qu'on ne lui avoit pas encore montré ma figure & donné ses instructions. Je profitai de cet incognito pour converser quelque moment avec un homme, & je sentis, à la douceur que j'y trouvois, combien la rareté des plaisirs les plus communs est capable d'en augmenter le prix. En sortant du bateau, il préparoit ses deux pauvres liards. Je payai le passage & le priaï de les resserrer, en tremblant de le cabrer. Cela n'arriva point; au contraire il parut sensible à mon attention, & sur-tout à celle que j'eus encore, comme il étoit plus vieux que moi, de lui aider à sortir du bateau. Qui croiroit que je fus assez enfant pour en pleurer d'aise? Je mourrois d'envie de lui mettre une pièce de vingt-quatre sols dans la main pour avoir du tabac; je n'osai jamais. La même honte qui me retint, m'a souvent empêché de faire de bonnes actions qui m'auroient comblé de joie, & dont je ne me suis abstenu qu'en déplorant mon imbécillité.

Cette fois, après avoir quitté mon vieux Invalide, je me consolai bientôt en pensant que j'aurois, pour ainsi dire, agi contre mes propres principes, en mêlant aux choses honnêtes un prix d'argent qui dégrade leur noblesse & souille leur défintéressement. Il faut s'empressez de secourir ceux qui en ont besoin; mais dans le commerce ordinaire de la vie, laissons la bienveillance naturelle & l'urbanité faire chacune leur œuvre, sans que jamais rien de vénal & de mercantille ose approcher d'une si pure source pour la corrompre ou pour l'altérer. On dit qu'en Hollande le peuple se fait payer pour vous dire l'heure & pour vous montrer le chemin. Ce doit être un bien méprisable peuple que celui qui trafique ainsi des plus simples devoirs de l'humanité.

J'ai remarqué qu'il n'y a que l'Europe seule où l'on vende l'hospitalité. Dans toute l'Asie on vous loge gratuitement. Je comprends qu'on n'y trouve pas si bien toutes ses aises. Mais n'est-ce rien que de se dire, je suis homme & reçu chez des humains? C'est l'humanité pure qui me donne le couvert. Les petites privations s'endurent sans peine, quand le cœur est mieux traité que le corps.

DIXIÈME PROMENADE.

AUJOURD'HUI jour de Pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans de ma première connoissance avec Madame de Warens. Elle avoit vingt-huit ans alors, étant née avec le siècle. Je n'en avois pas encore dix-sept, & mon tempéramment naissant, mais que j'ignorois encore, donnoit une nouvelle chaleur à un cœur naturellement plein de vie. S'il n'étoit pas étonnant qu'elle conçût de la bienveillance pour un jeune homme vif, mais doux & modeste, d'une figure assez agréable, il l'étoit encore

moins qu'une femme charmante, pleine d'esprit & de graces, m'inspirât, avec la reconnoissance, des sentimens plus tendres que je n'en distinguois pas. Mais ce qui est moins ordinaire, est que ce premier moment décida de moi pour toute ma vie, & produisit par un enchainement inévitable, le destin du reste de mes jours. Mon ame dont mes organes n'avoient point développé les plus précieuses facultés, n'avoit encore aucune forme déterminée. Elle attendoit, dans une sorte d'impatience, le moment qui devoit la lui donner, & ce moment accéléré par cette rencontre ne vint pourtant pas si-tôt; & dans la simplicité de mœurs que l'éducation m'avoit donnée, je vis long-tems prolonger pour moi cet état délicieux mais rapide, où l'amour & l'innocence habitent le même cœur. Elle m'avoit éloigné. Tout me rappelloit à elle. Il y fallut revenir. Ce retour fixa ma destinée, & long-tems encore avant de la posséder, je ne vivois plus qu'en elle & pour elle. Ah! si j'avois suffi à son cœur, comme elle suffisoit au mien! Quels paisibles & délicieux jours nous eussions coulés ensemble! Nous en avons passés de tels, mais qu'ils ont été courts & rapides, & quel destin les a suivis! Il n'y a pas de jours où je ne me rappelle avec joie & attendrissement cet unique & court tems de ma vie où je fus moi pleinement, sans mélange, & sans obstacle, & où je puis véritablement dire avoir vécu. Je puis dire, à-peu-près comme ce Préfet du Prétoire, qui, disgracié sous Vespasien, s'en alla finir paisiblement ses jours à la campagne; *j'ai passé soixante & dix ans sur la terre & j'en ai vécu sept.* Sans ce court mais précieux espace, je serois resté peut-être incertain sur moi; car tout le reste de ma vie, facile & sans résistance, j'ai été tellement agité, ballotté, tirailé par les passions d'autrui que, presque passif dans une vie aussi orageuse, j'aurois peine à démêler ce qu'il y a du mien dans ma propre conduite, tant la dure nécessité n'a cessé de s'appesantir sur moi. Mais durant ce petit nombre d'années

aimé d'une femme pleine de complaisance & de douceur ,
 je fis ce que je voulois faire , je fus ce que je voulois être ;
 & par l'emploi que je fis de mes loisirs , aidé de ses leçons
 & de son exemple , je sus donner à mon ame , encore
 simple & neuve , la forme qui lui convenoit davantage , &
 qu'elle a gardée toujours. Le goût de la solitude & de la
 contemplation naquit dans mon cœur avec les sentimens
 expansifs & tendres faits pour être son aliment. Le tumulte
 & le bruit les resserrent & les étouffent , le calme & la paix
 les raniment & les exaltent. J'ai besoin de me recueillir
 pour aimer. J'engageai Maman à vivre à la campagne. Une
 maison isolée au penchant d'un vallon fut notre asyle , &
 c'est-là que dans l'espace de quatre ou cinq ans j'ai joui
 d'un siècle de vie , & d'un bonheur pur & plein qui couvre
 de son charme tout ce que mon sort présent a d'affreux.
 J'avois besoin d'une amie selon mon cœur , je la possédois.
 J'avois désiré la campagne , je l'avois obtenu. Je ne pou-
 vois souffrir l'affujettissement , j'étois parfaitement libre
 & mieux que libre ; car assujetti par mes seuls attache-
 mens , je ne faisois que ce que je voulois faire. Tout mon
 tems étoit rempli par des soins affectueux ou par des oc-
 cupations champêtres. Je ne desirois rien que la continua-
 tion d'un état si doux ; ma seule peine étoit la crainte qu'il
 ne durât pas long-tems , & cette crainte née de la gêne de
 notre situation n'étoit pas son fondement. Dès-lors je son-
 geai à me donner en même-tems des diversions sur cette
 inquiétude , & des ressources pour en prévenir l'effet. Je
 pensai qu'une provision de talens étoit la plus sûre res-
 source contre la misère , & je résolus d'employer mes loi-
 sirs à me mettre en état , s'il étoit possible , de rendre un
 jour à la meilleure des femmes , l'assistance que j'en avois
 reçue.

.

L E
LÉVITE D'ÉPHRAÏM.

L E

LÉVITE D'ÉPHRAÏM.

CHANT PREMIER.

SAINTE colère de la vertu, viens animer ma voix ; je dirai les crimes de Benjamin , & les vengances d'Israël ; je dirai des forfaits inouis , & des châtimens encore plus terribles. Mortels , respectez la beauté , les mœurs , l'hospitalité ; foyez justes sans cruauté , miséricordieux sans faiblesse ; & sçachez pardonner au coupable , plutôt que de punir l'innocent.

O vous , hommes débonnaires , ennemis de toute inhumanité ; vous qui , de peur d'envisager les crimes de vos frères , aimez-mieux les laisser impunis , quel tableau viens-je offrir à vos yeux ? Le corps d'une femme coupé par pièces ; ses membres déchirés & palpitans envoyés aux douze Tribus ; tout le peuple , saisi d'horreur , élevant jusqu'au Ciel une clameur unanime , & s'écriant de concert : non , jamais rien de pareil ne s'est fait en Israël , depuis le jour où nos pères sortirent d'Egypte jusqu'à ce jour. Peuple saint , rassemble-toi ; prononce sur cet acte horrible , & décerne le prix qu'il a mérité. A de tels forfaits , celui qui détourne ses regards est un lâche , un déserteur de la justice ; la véritable humanité les envisage , pour les connoître , pour les juger , pour les détester. Osons entrer dans ces détails , & remontons à la source des guerres civiles qui firent périr une des Tribus , & coûtèrent tant de sang aux autres. Benjamin , triste enfant de douleur , qui

donnas la mort à ta mère , c'est de ton sein qu'est sorti le crime qui t'a perdu , c'est ta race impie qui put le commettre , & qui devoit trop l'expier.

Dans les jours de liberté où nul ne régnoit sur le peuple du Seigneur , il fut un temps de licence où chacun , sans reconnoître ni magistrat , ni juge , étoit seul son propre maître & faisoit tout ce qui lui sembloit bon. Israël , alors épars dans les champs , avoit peu de grandes villes , & la simplicité de ses mœurs rendoit superflu l'empire des loix. Mais tous les cœurs n'étoient pas également purs , & les méchans trouvoient l'impunité du vice dans la sécurité de la vertu.

Durant un de ces courts intervalles de calme & d'égalité qui restent dans l'oubli , parce que nul ne commande aux autres , & qu'on n'y fait point de mal , un Lévite des monts d'Ephraïm vit dans Bethléem une jeune fille qui lui plut. Il lui dit : Fille de Juda , tu n'es pas de ma Tribu , tu n'as point de frère ; tu es comme les filles de Salphaad , & je ne puis t'épouser selon la loi du Seigneur (1). Mais mon cœur est à toi ; viens avec moi , vivons ensemble ; nous serons unis & libres ; tu feras mon bonheur , & je ferai le tien. Le Lévite étoit jeune & beau ; la jeune fille sourit ; ils s'unirent , puis il l'emmena dans ses montagnes.

Là , coulant une si douce vie , si chère aux cœurs tendres & simples , il goûtoit dans sa retraite les charmes d'un amour partagé ; là , sur un sistre d'or , fait pour chanter les louanges du Très-Haut , il chantoit souvent les charmes de sa jeune épouse. Combien de fois les côteaux du mont Hébal retentirent de ses aimables chansons ? Combien de fois il la mena sous l'ombrage , dans les vallons de Sichem ,

(1) *Nombre C. XXXVI , v. 8. Je sais que les enfans de Lévi pouvoient se marier dans toutes les Tribus , mais nous dans le cas supposé.*

cueillir des roses champêtres & goûter le frais au bord des ruisseaux ? Tantôt il cherchoit dans les creux des rochers des rayons d'un miel doré dont elle faisoit ses délices ; tantôt dans le feuillage des oliviers , il tendoit aux oiseaux des pièges trompeurs , & lui apportoit une tourterelle craintive qu'elle baisoit en la flattant. Puis l'enfermant dans son sein , elle treffailloit d'aise en la sentant se débattre & palpiter. Fille de Bethléem , lui disoit-il , pourquoi pleures-tu toujours ta famille & ton pays ? Les enfans d'Ephraïm n'ont-ils pas aussi des fêtes , les filles de la riante Sichem sont-elles sans grace & sans gaité , les habitans de l'antique Atharot manquent-ils de force & d'adresse ? Viens voir leurs jeux & les embellir. Donne-moi des plaisirs , ô ma bien-aimée ; en est-il pour moi d'autres que les tiens ?

Toutefois la jeune fille s'ennuya du Lévite , peut-être parce qu'il ne lui laissoit rien à désirer. Elle se dérobe & s'enfuit vers son père , vers sa tendre mère , vers ses solâtres sœurs. Elle y croit retrouver les plaisirs innocens de son enfance , comme si elle y portoit le même âge & le même cœur.

Mais le Lévite abandonné ne pouvoit oublier sa volage épouse. Tout lui rappelloit dans sa solitude les jours heureux qu'il avoit passés auprès d'elle , leurs jeux , leurs plaisirs , leurs querelles , & leurs tendres raccommodemens. Soit que le soleil levant dorât la cime des montagnes de Gelboë , soit qu'au soir un vent de mer vînt rafraichir leurs roches brûlantes , il erroit en soupirant dans les lieux qu'avoit aimés l'infidelle , & la nuit , seul dans sa couche nuptiale , il abreuvoit son chevet de ses pleurs.

Après avoir flotté quatre mois entre le regret & le dépit , comme un enfant chassé du jeu par les autres feint n'en vouloir plus en brûlant de s'y remettre , puis enfin demande en pleurant d'y rentrer , le Lévite , entraîné par son amour , prend sa monture , & suivi de son serviteur avec deux ânes

d'Épha chargés de ses provisions & de dons pour les parens de la jeune fille, il retourne à Bethléem, pour se réconcilier avec elle & tâcher de la ramener.

La jeune femme l'apercevant de loin tressaillir, court au-devant de lui, & l'accueillant avec caresses l'introduit dans la maison de son père; lequel apprenant son arrivée accourt aussi plein de joie, l'embrasse, le reçoit, lui, son serviteur, son équipage, & s'empresse à le bien traiter. Mais le Lévite ayant le cœur ferré ne pouvoit parler : néanmoins ému par le bon accueil de la famille, il leva les yeux sur sa jeune épouse, & lui dit : Fille d'Israël, pourquoi me fuis-tu ? Quel mal t'ai-je fait ? La jeune fille se mit à pleurer en se couvrant le visage. Puis il dit au père, rendez-moi ma compagne ; rendez-la moi pour l'amour d'elle : pourquoi vivroit-elle seule & délaissée ? Quel autre que moi peut honorer comme sa femme celle que j'ai reçu vierge ?

Le père regarda sa fille, & la fille avoit le cœur attendri du retour de son mari. Le père dit donc à son gendre : mon fils, donnez-moi trois jours ; passons ces trois jours dans la joie, & le quatrième jour vous & ma fille partirez en paix. Le Lévite resta donc trois jours avec son beau-père & toute sa famille, mangeant & buvant familièrement avec eux ; & la nuit du quatrième jour, se levant avant le soleil, il voulut partir. Mais son beau père l'arrêtant par la main lui dit : Quoi ! voulez-vous partir à jeun ? Venez fortifier votre estomac, & puis vous partirez. Ils se mirent donc à table, & après avoir mangé & bu, le père lui dit ; mon fils, je vous supplie de vous réjouir avec nous encore aujourd'hui. Toutefois le Lévite se levant, vouloit partir ; il croyoit ravir à l'amour le tems qu'il passoit loin de sa retraite, livré à d'autres qu'à sa bien-aimée. Mais le père ne pouvant se résoudre à s'en séparer engagea sa fille d'obtenir encore cette journée ; & la fille, caressant son mari, le fit rester jusqu'au lendemain.

Dès le matin, comme il étoit prêt à partir, il fut encore arrêté par son beau-père, qui le força de se mettre à table en attendant le grand jour; & le tems s'écouloit sans qu'ils s'en apperçussent. Alors le jeune-homme s'étant levé pour partir avec sa femme & son serviteur, & ayant préparé toute chose; ô mon fils, lui dit le père; vous voyez que le jour s'avance & que le soleil est sur son déclin. Ne vous mettez pas si tard en route; de grace, réjouissez mon cœur encore le reste de cette journée: demain dès le point du jour vous partirez sans retard; & en disant ainsi, le bon vieillard étoit tout faisi; ses yeux paternels se remplissoient de larmes: mais le Lévite ne se rendit point, & voulut partir à l'instant.

Que de regrets coûta cette séparation funeste! Que de touchans adieux furent dits & recommencés! Que de pleurs les sœurs de la jeune fille versèrent sur son visage! Combien de fois elles la reprirent tour-à-tour dans leurs bras! Combien de fois sa mère éplorée, en la serrant derechef dans les siens, sentit les douleurs d'une nouvelle séparation! Mais son père en l'embrassant ne pleuroit pas: ses muettes étreintes étoient mornes & convulsives; des soupirs tranchans soulevoient sa poitrine. Hélas! il sembloit prévoir l'horrible sort de l'infortunée. Oh! s'il eût sçu qu'elle ne reverroit jamais l'aurore! S'il eût sçu que ce jour étoit le dernier de ses jours.... Ils partent enfin, suivis des tendres bénédictions de toute leur famille, & de vœux qui méritoient d'être exaucés. Heureuse famille, qui dans l'union la plus pure, coule au sein de l'amitié ses paisibles jours, & semble n'avoir qu'un cœur à tous ses membres! Oh! innocence des mœurs, douceur d'ame, antique simplicité, que vous êtes aimables! Comment la brutalité du vice a-t-elle pu trouver place au milieu de vous? Comment les fureurs de la barbarie n'ont-elles pas respecté vos plaisirs?

CHANT SECOND.

LE jeune Lévite suivoit sa route avec sa femme , son serviteur & son bagage , transporté de joie de ramener l'amie de son cœur , & inquiet du soleil & de la poussière , comme une mère qui ramène son enfant chez la nourrice , & craint pour lui les injures de l'air. Déjà l'on découvroit la ville de Jésus à main droite , & ses murs , aussi vieux que les siècles , leur offroient un asyle aux approches de la nuit. Le serviteur dit donc à son maître ; vous voyez le jour prêt à finir : avant que les ténèbres nous surprennent , entrons dans la ville des Jésuséens , nous y chercherons un asyle , & demain , poursuivant notre voyage , nous pourrons arriver à Geba.

A Dieu ne plaîse , dit le Lévite , que je loge chez un peuple infidèle , & qu'un Cananéen donne le couvert au ministre du Seigneur ! Non , mais allons jusques à Gabaa chercher l'hospitalité chez nos frères. Ils laissèrent donc Jérusalem derrière eux , ils arrivèrent après le coucher du soleil à la hauteur de Gabaa , qui est de la Tribu de Benjamin. Ils se détournèrent pour y passer la nuit , & y étant entrés , ils allèrent s'asseoir dans la place publique ; mais nul ne leur offrit un asyle , & ils demeuroient à découvert.

Hommes de nos jours , ne calomniez pas les mœurs de vos pères. Ces premiers tems , il est vrai , n'abondoient pas comme les vôtres en commodités de la vie ; de vils métaux n'y suffisoient pas à tout ; mais l'homme avoit des entrailles qui faisoient le reste : l'hospitalité n'étoit pas à vendre , & l'on n'y trafiquoit pas des vertus. Les fils de Jémini n'étoient pas les seuls , sans doute , dont les cœurs de fer fussent endurcis ; mais cette dureté n'étoit pas com-

munie. Par-tout avec la patience on trouvoit des frères ; le voyageur dépourvu de tout , ne manquoit de rien.

Après avoir attendu long-tems inutilement , le Lévite alloit détacher son bagage , pour en faire à la jeune fille un lit moins dur que la terre nue , quand il aperçut un homme vieux , revenant sur le tard de ses champs & de ses travaux rustiques. Cet homme étoit comme lui des monts d'Ephraïm , & il étoit venu s'établir autrefois dans cette ville parmi les enfans de Benjamin.

Le vieillard élevant les yeux , vit un homme & une femme assise au milieu de la place , avec un serviteur , des bêtes de somme & du bagage. Alors s'approchant , il dit au Lévite : Etranger , d'où êtes-vous , & où allez-vous ? lequel lui répondit ; nous venons de Bethléem , ville de Juda : nous retournons dans notre demeure sur le penchant du mont d'Ephraïm , d'où nous étions venus ; & maintenant nous cherchions l'hospice du Seigneur ; mais nul n'a voulu nous loger. Nous avons du grain pour nos animaux , du pain , du vin pour moi , pour votre servante , & pour le garçon qui nous suit ; nous avons tout ce qui nous est nécessaire , il nous manque seulement le couvert. Le vieillard lui répondit ; paix vous soit mon frère ! Vous ne resterez point dans la place ; si quelque chose vous manque , que le crime en soit sur moi ! Ensuite il les mena dans sa maison , fit décharger leur équipage , garnir le ratelier pour leurs bêtes , & ayant fait laver les pieds à ses hôtes , il leur fit un festin de Patriarches , simple & sans faste , mais abondant.

Tandis qu'ils étoient à table avec leur hôte & sa fille (1)

(1) Dans l'usage antique , les femmes de la maison ne se mettoient pas à table avec leurs hôtes , quand c'étoient des hommes ; mais lorsqu'il y avoit des femmes , elles s'y mettoient avec elles.

promise à un jeune homme du pays , & que dans la gaité d'un repas offert avec joie , ils se délassoient agréablement , les hommes de cette ville , enfans de Bélial , sans joug , sans frein , sans retenue , & bravant le Ciel comme les Cyclopes du mont Etna , vinrent environner la maison , frappant rudement à la porte , & criant au vieillard , d'un ton menaçant : livre-nous ce jeune étranger , que , sans congé , tu reçois dans nos murs ; que sa beauté nous paye le prix de cet aïyle , & qu'il expie ta témérité. Car ils avoient vu le Lévite sur la place , & , par un reste de respect pour le plus sacré de tous les droits , n'avoient pas voulu le loger dans leurs maisons pour lui faire violence ; mais ils avoient comploté de revenir le surprendre au milieu de la nuit , & ayant sçu que le vieillard lui avoit donné retraite , ils accouroient sans justice & sans honte , pour l'arracher de sa maison.

Le vieillard entendant ces forcenés , se trouble , s'effraye & dit au Lévite ; nous sommes perdus ! Ces méchans ne font pas des gens que la raison ramène , & qui reviennent jamais de ce qu'ils ont résolu. Toutefois il sort au-devant d'eux pour tâcher de les fléchir. Il se prosterne , & levant au Ciel ses mains pures de toute rapine , il leur dit : Oh ! mes frères , quels discours avez-vous prononcés ? Ah ! ne faites pas ce mal devant le Seigneur ; n'outragez pas ainsi la nature , ne violez pas la sainte hospitalité. Mais voyant qu'ils ne l'écoutoient point , & que , prêts à le maltraiter lui-même , ils alloient forcer la maison , le vieillard au désespoir prit à l'instant son parti , & faisant signe de la main pour se faire entendre au milieu du tumulte , il reprit d'une voix plus forte : non , moi vivant , un tel forfait ne deshonorera point mon hôte & ne souillera point ma maison : mais , écoutez , hommes cruels , les supplications d'un malheureux père. J'ai une fille encore vierge , promise à l'un d'entre-vous ; je vais l'amener pour vous être immolée : mais seulement que vos mains sacrilèges s'abstiennent de toucher

au Lévite du Seigneur. Alors, sans attendre leur réponse, il court chercher sa fille pour racheter son hôte aux dépens de son propre sang.

Mais le Lévite, que jusqu'à cet instant la terreur rendoit immobile, se réveillant à ce déplorable aspect, prévient le généreux vieillard, s'élance au-devant de lui, le force à rentrer avec sa fille, & prenant lui-même sa compagne bien-aimée, sans lui dire un seul mot, sans lever les yeux sur elle, l'entraîne jusqu'à la porte, & la livre à ces maudits. Aussi-tôt ils entourent la jeune fille à demi-morte, la saisissent, se l'arrachent sans pitié; tel dans leur brutale furie au pied des Alpes glacées, un troupeau de loups affamés surprend une faible génisse, se jette sur elle & la déchire, au retour de l'abreuvoir. Oh ! misérables, qui détruisez votre espèce par les plaisirs destinés à la reproduire, comment cette beauté mourante ne glace-t-elle point vos desirs ? Voyez ses yeux déjà fermés à la lumière, ses traits effacés, son visage éteint ! La pâleur de la mort a couvert ses joues, les violettes livides en ont chassé les roses, elle n'a plus de voix pour gémir, ses mains n'ont plus de force pour repousser vos outrages : hélas ! elle est déjà morte ! Barbares, indignes du nom d'hommes ; vos hurlemens ressemblent aux cris de l'horrible Hyène, & comme elle, vous dévorez les cadavres.

Les approches du jour qui rechasse les bêtes farouches dans leurs tanières ayant dispersé ces brigands, l'infortunée use le reste de sa force à se traîner jusqu'au logis du vieillard ; elle tombe à la porte la face contre terre & les bras étendus sur le seuil. Cependant, après avoir passé la nuit à remplir la maison de son hôte d'imprécations & de pleurs, le Lévite prêt à sortir ouvre la porte & trouve dans cet état celle qu'il a tant aimée. Quel spectacle pour son cœur déchiré ! Il élève un cri plaintif vers le ciel vengeur du crime : puis, adressant la parole à la jeune fille ; leve-toi, lui dit-il,

fuions la malédiction qui couvre cette terre : viens , ô ma compagne ! je suis cause de ta perte , je ferai ta consolation : périffe l'homme injuste & vil qui jamais te reprochera ta misère ! tu m'es plus respectable qu'avant nos malheurs. La jeune fille ne répond point : il se trouble , son cœur saisi d'effroi commence à craindre de plus grands maux : il l'appelle derechef , il regarde , il la touche : elle n'étoit plus. O ! fille trop aimable , & trop aimée ! c'est donc pour cela que je t'ai tiré de la maison de ton pere ? Voilà donc le sort que te préparoit mon amour ! Il acheva ces mots prêt à la fuivre , & ne lui survéquit que pour la venger.

Dès cet instant , occupé du seul projet dont son ame étoit remplie il fut sourd à tout autre sentiment ; l'amour , les regrets , la pitié , tout en lui se change en fureur. L'aspect même de ce corps , qui devoit le faire fondre en larmes , ne lui arrache plus ni plaintes , ni pleurs : il le contemple d'un œil sec & sombre ; il n'y voit plus qu'un objet de rage & de désespoir. Aidé de son serviteur , il le charge sur sa monture & l'emporte dans sa maison. Là , sans hésiter , sans trembler , le barbare ose couper ce corps en douze pièces ; d'une main ferme & sûre il frappe sans crainte , il coupe la chair & les os , il sépare la tête & les membres , & après avoir fait aux Tribus ces envois effroyables , il les présède à Maspha , déchire ses vêtemens , couvre sa tête de cendres , se prosterne à mesure qu'ils arrivent , & réclame à grands cris la justice du Dieu d'Israël.



CHANT TROISIÈME.

CEPENDANT vous eussiez vu tout le Peuple de Dieu s'émouvoir, s'assembler, sortir de ses demeures, accourir de toutes les Tribus à Maspha devant le Seigneur, comme un nombreux essaim d'abeilles se rassemble en bourdonnant autour de leur Roi. Ils vinrent tous, ils vinrent de toutes parts, de tous les cantons, tous d'accord comme un seul homme, depuis Dan jusqu'à Beerlabée, & depuis Galaad jusqu'à Maspha.

Alors le Lévite s'étant présenté dans un appareil lugubre, fut interrogé par les anciens devant l'assemblée sur le meurtre de la jeune fille, & il leur parla ainsi : « Je suis » entré dans Gabaa, ville de Benjamin, avec ma femme, » pour y passer la nuit ; & les gens du pays ont entouré la » maison où j'étois logé, voulant m'outrager & me faire » périr. J'ai été forcé de livrer ma femme à leur débauche, » & elle est morte en sortant de leurs mains. Alors j'ai pris » son corps, je l'ai mis en pièces, & je vous les ai en- » voyées à chacun dans vos limites. Peuple du Seigneur, » j'ai dit la vérité ; faites ce qui vous semblera juste devant » le Très-haut ».

A l'instant il s'éleva dans tout Israël un seul cri, mais éclatant, mais unanime : Que le sang de la jeune femme retombe sur ses meurtriers ! Vive l'Éternel ! nous ne rentrerons point dans nos demeures, & nul de nous ne retournera sous son toit que Gabaa ne soit exterminé. Alors le Lévite s'écria d'une voix forte : Béni soit Israël qui punit l'infamie & venge le sang innocent ! Fille de Bethléem, je te porte une bonne nouvelle ; ta mémoire ne restera point sans honneur. En disant ces mots, il tomba sur sa face, & mourut. Son corps fut honoré de funérailles pu-

bliques. Les membres de la jeune femme furent rassemblés & mis dans le même sépulchre, & tout Israël pleura sur eux.

Les apprêts de la guerre qu'on alloit entreprendre commencèrent par un serment solennel de mettre à mort quiconque négligeroit de s'y trouver. Ensuite on fit le dénombrement de tous les Hébreux portant armes, & l'on choisit dix de cent, cent de mille, & mille de dix mille, la dixième partie du peuple entier, dont on fit une armée de quarante mille hommes, qui devoit agir contre Gabaa, tandis qu'un pareil nombre étoit chargé des convois de munitions & de vivres pour l'approvisionnement de l'armée. Ensuite le peuple vint à Silo devant l'arche du Seigneur, en disant : Quelle Tribu commandera les autres contre les enfans de Benjamin ? Et le Seigneur répondit ; c'est le sang de Juda qui crie vengeance ; que Juda soit votre chef !

Mais avant de tirer le glaive contre leurs frères, ils envoyèrent à la Tribu de Benjamin des Hérauts, lesquels dirent aux Benjamites : Pourquoi cette horreur se trouve-t-elle au milieu de vous ? Livrez-nous ceux qui l'ont commise, afin qu'ils meurent, & que le mal soit ôté du sein d'Israël.

Les farouches enfans de Jémini, qui n'avoient pas ignoré l'assemblée de Maspha, ni la résolution qu'on y avoit prise, s'étant préparés de leur côté, crurent que leur valeur les dispensoit d'être justes. Ils n'écoutèrent point l'exhortation de leurs frères, & loin de leur accorder la satisfaction qu'ils leur devoient, ils sortirent en armes de toutes les villes de leurs partages, & accoururent à la défense de Gabaa, sans se laisser effrayer par le nombre, & résolus de combattre seuls tout le peuple réuni. L'armée de Benjamin se trouva de vingt-cinq mille hommes tirant l'épée, outre les habitans de Gabaa, au nombre de sept-cents hommes bien aguerris, maniant les armes des deux mains avec la même

adresse, & tous si excellens tireurs de fronde qu'ils pouvoient atteindre un cheveu, sans que la pierre déclinât de côté ni d'autre.

L'armée d'Israël s'étant assemblée & ayant élu ses chefs, vint camper devant Gabaa, comptant emporter aisément cette place. Mais les Benjamites étant fortis en bon ordre, l'attaquent, la rompent, la poursuivent avec furie; la terreur les précède & la mort les suit. On voyoit les forts d'Israël en déroute tomber par milliers sous leur épée, & les champs de Rama se couvrir de cadavres, comme les sables d'Elath se couvrent de nuées de sauterelles qu'un vent brûlant apporte & tue en un jour. Vingt-deux mille hommes de l'armée d'Israël périrent dans ce combat; mais leurs frères ne se découragèrent point, & se fiant à leur force & à leur grand nombre encore plus qu'à la justice de leur cause, ils vinrent le lendemain se ranger en bataille dans le même lieu.

Toutefois avant que de risquer un nouveau combat, ils étoient montés la veille devant le Seigneur, & pleurant jusqu'au soiren sa présence, ils l'avoient consulté sur le sort de cette guerre. Mais il leur dit: allez & combattez; votre devoir dépend-il de l'événement?

Comme ils marchaient donc vers Gabaa, les Benjamites firent une sortie par toutes les portes, & tombant sur eux avec plus de fureur que la veille, ils les défirent, & les poursuivirent avec un tel acharnement, que dix-huit mille hommes de guerre périrent encore ce jour-là dans l'armée d'Israël. Alors le peuple vint de rechef se prosterner & pleurer devant le Seigneur, & jeûnant jusqu'au soir, ils offrirent des oblations & des sacrifices. Dieu d'Abraham, disoient-ils en gémissant, ton peuple, épargné tant de fois dans ta juste colère, périra-t-il pour vouloir ôter le mal de son sein? Puis s'étant présentés devant l'arche redoutable, & consultant de rechef le Seigneur par la bouche

de Phinéas, fils d'Eléazar, ils lui dirent : **Marcherons-nous encore contre nos frères, ou laisserons-nous en paix Benjamin? La voix du Tout-Puissant daigna leur répondre : Marchez, & ne vous fiez plus en votre nombre, mais au Seigneur qui donne & ôte le courage comme il lui plaît : demain je livrerai Benjamin entre vos mains.**

A l'instant ils sentent déjà dans leurs cœurs l'effet de cette promesse. Une valeur froide & sûre succédant à leur crutale impétuosité, les éclaire & les conduit. Ils s'apprêtent posément au combat, & ne s'y présentent plus en forcenés, mais en hommes sages & braves qui savent vaincre sans fureur, & mourir sans désespoir. Ils cachent des troupes derrière le coteau de Gabaa, & se rangent en bataille avec le reste de leur armée, ils attirent loin de la ville les Benjamites, qui, sur leurs premiers succès, pleins d'une confiance trompeuse, sortent plutôt pour les tuer que pour les combattre : ils poursuivent avec impétuosité l'armée qui cède & recule à dessein devant eux ; ils arrivent après elle jusqu'où se joignent les chemins de Béthel & de Gabaa, & crient en s'animant au carnage : ils tombent devant nous comme les premières fois. Aveugles, qui dans l'éblouissement d'un vain succès ne voyent pas l'Ange de la vengeance qui vole déjà sur leurs rangs, armé du glaive exterminateur !

Cependant le corps de troupes caché derrière le coteau, sort de son embuscade en bon ordre, au nombre de dix mille hommes, & s'étendant autour de la ville, l'attaque, la force, en passe tous les habitans au fil de l'épée, puis élevant une grande fumée, il donne à l'armée le signal convenu, tandis que le Benjamite acharné s'excite à poursuivre sa victoire.

Mais les forts d'Israël ayant aperçu le signal, firent face à l'ennemi en Bahal-Tamar. Les Benjamites, surpris de voir les bataillons d'Israël se former, se développer,

s'étendre, fondre sur eux, commencèrent à perdre courage, & tournant le dos, ils virent avec effroi les tourbillons de fumée qui leur annonçoient le désastre de Gabaa. Alors frappés de terreur à leur tour, ils connurent que le bras du Seigneur les avoit atteints, & fuyant en déroute vers le désert, ils furent environnés, poursuivis, tués, foulés aux pieds; tandis que divers détachemens entrant dans les villes, y mettoient à mort chacun dans son habitation.

En ce jour de colère & de meurtre, presque toute la Tribu de Benjamin, au nombre de vingt-six mille hommes, périt sous l'épée d'Israël; savoir, dix-huit mille hommes dans leur première retraite depuis Menuha jusqu'à l'Est du côteau, cinq mille dans la déroute vers le désert, deux mille qu'on atteignit près de Guidhon, & le reste dans les places qui furent brûlées, & dont tous les habitans, hommes & femmes, jeunes & vieux, grands & petits, jusqu'aux bêtes, furent mis à mort, sans qu'on fit grâce à aucun: en sorte que ce beau pays, auparavant si vivant, si peuplé, si fertile, & maintenant moissonné par la flamme & par le fer, n'offroit plus qu'une affreuse solitude couverte de cendres & d'ossements.

Six cents hommes seulement, dernier reste de cette malheureuse Tribu, échappèrent au glaive d'Israël, & se réfugièrent au rocher de Rhimmon, où ils restèrent cachés quatre mois, pleurant trop tard le forfait de leurs frères, & la misère où il les avoit réduits.

Mais les Tribus victorieuses voyant le sang qu'elles avoient versé, sentirent la plaie qu'elles s'étoient faite. Le peuple vint & se rassemblant devant la maison du Dieu fort, éleva un autel sur lequel il lui rendit ses hommages, lui offrant des holocaustes & des actions de grâce; puis élevant sa voix, il pleura; il pleura sa victoire après avoir pleuré sa défaite. Dieu d'Abraham, s'écrioient-ils dans leur affliction, ah! où sont tes promesses, & comment ce mal est-il

arrivé à ton peuple qu'une Tribu soit éteinte en Israël ? Malheureux humains qui ne sçavez ce qui vous est bon , vous avez beau vouloir sanctifier vos passions , elles vous punissent toujours des excès qu'elles vous font commettre ; & c'est en exauçant vos vœux injustes que le Ciel vous les fait expier.

CHANT QUATRIÈME.

A P R È S avoir gémi du mal qu'ils avoient fait dans leur colère , les enfans d'Israël y cherchèrent quelque remède qui pût rétablir en son entier la race de Jacob mutilée. Émus de compassion pour les six cents hommes réfugiés au rocher de Rhimmon , ils dirent : que ferons-nous pour conserver ce dernier & précieux reste d'une de nos Tribus presque éteinte ? Car ils avoient juré par le Seigneur , disant : si jamais aucun d'entre nous donne sa fille au fils d'un enfant de Jémini , & mêle son sang au sang de Benjamin. Alors , pour éluder un serment si cruel , méditant de nouveaux carnages , ils firent le dénombrement de l'armée , pour voir si , malgré l'engagement solennel , quelqu'un d'eux avoit manqué de s'y rendre , & il ne s'y trouva nul des habitans de Jabès de Galaad. Cette branche des enfans de Manassé , regardant moins à la punition du crime qu'à l'effusion du sang fraternel , s'étoit refusée à des vengeances plus atroces que le forfait , sans considérer que le parjure & la désertion de la cause commune sont pires que la cruauté. Hélas ! la mort , la mort barbare fut le prix de leur injuste pitié. Dix mille hommes détachés de l'armée d'Israël reçurent & exécutèrent cet ordre effroyable : allez , exterminatez Jabès de Galaad & tous ses habitans , hommes , femmes , enfans , excepté les seules filles vierges que vous

amenez au camp, afin qu'elles soient données en mariage aux enfans de Benjamin. Ainsi pour réparer la désolation de tant de meurtres, ce peuple farouche en commit de plus grands; semblable en sa furie à ces globes de fer lancés par nos machines embrasées, lesquels, tombés à terre après leur premier effet, se relèvent avec une impétuosité nouvelle, & dans leurs bonds inattendus, renversent & détruisent des rangs entiers.

Pendant cette exécution funeste, Israël envoya des paroles de paix aux six cents de Benjamin réfugiés au rocher de Rhimmon, & ils revinrent parmi leurs frères. Leur retour ne fut point un retour de joie : ils avoient la contenance abattue & les yeux baissés; la honte & le remords couvroient leurs visages, & tout Israël consterné, poussa des lamentations en voyant ces tristes restes d'une de ses Tribus bénites, de laquelle Jacob avoit dit : « Benjamin » est un loup dévorant; au matin il déchirera sa proie, » & le soir il partagera le butin ».

Après que les dix mille hommes envoyés à Jabès furent de retour, & qu'on eut dénombré les filles qu'ils amenoient, il ne s'en trouva que quatre cents, & on les donna à autant de Benjamites, comme une proie qu'on venoit de ravir pour eux. Quelles noces pour de jeunes vierges timides, dont on vient d'égorger les frères, les pères, les mères devant leurs yeux, & qui reçoivent des liens d'attachement & d'amour par des mains dégoûtantes du sang de leurs proches ! Sexe toujours esclave ou tyran, que l'homme opprime ou qu'il adore, & qu'il ne peut pourtant rendre heureux ni l'être, qu'en le laissant égal à lui.

Malgré ce terrible expédient, il restoit deux cents hommes à pourvoir, & ce peuple, cruel dans sa pitié même & à qui le sang de ses frères coûtoit si peu, songeoit peut-être à faire pour eux de nouvelles veuves, lorsqu'un vieillard de Lébona parlant aux anciens leur dit : hommes

Israélites , écoutez l'avis d'un de vos frères. Quand vos mains se lasseront-elles du meurtre des innocens ? Voici les jours de la solennité de l'Éternel en Silo. Dites ainsi aux enfans de Benjamin : Allez , & mettez des embûches aux vignes ; puis quand vous verrez que les filles de Silo sortiront pour danser avec des flûtes , alors vous les enveloppez , & ravissant chacun sa femme , vous retournerez vous établir avec elles au pays de Benjamin.

Et quand les pères ou les frères des jeunes filles viendront se plaindre à nous , nous leur dirons : ayez pitié d'eux pour l'amour de nous & de vous-mêmes qui êtes leurs frères ; puisque n'ayant pu les pourvoir après cette guerre , & ne pouvant leur donner nos filles contre le ferment , nous serons coupables de leur perte si nous les laissons périr sans descendans.

Les enfans donc de Benjamin firent ainsi qu'il leur fut dit , & lorsque les jeunes filles sortirent de Silo pour danser , ils s'élancèrent & les environnèrent. La craintive troupe fuit , se disperse ; la terreur succède à leur innocente gaieté ; chacune appelle à grands cris ses compagnes , & court de toutes ses forces. Les ceps déchirent leurs voiles , la terre est jonchée de leurs parures , la course anime leur teint & l'ardeur des ravisseurs. Jeunes beautés , où courez-vous ? En fuyant l'oppresser qui vous poursuit , vous tombez dans des bras qui vous enchaînent. Chacun ravit la sienne , & s'efforçant de l'appaiser l'effraye encore plus par ses caresses que par sa violence. Au tumulte qui s'élève , aux cris qui se font entendre au loin , tout le peuple accourt ; les pères & mères écartent la foule & veulent dégager leurs filles ; les ravisseurs autorisés défendent leur proie ; enfin les anciens font entendre leur voix , & le peuple , ému de compassion pour les Benjamites , s'intéresse en leur faveur.

Mais les pères , indignés de l'outrage fait à leurs filles , ne cessent point leurs clameurs. Quoi ! s'écrioient-ils

avec véhémence, des filles d'Israël seront-elles asservies & traitées en esclaves sous les yeux du Seigneur ? Benjamin nous fera-t-il comme le Moabite & l'Iduméen ? On est la liberté du peuple de Dieu ? Partagée entre la justice & la pitié, l'assemblée prononce enfin que les captives seront remises en liberté & décideront elles-mêmes de leur sort. Les ravisseurs forcés de céder à ce jugement les relâchent à regret, & tâchent de substituer à la force des moyens plus puissans sur leurs jeunes cœurs. Aussi-tôt elles s'échappent & fuient toutes ensemble, ils les suivent, leur tendent les bras, & leur crient : Filles de Silo, ferez-vous plus heureuses avec d'autres ? Les restes de Benjamin font-ils indignes de vous fléchir ? Mais plusieurs d'entr'elles, déjà liées par des attachemens secrets, palpitoient d'aise d'échapper à leurs ravisseurs. Axa, la tendre Axa parmi les autres, en s'élançant dans les bras de sa mère qu'elle voit accourir, jette furtivement les yeux sur le jeune Elmacin auquel elle étoit promise, & qui venoit plein de douleur & de rage la dégager au prix de son sang. Elmacin la revoit, tend les bras, s'écrie & ne peut parler ; la course & l'émotion l'ont mis hors d'haleine. Le Benjamite aperçoit ce transport, ce coup-d'œil ; il devine tout, il gémit, & prêt à se retirer, il voit arriver le père d'Axa.

C'étoit le même vieillard, auteur du conseil donné aux Benjamites. Il avoit choisi lui-même Elmacin pour son gendre ; mais sa probité l'avoit empêché d'avertir sa fille du risque auquel il exposoit celles d'autrui.

Il arrive, & la prenant par la main : Axa, lui dit-il, tu connois mon cœur ; j'aime Elmacin, il eût été la consolation de mes vieux jours ; mais le salut de ton peuple & l'honneur de ton père doivent l'emporter sur lui. Fais ton devoir, ma fille, & sauve-moi de l'opprobre parmi mes frères ; car j'ai conseillé tout ce qui s'est fait. Axa baisse la tête & soupire sans répondre ; mais enfin levant les yeux,

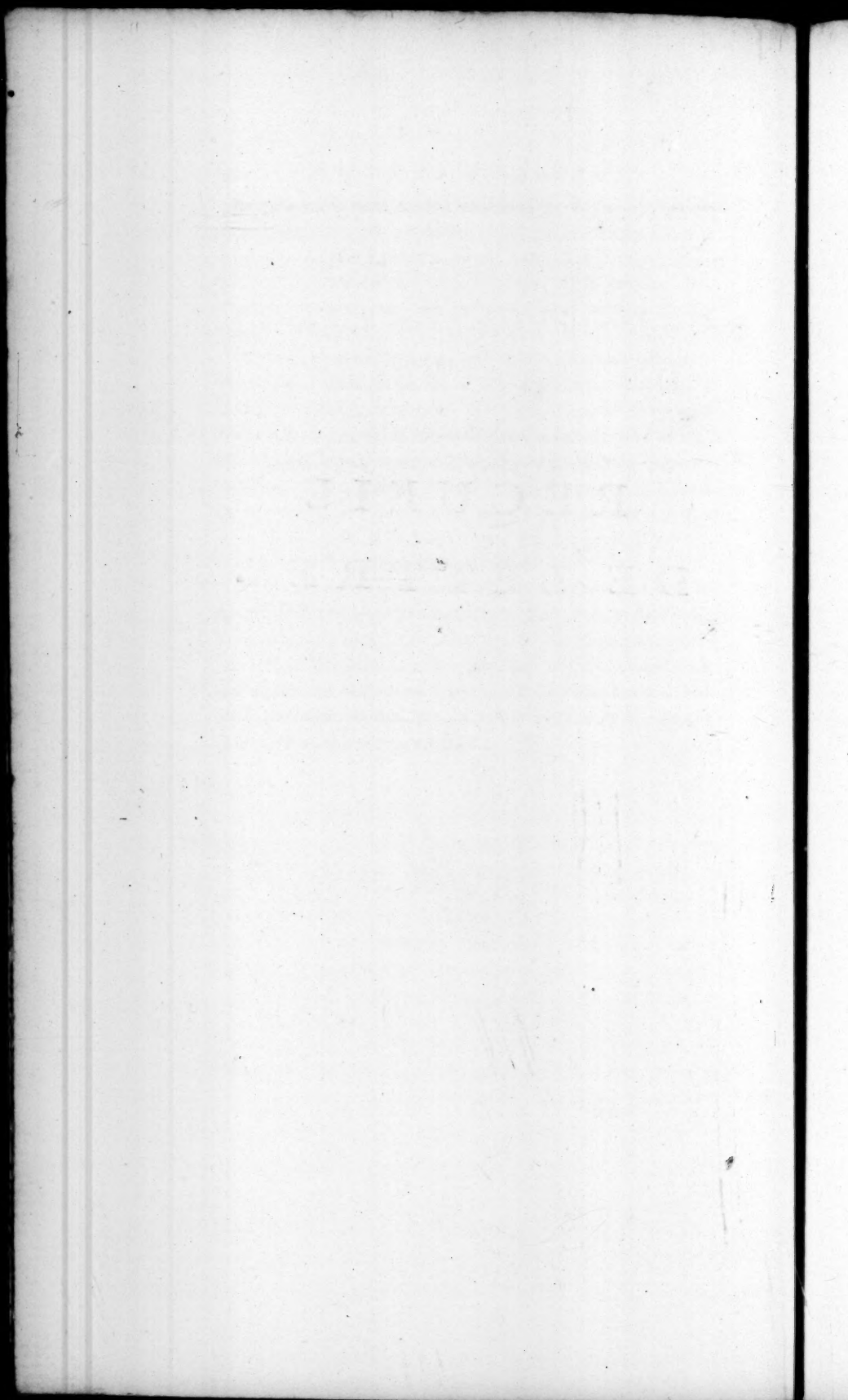
elle rencontre ceux de son vénérable père. Ils ont plus dit que sa bouche : elle prend son parti. Sa voix foible & tremblante prononce à peine dans un foible & dernier adieu le nom d'Elmacin qu'elle n'ose regarder, & se retournant à l'instant demi-morte, elle tombe dans les bras du Benjamite.

Un bruit s'excite dans l'assemblée. Mais Elmacin s'avance & fait signe de la main. Puis élevant la voix : Écoute, ô Axa ! lui dit-il , mon vœu solennel. Puisque je ne puis être à toi, je ne serai jamais à nulle autre : le seul souvenir de nos jeunes ans que l'innocence & l'amour ont embellis me suffit. Jamais le fer n'a passé sur ma tête, jamais le vin n'a mouillé mes lèvres, mon corps est aussi pur que mon cœur. Prêtres du Dieu vivant, je me voue à son service ; recevez le Nazaréen du Seigneur.

Aussi-tôt, comme par une inspiration subite, toutes les filles entraînées par l'exemple d'Axa, imitent son sacrifice, & renonçant à leurs premières amours, se livrent aux Benjamites qui les suivoient. A ce touchant aspect, il s'élève un cri de joie au milieu du peuple. Vierges d'Ephraïm, par vous Benjamin va renaître. Béni soit le Dieu de nos pères : il est encore des vertus en Israël.



RECUEIL
DE LETTRES.



LETTRES

A MONSIEUR LE PRÉSIDENT
DE MALESHERBES,

*Contenant le vrai tableau de mon caractère &
les vrai motifs de toute ma conduite.*

PREMIÈRE LETTRE.

De Montmorenci le 4 Janvier 1762.

J'AUROIS moins tardé, Monsieur, à vous remercier de la dernière lettre dont vous m'avez honoré, si j'avois mesuré ma diligence à répondre, sur le plaisir qu'elle m'a fait. Mais outre qu'il m'en coûte beaucoup d'écrire, j'ai pensé qu'il falloit donner quelques jours aux importunités de ces tems-ci, pour ne vous pas accabler des miennes. Quoique je ne me console point de ce qui vient de se passer, je suis très-content que vous en soyez instruit, puisque cela ne m'a point ôté votre estime; elle en fera plus à moi quand vous ne me croirez pas meilleur que je ne suis.

Les motifs auxquels vous attribuez les partis qu'on m'a vu prendre, depuis que je porte un espèce de nom dans le monde, me font peut-être plus d'honneur que je n'en mérite; mais ils sont certainement plus près de la vérité, que ceux que me prêtent ces hommes de lettres, qui donnant tout à la réputation, jugent de mes sentimens par les leurs. J'ai un cœur trop sensible à d'autres attachemens, pour l'être si fort à l'opinion publique; j'aime trop mon

plaisir & mon indépendance pour être esclave de la vanité, au point qu'ils le supposent. Celui pour qui la fortune & l'espoir de parvenir, ne balanço jamais un rendez-vous, ou un souper agréable, ne doit pas naturellement sacrifier son bonheur au desir de faire parler de lui; & il n'est point du tout croyable qu'un homme qui se sent quelque talent, & qui tarde jusqu'à quarante ans à le faire connoître, soit assez fou pour aller s'ennuyer le reste de ses jours dans un désert, uniquement pour acquérir la réputation d'un misanthrope.

Mais, Monsieur, quoique je haïsse souverainement l'injustice & la méchanceté, cette passion n'est pas assez dominante pour me déterminer seule à fuir la société des hommes, si j'avois en les quittant quelque grand sacrifice à faire. Non, mon motif est moins noble, & plus près de moi. Je suis né avec un amour naturel pour la solitude, qui n'a fait qu'augmenter à mesure que j'ai mieux connu les hommes. Je trouve mieux mon compte avec les êtres chimériques que je rassemble autour de moi, qu'avec ceux que je vois dans le monde; & la société dont mon imagination fait les frais dans ma retraite, achève de me dégoûter de toutes celles que j'ai quittées. Vous me supposez malheureux & consumé de mélancolie. Oh! Monsieur, combien vous vous trompez! C'est à Paris que je l'étois; c'est à Paris qu'une bile noire rongeoit mon cœur, & l'amertume de cette bile ne se fait que trop sentir dans tous les écrits que j'ai publiés tant que j'y suis resté. Mais, Monsieur, comparez ces écrits avec ceux que j'ai faits dans ma solitude; ou je suis trompé, ou vous sentirez dans ces derniers une certaine sérénité d'ame qui ne se joue point, & sur laquelle on peut porter un jugement certain de l'état intérieur de l'Auteur. L'extrême agitation que je viens d'éprouver, vous a pu faire porter un jugement contraire; mais il est facile à voir que cette agitation n'a

point son principe dans ma situation actuelle, mais dans une imagination dérégulée, prête à s'effaroucher sur tout & à porter tout à l'extrême. Des succès continus m'ont rendu sensible à la gloire, & il n'y a point d'homme ayant quelque hauteur d'ame & quelque vertu, qui pût penser sans le plus mortel désespoir, qu'après sa mort on substituerait sous son nom à un ouvrage utile, un ouvrage pernicieux, capable de déshonorer sa mémoire, & de faire beaucoup de mal. Il se peut qu'un tel bouleversement ait accéléré le progrès de mes maux; mais dans la supposition qu'un tel accès de folie m'eût pris à Paris, il n'est point sûr que ma propre volonté n'eût pas épargné le reste de l'ouvrage à la nature.

Long-tems je me suis abusé moi-même sur la cause de cet invincible dégoût que j'ai toujours éprouvé dans le commerce des hommes; je l'attribuois au chagrin de n'avoir pas l'esprit assez présent, pour montrer dans la conversation le peu que j'en ai, & par contre-coup à celui de ne pas occuper dans le monde la place que j'y croyois mériter. Mais, quand après avoir barbouillé du papier, j'étois bien sûr, même en disant des sottises, de n'être pas pris pour un sot; quand je me suis vu recherché de tout le monde, & honoré de beaucoup plus de considération que ma ridicule vanité n'en eût osé prétendre, & que malgré cela, j'ai senti ce même dégoût plus augmenté que diminué, j'ai conclu qu'il venoit d'une autre cause, & que ces espèces de jouissances n'étoient point celles qu'il me falloit.

Quelle est donc enfin cette cause? elle n'est autre que cet indomptable esprit de liberté, que rien n'a pu vaincre, & devant lequel les honneurs, la fortune, & la réputation même ne me font rien. Il est certain que cet esprit de liberté me vient moins d'orgueil que de paresse: mais cette paresse est incroyable; tout l'effarouche; les moindres devoirs de la vie civile lui sont insupportables; un mot à

dire, une lettre à écrire, une visite à faire, dès qu'il le faut, sont pour moi des supplices. Voilà pourquoi, quoique le commerce ordinaire des hommes me soit odieux, l'intime amitié m'est si chère, parce qu'il n'y a plus de devoirs pour elle : on suit son cœur, & tout est fait. Voilà encore pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits. Car tout bienfait exige reconnoissance ; & je me sens le cœur ingrat, par cela seul que la reconnoissance est un devoir. En un mot l'espèce de bonheur qu'il me faut, n'est pas tant de faire ce que je veux, que de ne pas faire ce que je ne veux pas. La vie active n'a rien qui me tente ; je consentirois cent fois plutôt à ne jamais rien faire, qu'à faire quelque chose malgré moi ; & j'ai cent fois pensé, que je n'aurois pas vécu trop malheureux à la Bastille, n'y étant tenu à rien du tout qu'à rester là.

J'ai cependant fait dans ma jeunesse quelques efforts pour parvenir. Mais ces efforts n'ont jamais eu pour but que la retraite, & le repos dans ma vieillesse ; & comme ils n'ont été que par secousse, comme ceux d'un paresseux, ils n'ont jamais eu le moindre succès. Quand les maux sont venus, ils m'ont fourni un beau prétexte pour me livrer à ma passion dominante. Trouvant que c'étoit une folie de me tourmenter pour un âge auquel je ne parviendrois pas, j'ai tout planté là, & je me suis dépêché de jouir. Voilà, Monsieur, je vous le jure, la véritable cause de cette retraite, à laquelle nos gens de Lettres ont été chercher des motifs d'ostentation, qui supposent une constance, ou plutôt une obstination à tenir à ce qui me coûte, directement contraire à mon caractère naturel.

Vous me direz, Monsieur, que cette indolence supposée s'accorde mal avec les écrits que j'ai composés depuis dix ans, & avec ce desir de gloire qui a dû m'exciter à les publier. Voilà une objection à résoudre, qui m'oblige à prolonger ma lettre, & qui par conséquent me force à la finir.

J'y

J'y reviendrai, Monsieur, si mon ton familier ne vous déplait pas : car dans l'épanchement de mon cœur, je n'en sçaurois prendre un autre ; je me peindrai sans fard & sans modestie ; je me montrerai à vous tel que je me vois, & tel que je suis : car passant ma vie avec moi, je dois me connoître, & je vois par la manière dont ceux qui pensent me connoître, interprètent mes actions & ma conduite, qu'ils n'y connoissent rien. Personne au monde ne me connoît que moi seul. Vous en jugerez quand j'aurai tout dit.

Ne me renvoyez point mes lettres, Monsieur, je vous supplie ; brûlez-les, parce qu'elles ne valent pas la peine d'être gardées, mais non pas par égard pour moi. Ne songez pas non plus, de grace, à retirer celles qui sont entre les mains de Duchêne. S'il falloit effacer dans le monde les traces de toutes mes folies, il y auroit trop de lettres à retirer, & je ne remuerois pas le bout du doigt pour cela. A charge & à décharge, je ne crains point d'être vu tel que je suis. Je connois mes grands défauts, & je sens vivement tous mes vices. Avec tout cela, je mourrai plein d'espoir dans le Dieu suprême, & très-persuadé que de tous les hommes que j'ai connus en ma vie, aucun ne fut meilleur que moi.

SECONDE LETTRE.

A Montmorenci, le 12 Janvier 1762.

JE continue, Monsieur, à vous rendre compte de moi, puisque j'ai commencé : car ce qui peut m'être le plus défavorable, est d'être connu à demi ; & puisque mes fautes ne m'ont point ôté votre estime, je ne présume pas que ma franchise me la doive ôter.

Une ame paresseuse qui s'effraye de tout soin, un tem-

pérament ardent, bilieux, facile à s'affecter, & sensible à l'excès à tout ce qui l'affecte, semblent ne pouvoir s'allier dans le même caractère; & ces deux contraires composent pourtant le fond du mien. Quoique je ne puisse résoudre cette opposition par des principes, elle existe pourtant; je la sens, rien n'est plus certain, & j'en puis du moins donner par les faits, une espèce d'historique qui peut servir à la concevoir. J'ai eu plus d'activité dans l'enfance, mais jamais comme un autre enfant. Cet ennui de tout m'a de bonne heure jetté dans la lecture. A six ans, Plutarque me tomba sous la main; à huit, je le sçavois par cœur; j'avois lu tous les romans; ils m'avoient fait verser des seaux de larmes, avant l'âge où le cœur prend intérêt aux romans. Delà se forma dans le mien ce goût héroïque & romanesque qui n'a fait qu'augmenter jusqu'à présent, & qui acheva de me dégoûter de tout, hors de ce qui ressembloit à mes folies. Dans ma jeunesse, que je croyois trouver dans le monde les mêmes gens que j'avois connus dans mes livres, je me livrois sans réserve à quiconque sçavoit m'en imposer par un certain jargon dont j'ai toujours été la dupe. J'étois actif parce que j'étois fou; à mesure que j'étois détrompé, je changeois de goûts, d'attachemens, de projets; & dans tous ces changemens je perdois toujours ma peine & mon tems, parce que je cherchois toujours ce qui n'étoit point. En devenant plus expérimenté, j'ai perdu peu-à-peu l'espérance de le trouver, & par conséquent le zèle de le chercher. Aigri par les injustices que j'avois éprouvées, par celles dont j'avois été le témoin, souvent affligé du désordre où l'exemple & la force des choses m'avoient entraîné moi-même, j'ai pris en mépris mon siècle & mes contemporains, & sentant que je ne trouverois point au milieu d'eux une situation qui pût contenter mon cœur, je l'ai peu-à-peu détaché de la société des hommes, & je m'en suis fait une autre dans mon imagination, laquelle m'a d'autant

plus charmé que je la pouvois cultiver sans peine, sans risque, & la trouver toujours sûre, & tel qu'il me la falloit.

Après avoir passé quarante ans de ma vie ainsi mécontent de moi-même & des autres, je cherchois inutilement à rompre les liens qui me tenoient attaché à cette société que j'estimois si peu, & qui m'enchaînoient aux occupations le moins de mon goût, par des besoins que j'estimois ceux de la nature, & qui n'étoient que ceux de l'opinion: tout-à-coup un heureux hasard vint m'éclairer sur ce que j'avois à faire pour moi-même, & à penser de mes semblables, sur lesquels mon cœur étoit sans cesse en contradiction avec mon esprit, & que je me sentoís encore porté à aimer avec tant de raisons de les haïr. Je voudrois, Monsieur, vous pouvoir peindre ce moment qui a fait dans ma vie une si singulière époque, & qui me fera toujours présent quand je vivrois éternellement.

J'allois voir Diderot, alors prisonnier à Vincennes; j'avois dans ma poche un Mercure de France que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombe sur la question de l'Académie de Dijon qui a donné lieu à mon premier écrit. Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture; tout-à-coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières; des foules d'idées vives s'y présentent à-la-fois avec une force & une confusion qui me jeta dans un trouble inexprimable; je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'opresse, soulève ma poitrine; ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue; & j'y passe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant j'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes, sans avoir senti que j'en répandois. Oh! Monsieur, si j'avois jamais pu écrire le quart de ce que j'ai vu & senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurois fait

voir toutes les contradictions du système social; avec quelle force j'aurois exposé tous les abus de nos institutions; avec quelle simplicité j'aurois démontré que l'homme est bon naturellement, & que c'est par ces institutions seules, que les hommes deviennent méchans. Tout ce que j'ai pu retenir de ces foules de grandes vérités, qui dans un quart-d'heure m'illuminèrent sous cet arbre, a été bien foiblement épars dans les trois principaux de mes écrits, sçavoir ce premier discours, celui sur l'inégalité & le traité de l'éducation, lesquels trois ouvrages sont inséparables, & forment ensemble un même tout. Tout le reste a été perdu, & il n'y eut d'écrit sur le lieu même que la Prosopopée de Fabricius. Voilà comment lorsque j'y pensois le moins, je devins auteur presque malgré moi. Il est aisé de concevoir comment l'attrait d'un premier succès, & les critiques des barbouilleurs, me jettèrent tout de bon dans la carrière. Avois-je quelque vrai talent pour écrire? je ne sçais. Une vive persuasion m'a toujours tenu lieu d'éloquence, & j'ai toujours écrit lâchement & mal, quand je n'ai pas été fortement persuadé. Ainsi c'est peut-être un retour caché d'amour-propre, qui m'a fait choisir & mériter ma devise, & m'a si passionnément attaché à la vérité, ou à tout ce que j'ai pris pour elle. Si je n'avois écrit que pour écrire, je suis convaincu qu'on ne m'auroit jamais lu.

Après avoir découvert, ou cru découvrir dans les fausses opinions des hommes, la source de leurs misères & de leur méchanceté, je sentis qu'il n'y avoit que ces mêmes opinions qui m'eussent rendu malheureux moi-même, & que mes maux & mes vices me venoient bien plus de ma situation que de moi-même. Dans le même tems, une maladie dont j'avois dès l'enfance senti les premières atteintes, s'étant déclarée absolument incurable, malgré toutes les promesses des faux guérisseurs dont je n'ai pas été long-tems la dupe, je jugeai que si je voulois être conséquent & secouer

une fois de dessus mes épaules le pesant joug de l'opinion, je n'avois pas un moment à perdre. Je pris brusquement mon parti avec assez de courage, & je l'ai assez bien soutenu jusqu'ici avec une fermeté dont moi seul peux sentir le prix, parce qu'il n'y a que moi seul qui sache quels obstacles j'ai eus, & j'ai encore tous les jours à combattre pour me maintenir sans cesse contre le courant. Je sens pourtant bien que depuis dix ans j'ai un peu dérivé : mais si j'estimois seulement en avoir encore quatre à vivre, on me verroit donner une deuxième secousse, & remonter tout au moins à mon premier niveau, pour n'en plus guères redescendre ; car toutes les grandes épreuves sont faites, & il est désormais démontré pour moi, par l'expérience, que l'état où je me suis mis est le seul où l'homme puisse vivre bon & heureux, puisqu'il est le plus indépendant de tous, & le seul où on ne se trouve jamais pour son propre avantage, dans la nécessité de nuire à autrui.

J'avoue que le nom que m'ont fait mes écrits, a beaucoup facilité l'exécution du parti que j'ai pris. Il faut être cru bon Auteur, pour se faire impunément mauvais copiste, & ne pas manquer de travail pour cela. Sans ce premier titre, on m'eût pu trop prendre au mot sur l'autre, & peut-être cela m'auroit-il mortifié ; car je brave aisément le ridicule, mais je ne supporterois pas si bien le mépris. Mais si quelque réputation me donne à cet égard un peu d'avantage, il est bien compensé par tous les inconvéniens attachés à cette même réputation, quand on n'en veut point être esclave, & qu'on veut vivre isolé & indépendant. Ce sont ces inconvéniens en partie qui m'ont chassé de Paris, & qui me poursuivant encore dans mon asyle, me chasseroient très-certainement plus loin, pour peu que ma santé vînt à se raffermir. Un autre de mes fléaux dans cette grande ville, étoit ces foules de prétendus amis qui s'étoient emparés de moi, & qui, jugeant de mon cœur

par les leurs , vouloient absolument me rendre heureux à leur mode , & non pas à la mienne. Au désespoir de ma retraite , ils m'y ont poursuivi pour m'en tirer. Je n'ai pu m'y maintenir sans tout rompre. Je ne suis vraiment libre que depuis ce temps-là.

Libre ! non , je ne le suis point encore ; mes derniers écrits ne sont point encore imprimés ; & vu le déplorable état de ma pauvre machine , je n'espère plus survivre à l'impression du recueil de tous : mais si contre mon attente , je puis aller jusques-là & prendre une fois congé du public , croyez , Monsieur , qu'alors je serai libre , ou que jamais homme ne l'aura été. O ! utinam ! O ! jour trois fois heureux ! Non , il ne me sera pas donné de le voir.

Je n'ai pas tout dit , Monsieur , & vous aurez peut-être encore au moins une lettre à effuyer. Heureusement rien ne vous oblige de les lire , & peut-être y seriez-vous bien embarrassé. Mais pardonnez , de grace ; pour recopier ces longs fatras , il faudroit les refaire , & en vérité je n'en ai pas le courage. J'ai sûrement bien du plaisir à vous écrire : mais je n'en ai pas moins à me reposer , & mon état ne me permet pas d'écrire long-tems de suite.

TROISIÈME LETTRE.

A Montmorenci le 26 Janvier 1762.

AP R È S vous avoir exposé , Monsieur , les vrais motifs de ma conduite , je voudrois vous parler de mon état moral dans ma retraite ; mais je sens qu'il est bien tard , mon ame aliénée d'elle-même est toute à mon corps. Le délabrement de ma pauvre machine l'y tient de jour en jour plus attachée , & jusqu'à ce qu'elle s'en sépare enfin tout-à-coup.

C'est de mon bonheur que je voudrois vous parler, & l'on parle mal du bonheur quand on souffre.

Mes maux font l'ouvrage de la nature, mais mon bonheur est le mien. Quoi qu'on en puisse dire, j'ai été sage, puisque j'ai été heureux autant que ma nature m'a permis de l'être : je n'ai point été chercher ma félicité au loin, je l'ai cherchée auprès de moi, & l'y ai trouvée. Spartien dit que Similis, courtisan de Trajan, ayant sans aucun mécontentement personnel quitté la Cour & tous ses emplois pour aller vivre paisiblement à la campagne, fit mettre ces mots sur sa tombe : *j'ai demeuré soixante & seize ans sur la terre, & j'en ai vécu sept.* Voilà ce que je puis dire, à quelque égard, quoique mon sacrifice ait été moindre : je n'ai commencé de vivre que le 9 Avril 1756.

Je ne sçauois vous dire, Monsieur, combien j'ai été touché de voir que vous m'estimiez le plus malheureux des hommes. Le public sans doute en jugera comme vous, & c'est encore ce qui m'afflige. O ! que le sort dont j'ai joui, n'est-il connu de tout l'univers ! chacun voudroit s'en faire un semblable ; la paix régneroit sur la terre ; les hommes ne songeroient plus à se nuire, & il n'y auroit plus de méchans quand nul n'auroit intérêt à l'être. Mais de quoi jouissois-je enfin quand j'étois seul ? De moi, de l'univers entier, de tout ce qui est, de tout ce qui peut être, de tout ce qu'a de beau le monde sensible, & d'imaginable le monde intellectuel : je rassemblois autour de moi tout ce qui pouvoit flatter mon cœur ; mes desirs étoient la mesure de mes plaisirs. Non, jamais les plus voluptueux n'ont connu de pareilles délices, & j'ai cent fois plus joui de mes chimères qu'ils ne font des réalités.

Quand mes douleurs me font tristement mesurer la longueur des nuits, & que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil, souvent je me distrais de mon état présent en songeant aux divers événemens

de ma vie ; & les repentirs , les doux souvenirs , les regrets , l'attendrissement se partagent le soin de me faire oublier quelques momens mes souffrances. Quels tems croiriez-vous , Monsieur , que je me rappelle le plus souvent & le plus volontiers dans mes rêves ? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse ; ils furent trop rares , trop mêlés d'amertumes , & sont déjà trop loin de moi. Ce sont ceux de ma retraite , ce sont mes promenades solitaires , ce sont ces jours rapides mais délicieux que j'ai passés tous entiers avec moi seul , avec ma bonne & simple gouvernante , avec mon chien bien aimé , ma vieille chatte , avec les oiseaux de la campagne & les biches de la forêt , avec la nature entière & son inconcevable Auteur. En me levant avant le soleil pour aller voir , contempler son lever dans mon jardin , quand je voyois commencer une belle journée , mon premier souhait , étoit que ni lettres , ni visites n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné la matinée à divers soins que je remplissois tous avec plaisir , parce que je pouvois les remettre à un autre tems , je me hâtois de dîner pour échapper aux importuns , & me ménager un plus long après-midi. Avant une heure , même les jours les plus ardens , je partoisi par le grand soleil avec le fidèle Achate , pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi , avant que j'eusse pu m'esquiver ; mais quand une fois , j'avois pu doubler un certain coin , avec quel battement de cœur , avec quel pétilllement de joie je commençois à respirer en me sentant sauvé , en me disant , me voilà maître de moi pour le reste de ce jour ! J'allois alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt , quelque lieu désert où rien ne me montrant la main des hommes , n'annonçât la servitude & la domination , quelque asyle où je pusse croire avoir pénétré le premier , & où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature & moi. C'étoit-là qu'elle sem-

bloit déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts , & la pourpre des bruyères frappoient mes yeux d'un luxe qui touchoit mon cœur ; la majesté des arbres qui me couvroient de leur ombre , la délicatesse des arbustes qui m'environnoient , l'étonnante variété des herbes & des fleurs que je foulois sous mes pieds , tenoient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation & d'admiration : le concours de tant d'objets intéressans qui se disputoient mon attention , m'attirant sans cesse de l'un à l'autre , favorisoit mon humeur rêveuse & paresseuse , & me faisoit souvent redire en moi-même ; non , Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.

Mon imagination ne laissoit pas long-tems déserte la terre ainsi parée. Je la peuplois bientôt d'êtres selon mon cœur , & chassant bien loin l'opinion , les préjugés , toutes les passions factices , je transportois dans les asyles de la nature , des hommes dignes de les habiter. Je m'en formois une société charmante dont je ne me sentoie pas indigne , je me faisois un siècle d'or à ma fantaisie , & remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie , qui m'avoient laissé de doux souvenirs , & de toutes celles que mon cœur pouvoit désirer encore , je m'attendrissois jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité , plaisirs délicieux , si purs , & qui sont désormais si loin des hommes. O ! si dans ces momens quelque idée de Paris , de mon siècle , & de ma petite gloriole d'Auteur , venoit troubler mes rêveries , avec quel dédain je la chassois à l'instant pour me livrer , sans distraction , aux sentimens exquis dont mon ame étoit pleine ! Cependant au milieu de tout cela , je l'avoue , le néant de mes chimères venoit quelquefois la contrister tout-à-coup. Quand tous mes rêves se seroient tournés en réalités , ils ne m'auroient pas suffi ; j'aurois imaginé , rêvé , désiré encore. Je trouvois en moi un vide inexplicable que rien n'auroit pu remplir ; un certain

élancement de cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avois pas d'idée, & dont pourtant je sentoie le besoin. Hé bien, Monsieur, cela même étoit jouissance, puisque j'en étois pénétré d'un sentiment très-vif & d'une tristesse attirante, que je n'aurois pas voulu ne pas avoir.

Bientôt de la surface de la terre, j'élevois mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'Être incompréhensible qui embrasse tout. Alors l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensois pas, je ne raisonnois pas, je ne philosophois pas; je me sentoie avec une sorte de volupté accablé du poids de cet univers, je me livrois avec ravissement à la confusion de ces grandes idées, j'aimois à me perdre en imagination dans l'espace, mon cœur serré dans les bornes des êtres s'y trouvoit trop à l'étroit, j'étouffois dans l'univers, j'aurois voulu m'élançer dans l'infini. Je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serois senti dans une situation moins délicieuse, que cette étourdissante extase, à laquelle mon esprit se livroit sans retenue, & qui dans l'agitation de mes transports, me faisoit écrier quelquefois : ô grand Être ! ô grand Être ! sans pouvoir dire, ni penser rien de plus.

Ainsi s'écouloient, dans un délire continuel, les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées; & quand le coucher du soleil me faisoit songer à la retraite, étonné de la rapidité du tems, je croyois n'avoir pas assez mis à profit ma journée, je pensois en pouvoir jouir davantage encore, & pour réparer le tems perdu, je me disois; je reviendrai demain.

Je revenois à petit pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content; je me reposois agréablement au retour, en me livrant à l'impression des objets, mais sans penser, sans rien faire autre chose, que sentir le calme & le bonheur de ma situation. Je trouvois mon couvert mis sur ma ter-

raffe. Je soupois de grand appétit dans mon petit domestique : nulle image de servitude & de dépendance ne troubloit la bienveillance qui nous unissoit tous. Mon chien lui-même étoit mon ami, non mon esclave, nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi ; ma gaieté, durant toute la soirée, témoignoit que j'avois vécu seul tout le jour ; j'étois bien différent quand j'avois vu de la compagnie, j'étois rarement content des autres, & jamais de moi. Le soir j'étois grondeur & taciturne ; cette remarque est de ma gouvernante, & depuis qu'elle me l'a dite, je l'ai toujours trouvée juste en m'observant. Enfin, après avoir fait encore quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelque air sur mon épinette, je trouvois dans mon lit un repos de corps & d'ame, cent fois plus doux, que le sommeil même.

Ce sont-là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie ; bonheur sans amertume, sans ennui, sans regrets, & auquel j'aurois borné volontiers tout celui de mon existence. Oui, Monsieur, que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité, je n'en demande point d'autres, & n'imaginer pas que je sois beaucoup moins heureux dans ces ravissantes contemplations, que les intelligences célestes. Mais un corps qui souffre ôte à l'esprit sa liberté ; désormais je ne suis plus seul, j'ai un hôte qui m'importune, il faut m'en délivrer pour être à moi, & l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances, ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi, le moment de les goûter sans distraction.

Mais me voici déjà à la fin de ma seconde feuille. Il m'en faudroit pourtant encore une. Encore une lettre donc, & puis plus. Pardon, Monsieur, quoique j'aime trop à parler de moi, je n'aime pas en parler avec tout le monde ; c'est ce qui me fait abuser de l'occasion quand je l'ai, & qu'elle me plaît. Voilà mon tort & mon excuse. Je vous prie de la prendre en gré.

QUATRIÈME LETTRE.

28 Janvier 1762.

JE vous ai montré, Monsieur, dans le secret de mon cœur, les vrais motifs de ma retraite & de toute ma conduite ; motifs bien moins nobles sans doute que vous ne les avez supposés, mais tels pourtant qu'ils me rendent content de moi-même, & m'inspirent la fierté d'ame d'un homme qui se sent bien ordonné, & qui ayant eu le courage de faire ce qu'il falloit pour l'être, croit pouvoir s'en imputer le mérite. Il dépendoit de moi, non de me faire un autre tempérament, ni un autre caractère, mais de tirer parti du mien, pour me rendre bon à moi-même, & nullement méchant aux autres. C'est beaucoup que cela, Monsieur, & peu d'hommes en peuvent dire autant. Aussi je ne vous déguiferaï point que, malgré le sentiment de mes vices, j'ai pour moi une haute estime.

Vos gens de Lettres ont beau crier qu'un homme seul est inutile à tout le monde, & ne remplit pas ses devoirs dans la société. J'estime moi, les paysans de Montmorenci des membres plus utiles de la société, que tous ces tas de désœuvrés payés de la graisse du peuple, pour aller six fois la semaine bavarder dans une Académie ; & je suis plus content de pouvoir, dans l'occasion, faire quelque plaisir à mes pauvres voisins, que d'aider à parvenir à ces foules de petits intrigans, dont Paris est plein, qui tous aspirent à l'honneur d'être des frippons en place, & que, pour le bien public, ainsi que pour le leur, on devroit tous renvoyer labourer la terre dans leurs provinces. C'est quelque chose que de donner aux hommes l'exemple de la vie qu'ils devroient tous mener. C'est quelque chose quand on n'a plus ni force,

ni santé pour travailler de ses bras, d'oser de sa retraite, faire entendre la voix de la vérité. C'est quelque chose d'avertir les hommes de la folie des opinions qui les rendent misérables. C'est quelque chose d'avoir pu contribuer à empêcher, ou différer au moins dans ma patrie l'établissement pernicieux que pour faire sa cour à Voltaire à nos dépens, d'Alembert vouloit qu'on fit parmi nous. Si j'eusse vécu dans Genève, je n'aurois pu, ni publier l'Épître dédicatoire du discours sur l'inégalité, ni parler même de l'établissement de la comédie, du ton que je l'ai fait. Je serois beaucoup plus inutile à mes Compatriotes, vivant au milieu d'eux, que je ne puis l'être dans l'occasion de ma retraite. Qu'importe en quel lieu j'habite, si j'agis où je dois agir? D'ailleurs, les habitans de Montmorenci sont-ils moins hommes que les Parisiens, & quand je puis en dissuader quelqu'un d'envoyer son enfant se corrompre à la ville, fais-je moins de bien que si je pouvois de la ville le renvoyer au foyer paternel? Mon indigence seule ne m'empêcherait-elle pas d'être inutile de la manière que tous ces beaux parleurs l'entendent; & puisque je ne mange du pain qu'autant que j'en gagne, ne suis-je pas forcé de travailler pour ma subsistance, & de payer à la société tout le besoin que je puis avoir d'elle? Il est vrai que je me suis refusé aux occupations qui ne m'étoient pas propres; ne me sentant point le talent qui pouvoit me faire mériter le bien que vous m'avez voulu faire, l'accepter eût été le voler à quelque homme de Lettres aussi indigent que moi, & plus capable de ce travail. En me l'offrant vous supposez que j'étois en état de faire un extrait, que je pouvois m'occuper de matières qui m'étoient indifférentes, & cela n'étant pas, je vous aurois trompé, je me serois rendu indigne de vos bontés, en me conduisant autrement que je n'ai fait; on n'est jamais excusable de faire mal ce qu'on

fait volontairement ; je serois maintenant mécontent de moi , & vous aussi ; & je ne goûterois pas le plaisir que je prends à vous écrire. Enfin , tant que mes forces me l'ont permis , en travaillant pour moi , j'ai fait , selon ma portée , tout ce que j'ai pu pour la société ; si j'ai peu fait pour elle , j'en ai encore moins exigé , & je me crois si bien quitte avec elle dans l'état où je suis , que si je pouvois désormais me reposer tout-à-fait , & vivre pour moi seul , je le ferois sans scrupule. J'écarterai du moins de moi de toutes mes forces , l'importunité du bruit public. Quand je vivrois encore cent ans , je n'écrirois pas une ligne pour la presse , & ne croirois vraiment recommencer à vivre , que quand je serois tout-à-fait oublié.

J'avoue pourtant qu'il a tenu à peu , que je ne me sois trouvé rengagé dans le monde , & que je n'aye abandonné ma solitude , non par dégoût pour elle , mais par un goût non moins vif que j'ai failli lui préférer. Il faudroit , Monsieur , que vous connussiez l'état de délaissement & d'abandon de tous mes amis où je me trouvois , & la profonde douleur dont mon ame en étoit affectée , lorsque Monsieur & Madame de Luxembourg desirèrent de me connoître , pour juger de l'impression que firent sur mon cœur affligé leurs avances & leurs caresses. J'étois mourant ; sans eux je serois infailliblement mort de tristesse ; ils m'ont rendu la vie , il est bien juste que je l'employe à les aimer.

J'ai un cœur très-aimant , mais qui peut se suffire à lui-même. J'aime trop les hommes pour avoir besoin de choisir parmi eux ; je les aime tous , & c'est parce que je les aime , que je hais l'injustice ; c'est parce que je les aime , que je les suis ; je souffre moins de leurs maux quand je ne les vois pas ; cet intérêt pour l'espèce suffit pour nourrir mon cœur ; je n'ai pas besoin d'amis particuliers , mais quand j'en ai , j'ai grand besoin de ne les pas perdre ; car quand ils se dé-

tachent, ils me déchirent, en cela d'autant plus coupables, que je ne leur demande que de l'amitié, & que pourvu qu'ils m'aiment, & que je le sçache, je n'ai pas même besoin de les voir. Mais ils ont toujours voulu mettre à la place du sentiment, des soins & des services que le public voyoit, & dont je n'avois que faire; quand je les aimois, ils ont voulu paroître m'aimer. Pour moi qui dédaigne en tout les apparences, je ne m'en suis pas contenté, & ne trouvant que cela, je me le suis tenu pour dit. Ils n'ont pas précisément cessé de m'aimer, j'ai seulement découvert qu'ils ne m'aimoient pas.

Pour la première fois de ma vie, je me trouvai donc tout-à-coup le cœur seul, & cela, seul aussi dans ma retraite, & presque aussi malade que je le suis aujourd'hui. C'est dans ces circonstances que commença ce nouvel attachement, qui m'a si bien dédommagé de tous les autres, & dont rien ne me dédommagera; car il durera, j'espère, autant que ma vie, & quoiqu'il arrive, il sera le dernier. Je ne puis vous dissimuler, Monsieur, que j'ai une violente aversion pour les états qui dominent les autres; j'ai même tort de dire que je ne puis le dissimuler, car je n'ai nulle peine à vous l'avouer, à vous né d'un sang illustre, fils du Chancelier de France, & Premier Président d'une Cour souveraine; oui, Monsieur, à vous qui m'avez fait mille biens sans me connoître, & à qui, malgré mon ingratitude naturelle, il ne m'en coûte rien d'être obligé. Je hais les Grands, je hais leur état, leur dureté, leurs préjugés, leur petitesse & tous leurs vices, & je les haïrois bien davantage si je les méprisois moins. C'est avec ce sentiment que j'ai été comme entraîné au château de Montmorency; j'en ai vu les maîtres, ils m'ont aimé, & moi, Monsieur, je les ai aimés, & les aimerai tant que je vivrai de toutes les forces de mon ame: je donnerois pour eux, je ne dis pas ma vie,

le don feroit foible dans l'état où je fuis , je ne dis pas ma réputation parmi mes contemporains dont je ne me foucie guères , mais la feule gloire qui ait jamais touché mon cœur , l'honneur que j'attends de la poftérité , & qu'elle me rendra parce qu'il m'eft dû , & que la poftérité eft toujours juftice. Mon cœur qui ne fçait point s'attacher à demi , s'eft donné à eux fans réferve , & je ne m'en repens pas , je m'en repentirois même inutilement , car il ne feroit plus tems de m'en dédire. Dans la chaleur de l'enthoufiafme qu'ils m'ont infpiré , j'ai cent fois été fur le point de leur demander un afyle dans leur maifon pour y paffer le refte de mes jours auprès d'eux , & ils me l'auroient accordé avec joie , fi même , à la manière dont ils s'y font pris , je ne dois pas me regarder comme ayant été prévenu par leurs offres. Ce projet eft certainement un de ceux que j'ai médité le plus long-tems , & avec le plus de complaifance. Cependant il a fallu fentir à la fin malgré moi , qu'il n'étoit pas bon. Je ne penfois qu'à l'attachement des perfonnes , fans fonger aux intermédiaires qui nous auroient tenus éloignés , & il y en avoit de tant de fortes , fur-tout dans l'incommodité attachée à mes maux , qu'un tel projet n'eft excufable , que par le fentiment qui l'avoit infpiré. D'ailleurs , la manière de vivre qu'il auroit fallu prendre , choque trop directement tous mes goûts , toutes mes habitudes , je n'y aurois pas pu réfifter feulement trois mois. Enfin nous aurions eu beau nous rapprocher d'habitation , la diftance reftant toujours la même entre les états , cette intimité délicieufe qui fait le plus grand charme d'une étroite fociété , eût toujours manqué à la nôtre ; je n'aurois été ni l'ami , ni le domeftique de Monsieur le Maréchal de Luxembourg ; j'aurois été fon hôte ; en me fentant hors de chez moi , j'aurois foupiré fouvent après mon ancien afyle , & il vaut cent fois mieux être éloigné des perfonnes qu'on

qu'on aime, & desirer d'être auprès d'elles, que de s'exposer à faire un souhait opposé. Quelques degrés plus rapprochés eussent peut-être fait révolution dans ma vie. J'ai cent fois supposé, dans mes rêves, Monsieur de Luxembourg point Duc, point Maréchal de France, mais bon Gentilhomme de campagne, habitant quelque vieux château, & J. J. Rousseau point Auteur, point faiseur de livres, mais ayant un esprit médiocre & un peu d'acquis, se présentant au Seigneur châtelain & à la Dame, leur agréant, trouvant auprès d'eux le bonheur de sa vie, & contribuant au leur; si pour rendre le rêve plus agréable, vous me permettiez de pouffer d'un coup d'épaule le château de Malesherbes à demi-lieue de-là, il me semble, Monsieur, qu'en rêvant de cette manière je n'aurois de long-tems envie de m'éveiller.

Mais c'en est fait; il ne me reste plus qu'à terminer le long rêve: car les autres sont désormais tout hors de saison; & c'est beaucoup, si je puis me promettre encore quelques-unes des heures délicieuses que j'ai passées au château de Montmorenci. Quoi qu'il en soit, me voilà tel que je me sens affecté, jugez-moi sur tout ce fatras si j'en vaux la peine, car je n'y sçaurois mettre plus d'ordre, & je n'ai pas le courage de recommencer; si ce tableau trop véridique m'ôte votre bienveillance, j'aurai cessé d'usurper ce qui ne m'appartenoit pas; mais si je la conserve, elle m'en deviendra plus chère, comme étant plus à moi.



L E T T R E

A M. PHILOPOLIS,

Au sujet du Discours sur l'origine & l'inégalité des Conditions.

Vous voulez, Monsieur, que je vous réponde, puisque vous me faites des questions. Il s'agit, d'ailleurs, d'un ouvrage dédié à mes Concitoyens; je dois en le défendant justifier l'honneur qu'ils m'ont fait de l'accepter. Je laisse à part dans votre lettre ce qui me regarde en bien & en mal, parce que l'un compense l'autre à-peu-près, que j'y prends peu d'intérêt, le Public encore moins, & que tout cela ne fait rien à la recherche de la vérité. Je commence donc par le raisonnement que vous me proposez, comme essentiel à la question que j'ai tâché de résoudre.

L'état de société, me dites-vous, résulte immédiatement des facultés de l'homme & par conséquent de sa nature. Vouloir que l'homme ne devînt point sociable, ce seroit donc vouloir qu'il ne fût point homme, & c'est attaquer l'ouvrage de Dieu, que de s'élever contre la société humaine. Permettez-moi, Monsieur, de vous proposer à mon tour une difficulté avant de résoudre la vôtre. Je vous épargnerois ce détour, si je connoissois un chemin plus sûr pour aller au but.

Supposons que quelques Sçavans trouvassent un jour le secret d'accélérer la vieillesse, & l'art d'engager les hommes à faire usage de cette rare découverte: persuasion qui ne seroit peut-être pas si difficile à produire qu'elle paroît au premier aspect; car la raison, ce grand véhicule de toutes

nos sottises, n'auroit garde de nous manquer à celle-ci. Les Philosophes sur-tout & les gens sensés, pour secouer le joug des passions & goûter le précieux repos de l'ame, gaigneroient à grands pas l'âge de Nestor, & renonceroient volontiers aux desirs qu'on peut satisfaire, afin de se garantir de ceux qu'il faut étouffer. Il n'y auroit que quelques étourdis qui, rougissant même de leur foiblesse, voudroient follement rester jeunes & heureux, au lieu de vieillir pour être sages.

Supposons qu'un esprit singulier, bizarre, & pour tout dire, un homme à paradoxes, s'avisât alors de reprocher aux autres l'absurdité de leurs maximes, de leur prouver qu'ils courent à la mort en cherchant la tranquillité, qu'ils ne font que radoter à force d'être raisonnables; & que s'il faut qu'ils soient vieux un jour, ils devroient tâcher au moins de l'être le plus tard qu'il seroit possible.

Il ne faut pas demander si nos Sophistes craignant le décri de leur Arcane, se hâteroient d'interrompre ce discoureur importun. « Sages vieillards, diroient-ils à leurs sectateurs, remerciez le Ciel des graces qu'il vous accorde, & félicitez-vous sans cesse d'avoir si bien suivi ses volontés. Vous êtes décrépits, il est vrai, languissans, cacochymes; tel est le sort inévitable de l'homme, mais votre entendement est sain; vous êtes perclus de tous les membres, mais votre tête en est plus libre; vous ne sçauriez agir, mais vous parlez comme des oracles; & si vos douleurs augmentent de jour en jour, votre Philosophie augmente avec elles. Plaiguez cette jeunesse impétueuse que sa brutale santé prive des biens attachés à votre foiblesse. Heureuses infirmités qui rassemblent autour de vous tant d'habiles Pharmaciens fournis de plus de drogues que vous n'avez de maux, tant de sçavans Médecins qui connoissent à fond votre poulx, qui sçavent en grec les noms de tous vos rhumatismes, tant de zélés

» consolateurs & d'héritiers fidèles qui vous conduisent
 » agréablement à votre dernière heure. Que de secours
 » perdus pour vous, si vous n'aviez sçu vous donner les
 » maux qui les ont rendu nécessaires » !

Ne pouvons-nous pas imaginer qu'apostrophant ensuite
 notre imprudent avertisseur, ils lui parleroient à-peu-près
 ainsi :

« Cessez, déclamateur téméraire, de tenir ces discours
 » impies. Osez-vous blâmer ainsi la volonté de celui qui a
 » fait le genre-humain ? L'état de vieillesse ne découle-t-il
 » pas de la constitution de l'homme ? N'est-il pas naturel à
 » l'homme de vieillir ? Que faites-vous donc dans vos dis-
 » cours séditieux que d'attaquer une loi de la nature & par
 » conséquent la volonté de son Créateur ? Puisque l'homme
 » vieillit, Dieu veut qu'il vieillisse. Les faits sont-ils autre
 » chose que l'expression de sa volonté ? Apprenez que
 » l'homme jeune n'est point celui que Dieu a voulu faire,
 » & que pour s'empreser d'obéir à ses ordres, il faut se
 » hâter de vieillir ».

Tout cela supposé, je vous demande, Monsieur, si
 l'homme aux paradoxes doit se taire ou répondre ; & dans
 ce dernier cas, de vouloir bien m'indiquer ce qu'il doit
 dire ; je tâcherai de résoudre alors votre objection.

Puisque vous prétendez m'attaquer par mon propre sys-
 tème, n'oubliez pas, je vous prie, que selon moi la société
 est naturelle à l'espèce humaine comme la décrépitude à
 l'individu, & qu'il faut des Arts, des Loix, des Gouver-
 nemens aux Peuples comme il faut des béquilles aux vieil-
 lards. Toute la différence est que l'état de vieillesse découle
 de la seule nature de l'homme, & que celui de société
 découle de la nature du genre-humain ; non pas immédia-
 tement comme vous le dites, mais seulement comme je
 l'ai prouvé, à l'aide de certaines circonstances extérieures
 qui pouvoient être ou n'être pas, ou du moins arriv

plutôt ou plus tard, & par conséquent accélérer ou ralentir le progrès. Plusieurs même de ces circonstances dépendent de la volonté des hommes; j'ai été obligé, pour établir une parité parfaite, de supposer dans l'individu le pouvoir d'accélérer sa vieillesse, comme l'espèce a celui de retarder la sienne. L'état de société ayant donc un terme extrême auquel les hommes sont les maîtres d'arriver plutôt ou plus tard, il n'est pas inutile de leur montrer le danger d'aller si vite, & les misères d'une condition qu'ils prennent pour la perfection de l'espèce.

A l'énumération des maux dont les hommes sont accablés & que je soutiens être leur propre ouvrage, vous m'assurez, Leibnitz & vous, que tout est bien, & qu'ainsi la providence est justifiée. J'étois éloigné de croire qu'elle eût besoin pour sa justification du secours de la Philosophie Leibnitzienne, ni d'aucune autre. Pensez-vous sérieusement, vous-même, qu'un système de Philosophie, quel qu'il soit, puisse être plus irrépréhensible que l'univers, & que pour disculper la providence, les argumens d'un Philosophe soient plus convaincans que les ouvrages de Dieu? Au reste, nier que le mal existe, est un moyen fort commode d'excuser l'auteur du mal. Les Stoïciens se sont autrefois rendus ridicules à meilleur marché.

Selon Leibnitz & Pope, tout ce qui est, est bien. S'il y a des sociétés, c'est que le bien général veut qu'il y en ait; s'il n'y en a point, le bien général veut qu'il n'y en ait pas; & si quelqu'un persuadoit aux hommes de retourner vivre dans les forêts, il seroit bon qu'ils y retournassent vivre. On ne doit pas appliquer à la nature des choses une idée de bien ou de mal qu'on ne tire que de leurs rapports; car elles peuvent être bonnes relativement au tout, quoique mauvaises en elles-mêmes. Ce qui concourt au bien général peut être un mal particulier, dont il est permis de se délivrer quand il est possible. Car si ce mal, tandis qu'on le

supporte, est utile au tout, le bien contraire qu'on s'efforce de lui substituer ne lui fera pas moins utile si-tôt qu'il aura lieu. Par la même raison que tout est bien comme il est, si quelqu'un s'efforce de changer l'état des choses, il est bon qu'il s'efforce de les changer; & s'il est bien ou mal qu'il réussisse, c'est ce qu'on peut apprendre de l'événement seul & non de la raison. Rien n'empêche en cela que le mal particulier ne soit un mal réel pour celui qui le souffre. Il étoit bon pour le tout que nous fussions civilisés puisque nous le sommes, mais il eût certainement été mieux pour nous de ne pas l'être. Leibnitz n'eût jamais rien tiré de son système qui pût combattre cette proposition; & il est clair que l'optimisme bien entendu, ne fait rien ni pour ni contre moi.

Aussi n'est-ce ni à Leibnitz ni à Pope que j'ai à répondre, mais à vous seul qui, sans distinguer le mal universel qu'ils nient, du mal particulier qu'ils ne nient pas, prétendez que c'est assez qu'une chose existe pour qu'il ne soit pas permis de désirer qu'elle existât autrement. Mais, Monsieur, si tout est bien comme il est, tout étoit bien comme il étoit avant qu'il y eût des Gouvernemens & des Loix; il fut donc au moins superflu de les établir, & Jean-Jacques alors, avec votre système, eût eu beau jeu contre Philopolis. Si tout est bien comme il est, de la manière que vous l'entendez, à quoi bon corriger nos vices, guérir nos maux, redresser nos erreurs? Que servent nos Chaires, nos Tribunaux, nos Académies? Pourquoi faire appeler un Médecin, quand vous avez la fièvre? Que sçavez-vous si le bien du plus grand tout que vous ne connoissez pas, n'exige point que vous ayez le transport, & si la santé des habitans de Saturne ou de Sirius ne souffriroient point du rétablissement de la vôtre? Laissez aller tout comme il pourra, afin que tout aille toujours bien. Si tout est le mieux qu'il peut être, vous devez blâmer toute action quelconque; car toute action produit nécessairement quel-

que changement dans l'état où sont les choses, au moment qu'elle se fait; on ne peut donc toucher à rien sans mal faire, & le quiétisme le plus parfait est la seule vertu qui reste à l'homme. Enfin si tout est bien comme il est, il est bon qu'il y ait des Lapons, des Esquimaux, des Algonquins, des Chicacas, des Caraïbes, qui se passent de notre police, des Hottentots qui s'en moquent, & un Genevois qui les approuve. Leibnitz lui-même conviendrait de ceci.

L'homme, dites-vous, est tel que l'exigeoit la place qu'il devoit occuper dans l'univers. Mais les hommes diffèrent tellement selon les tems & les lieux, qu'avec une pareille logique on seroit sujet à tirer du particulier à l'universel des conséquences fort contradictoires & fort peu concluantes. Il ne faut qu'une erreur de Géographie pour bouleverser toute cette prétendue doctrine qui déduit ce qui doit être de ce qu'on voit. C'est à faire aux Castors, dira l'Indien, de s'enfouir dans des tanières; l'homme doit dormir à l'air dans un hamac suspendu à des arbres. Non, non, dira le Tartare, l'homme est fait pour coucher dans un charriot. Pauvres gens, s'écrieront nos Philopolis d'un air de pitié, ne voyez-vous pas que l'homme est fait pour bâtir des villes? Quand il est question de raisonner sur la nature humaine, le vrai Philosophe n'est ni Indien, ni Tartare, ni de Genève, ni de Paris, mais il est homme.

Que le singe soit une bête, je le crois, & j'en ai dit la raison; que l'Orang-Outang en soit une aussi, voilà ce que vous avez la bonté de m'apprendre, & j'avoue qu'après les faits que j'ai cités, la preuve de celui-là me sembloit difficile. Vous philosophez trop bien pour prononcer là-dessus aussi légèrement que nos voyageurs qui s'exposent quelquefois, sans beaucoup de façons, à mettre leurs semblables au rang des bêtes. Vous obligerez donc sûrement le Public, & vous instruirez même les Naturalistes en nous apprenant

les moyens que vous avez employés pour décider cette question.

Dans mon Épître dedicatoire, j'ai félicité ma patrie d'avoir un des meilleurs Gouvernemens qui pussent exister. J'ai trouvé dans le Discours qu'il devoit y avoir très-peu de bons Gouvernemens: je ne vois pas où est la contradiction que vous remarquez en cela. Mais comment sçavez-vous, Monsieur, que j'irois vivre dans les bois si ma santé me le permettoit, plutôt que parmi mes concitoyens pour lesquels vous connoissez ma tendresse? Loin de rien dire de semblable dans mon Ouvrage, vous y avez dû voir des raisons très-fortes de ne point choisir ce genre de vie. Je sens trop en mon particulier combien peu je puis me passer de vivre avec des hommes aussi corrompus que moi, & le sage même, s'il en est, n'ira pas aujourd'hui chercher le bonheur au fond d'un désert. Il faut fixer, quand on le peut, son séjour dans sa Patrie pour l'aimer & la servir. Heureux celui qui, privé de cet avantage, peut au moins vivre au sein de l'amitié dans la patrie commune du genre-humain, dans cet asyle immense ouvert à tous les hommes, où se plaisent également l'austère sagesse & la jeunesse folâtre; où règnent l'humanité, l'hospitalité, la douceur, & tous les charmes d'une société facile; où le pauvre trouve encore des amis, la vertu des exemples qui l'animent, & la raison des guides qui l'éclairent! C'est sur ce grand théâtre de la fortune, du vice, & quelquefois des vertus, qu'on peut observer avec fruit le spectacle de la vie; mais c'est dans son pays que chacun devoit en paix achever la sienne.

Il me semble, Monsieur, que vous me censurez bien gravement, sur une réflexion qui me paroît très-juste, & qui, juste ou non, n'a point dans mon écrit le sens qu'il vous plaît de lui donner par l'addition d'une seule lettre.

Si la nature nous a destinés à être saints , me faites-vous dire , j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature , & que l'homme qui médite est un animal dépravé. Je vous avoue que si j'avois ainsi confondu la santé avec la sainteté , & que la proposition fût vraie , je me croirois très-propre à devenir un grand saint moi-même dans l'autre monde , ou du moins à me porter toujours bien dans celui-ci.

Je finis , Monsieur , en répondant à vos trois dernières questions. Je n'abuserai pas du tems que vous me donnez pour y réfléchir ; c'est un soin que j'avois pris d'avance.

Un homme ou tout autre Être sensible qui n'auroit jamais connu la douleur , auroit-il de la pitié , & seroit-il ému à la vue d'un enfant qu'on égorgeroit ? Je réponds que non.

Pourquoi la populace à qui M. Rousseau accorde une si grande dose de pitié , se repaît-elle avec tant d'avidité du spectacle d'un malheureux expirant sur la roue ? Par la même raison que vous allez pleurer au théâtre & voir Scïde égorger son père , ou Thyeste boire le sang de son fils. La pitié est un sentiment si délicieux qu'il n'est pas étonnant qu'on cherche à l'éprouver. D'ailleurs , chacun a une curiosité secrète d'étudier les mouvemens de la nature aux approches de ce moment redoutable que nul ne peut éviter. Ajoutez à cela le plaisir d'être pendant deux mois l'orateur du quartier , & de raconter pathétiquement aux voisins la belle mort du dernier roué.

L'affection que les femelles des animaux témoignent pour leurs petits , a-t-elle ces petits pour objet ou la mère ? D'abord la mère pour son besoin , puis les petits par habitude. Je l'avois dit dans le Discours. *Si par hasard c'étoit celle-ci , le bien-être des petits n'en seroit que plus assuré.* Je le croirois ainsi. Cependant cette maxime demande moins à être étendue que restreinte ; car , dès que les poussins sont éclos , on ne voit pas que la poule ait aucun besoin d'eux , & fa

tendresse maternelle ne le cède pourtant à nulle autre.

Voilà , Monsieur , mes réponses. Remarquez au reste que , dans cette affaire comme dans celle du premier Discours , je suis toujours le monstre qui soutient que l'homme est naturellement bon , & que mes adversaires sont toujours les honnêtes-gens qui , à l'édification publique , s'efforcent de prouver que la nature n'a fait que des scélérats.

Je suis , autant qu'on peut l'être , de quelqu'un qu'on ne connoît point ,

Monsieur , &c.

L E T T R E

SUR L'EXISTENCE DE DIEU , LE
SENTIMENT INTERNE , &c.

A Bourgoïn le 15 Janvier 1769.

JE sens , Monsieur , l'inutilité du devoir que je remplis en répondant à votre dernière lettre : mais c'est un devoir enfin que vous m'imposez & que je remplis de bon cœur , quoique mal , vu les distractions de l'état où je suis.

Mon dessein , en vous disant ici mon opinion sur les principaux points de votre lettre , est de vous la dire avec simplicité & sans chercher à vous la faire adopter. Cela seroit contre mes principes & même contre mon goût. Car je suis juste , & comme je n'aime point qu'on cherche à me subjuguier , je ne cherche non plus à subjuguier personne. Je sçais que la raison commune est très-bornée ; qu'aussi-tôt qu'on sort de ses étroites limites , chacun a la sienne qui n'est propre qu'à lui ; que les opinions se propagent par les opinions , non par la raison , & que quiconque

cède au raisonnement d'un autre, chose déjà très-rare, cède par préjugé, par autorité, par affection, par paresse; rarement, jamais peut-être, par son propre jugement.

Vous me marquez, Monsieur, que le résultat de vos recherches sur l'Auteur des choses est un état de doute. Je ne puis juger de cet état, parce qu'il n'a jamais été le mien, J'ai cru dans mon enfance par autorité, dans ma jeunesse par sentiment, dans mon âge mûr par raison; maintenant je crois parce que j'ai toujours cru. Tandis que ma mémoire éteinte ne me remet plus sur la trace de mes raisonnemens, tandis que ma judiciaire affoiblie ne me permet plus de les recommencer, les opinions qui en ont résulté me restent dans toute leur force; & sans que j'aie la volonté ni le courage de les mettre derechef en délibération, je m'y tiens en confiance & en conscience, certain d'avoir apporté dans la vigueur de mon jugement à leurs discussions toute l'attention & la bonne-foi dont j'étois capable. Si je me suis trompé, ce n'est pas ma faute, c'est celle de la nature qui n'a pas donné à ma tête une plus grande mesure d'intelligence & de raison. Je n'ai rien de plus aujourd'hui, j'ai beaucoup de moins. Sur quel fondement recommencerois-je donc à délibérer? Le moment presse; le départ approche. Je n'aurois jamais le tems ni la force d'achever le grand travail d'une resonte. Permettez qu'à tout événement j'emporte avec moi la confiance & la fermeté d'un homme, non les doutes décourageans & timides d'un vieux radoteur.

A ce que je puis me rappeler de mes anciennes idées, à ce que j'apperçois de la marche des vôtres, je vois que n'ayant pas suivi dans nos recherches la même route, il est peu étonnant que nous ne soyons pas arrivés à la même conclusion. Balançant les preuves de l'existence de Dieu avec les difficultés, vous n'avez trouvé aucun des côtés assez préponderant pour vous décider, & vous êtes resté

dans le doute. Ce n'est pas comme cela que je fis. J'examinai tous les systèmes sur la formation de l'univers que j'avois pu connoître. Je méditai sur ceux que je pouvois imaginer. Je les comparai tous de mon mieux, & je me décidai, non pour celui qui ne m'offroit point de difficultés, car ils m'en offroient tous, mais pour celui qui me paroissoit en avoir le moins. Je me dis que ces difficultés étoient dans la nature de la chose; que la contemplation de l'infini passeroit toujours les bornes de mon entendement; que ne devant jamais espérer de concevoir pleinement le système de la nature, tout ce que je pouvois faire étoit de le considérer par les côtés que je pouvois saisir; qu'il falloit sçavoir ignorer en paix tout le reste; & j'avoue que dans ces recherches je pensai comme les gens dont vous parlez, qui ne rejettent pas une vérité claire ou suffisamment prouvée, pour les difficultés qui l'accompagnent & qu'on ne sçauroit lever. J'avois alors, je l'avoue, une confiance si téméraire, ou du moins une si forte persuasion, que j'aurois défié tout philosophe de proposer aucun autre système intelligible sur la nature, auquel je n'eusse opposé des objections plus fortes, plus invincibles, que celles qu'il pouvoit m'opposer sur le mien, & alors il falloit me résoudre à rester sans rien croire, comme vous faites, ce qui ne dépendoit pas de moi, ou mal raisonner, ou croire comme j'ai fait.

Une idée qui me vint il y a trente ans, a peut-être plus contribué qu'aucune autre à me rendre inébranlable. Supposons, me disois-je, le genre-humain vieilli jusqu'à ce jour dans le plus complet matérialisme, sans que jamais idée de divinité ni d'ame soit entrée dans aucun esprit humain. Supposons que l'athéisme philosophique ait épuisé tous ses systèmes pour expliquer la formation & la marche de l'univers par le seul jeu de la matière & du mouvement nécessaire, mot auquel du reste je n'ai jamais rien conçu.

Dans cet état, Monsieur, excusez ma franchise, je supposois encore ce que j'ai toujours vu, & ce que je sentoie devoir être; qu'au lieu de se reposer tranquillement dans ces systèmes, comme dans le sein de la vérité, leurs inquiets partisans cherchoient sans cesse à parler de leur doctrine, à l'éclaircir, à l'étendre, à l'expliquer, la pallier, la corriger, & comme celui qui sent trembler sous ses pieds la maison qu'il habite, à l'étayer de nouveaux argumens. Terminons enfin ces suppositions par celle d'un Platon, d'un Clarke, qui, se levant tout d'un coup au milieu d'eux, leur eût dit: mes amis, si vous eussiez commencé l'analyse de cet univers par celle de vous-mêmes, vous eussiez trouvé dans la nature de votre être la clef de la constitution de ce même univers, que vous cherchez en vain sans cela. Qu'ensuite leur expliquant la distinction des deux substances, il leur eût prouvé par les propriétés même de la matière, que quoiqu'en dise Locke, la supposition de la matière pensante est une véritable absurdité. Qu'il leur eût fait voir quelle est la nature de l'être vraiment actif & pensant, & que de l'établissement de cet être qui juge, il fût enfin remonté aux notions confuses, mais sûres de l'Être suprême. Qui peut douter que frappés de l'éclat, de la simplicité, de la vérité, de la beauté de cette ravissante idée, les mortels jusqu'alors aveugles, éclairés des premiers rayons de la divinité, ne lui eussent offert par acclamation leurs premiers hommages, & que les penseurs sur-tout & les philosophes n'eussent rougi d'avoir contemplé si long-tems les dehors de cette machine immense, sans trouver, sans soupçonner même la clef de sa constitution, & toujours grossièrement bornés par leurs sens, de n'avoir jamais su voir que matière où tout leur montrait qu'une autre substance donnoit la vie à l'univers & l'intelligence à l'homme. C'est alors, Monsieur, que la mode eût été pour cette nouvelle philosophie, que les

jeunes-gens & les sages se fussent trouvés d'accord, qu'une doctrine si belle, si sublime, si douce, & si consolante pour tout homme juste, eût réellement excité tous les hommes à la vertu, & que ce beau mot d'*humanité* rebattu maintenant jusqu'à la fadeur, jusqu'au ridicule, par les gens du monde les moins humains, eût été plus empreint dans les cœurs que dans les livres. Il eût donc suffi d'une simple transposition de teins pour faire prendre tout le contre-pied à la mode philosophique, avec cette différence que celle d'aujourd'hui, malgré son clinquant de paroles, ne nous promet pas une génération bien estimable, ni des philosophes bien vertueux.

Vous objectez, Monsieur, que si Dieu eût voulu obliger les hommes à le connoître, il eût mis son existence en évidence à tous les yeux. C'est à ceux qui font de la foi en Dieu un dogme nécessaire au salut de répondre à cette objection, & ils y répondent par la révélation. Quant à moi qui crois en Dieu sans croire cette foi nécessaire, je ne vois pas pourquoi Dieu se seroit obligé de nous la donner. Je pense que chacun sera jugé, non sur ce qu'il a cru, mais sur ce qu'il a fait, & je ne crois point qu'un système de doctrine soit nécessaire aux œuvres, parce que la conscience en tient lieu.

Je crois bien, il est vrai, qu'il faut être de bonne-foi dans sa croyance, & ne pas s'en faire un système favorable à nos passions. Comme nous ne sommes pas tout intelligence, nous ne saurions philosopher avec tant de désintéressement que notre volonté n'influe un peu sur nos opinions; l'on peut souvent juger des secrettes inclinations d'un homme par ses sentimens purement spéculatifs; & cela posé, je pense qu'il se pourroit bien que celui qui n'a pas voulu croire fût puni pour n'avoir pas cru.

Cependant je crois que Dieu s'est suffisamment révélé aux hommes & par ses œuvres & dans leurs cœurs, & s'il

y en a qui ne le connoissent pas, c'est, selon moi, parce qu'ils ne veulent pas le connoître, ou parce qu'ils n'en ont pas besoin.

Dans ce dernier cas est l'homme sauvage & sans culture, qui n'a fait encore aucun usage de sa raison, qui, gouverné seulement par ses appétits, n'a pas besoin d'autre guide, & qui ne suivant que l'instinct de la nature, marche par des mouvemens toujours droits. Cet homme ne connoît pas Dieu, mais il ne l'offense pas. Dans l'autre cas, au contraire, est le philosophe, qui, à force de vouloir exalter son intelligence, de raffiner, de subtiliser sur ce qu'on pensa jusqu'à lui, ébranle enfin tous les axiomes de la raison simple & primitive, & pour vouloir toujours sçavoir plus & mieux que les autres, parvient à ne rien sçavoir du tout. L'homme à-la-fois raisonnable & modeste, dont l'entendement exercé, mais borné, sent ses limites & s'y renferme, trouve dans ces limites la notion de son ame & celle de l'Auteur de son être, sans pouvoir passer au-delà pour rendre ces notions claires, & contempler d'aussi près l'une & l'autre que s'il étoit lui-même un pur esprit. Alors saisi de respect il s'arrête & ne touche point au voile, content de sçavoir que l'Être immense est dessous. Voilà jusqu'où la philosophie est utile à la pratique. Le reste n'est plus qu'une spéculation oiseuse pour laquelle l'homme n'a point été fait, dont le raisonneur modéré s'abstient, & dans laquelle n'entre point l'homme vulgaire. Cet homme qui n'est ni une brute ni un prodige, est l'homme proprement dit, moyen entre les deux extrêmes, & qui compose les dix-neuf vingtièmes du genre-humain. C'est à cette classe nombreuse de chanter le Pseaume *Celi enafrant*, & c'est elle enfin qui le chante. Tous les peuples de la terre connoissent & adorent Dieu, & quoique chacun l'habille à sa mode, sous tous ces vêtemens divers, on trouve pourtant toujours Dieu. Le petit nombre d'élite

qui a de plus hautes prétentions de doctrine, & dont le génie ne se borne pas au sens commun, en veut un plus transcendante : ce n'est pas de quoi je le blâme ; mais qu'il parte delà pour se mettre à la place du genre-humain, & dire que Dieu s'est caché aux hommes, parce que le petit nombre ne le voit plus, je trouve en cela qu'il a tort. Il peut arriver, j'en conviens, que le torrent de la mode, & le jeu de l'intrigue étende la secte philosophique, & persuade un moment à la multitude qu'elle ne croit plus en Dieu : mais cette mode passagère ne peut durer, & comme qu'on s'y prenne, il faudra toujours à la longue un un Dieu à l'homme. Enfin, quand forçant la nature des choses, la divinité augmenteroit pour nous d'évidence, je ne doute pas que dans le nouveau lycée on n'augmentât en même raison de subtilité pour la nier. La raison prend à la longue le pli que le cœur lui donne, & quand on veut penser en tout autrement que le peuple, on en vient à bout tôt ou tard.

Tout ceci, Monsieur, ne vous paroît guères philosophique, ni à moi non plus ; mais toujours de bonne-foi avec moi-même, je sens se joindre à mes raisonnemens, quoique simples, le poids de l'assentiment intérieur. Vous voulez qu'on s'en défie ; je ne sçaurois penser comme vous sur ce point, & je trouve au contraire dans ce jugement interne une sauve-garde naturelle contre les sophismes de ma raison. Je crains même qu'en cette occasion vous ne confondiez les penchans secrets de notre cœur qui nous égarent, avec ce dictamen plus secret, plus interne encore, qui réclame & murmure contre ces décisions intéressées, & nous ramène en dépit de nous sur la route de la vérité. Ce sentiment intérieur est celui de la nature elle-même ; c'est un appel de sa part contre les sophismes de la raison, & ce qui le prouve est qu'il ne parle jamais plus fort que quand notre volonté cède avec le plus de complaisance

complaisance aux jugemens qu'il s'obstine à rejeter. Loin de croire que qui juge d'après lui soit sujet à se tromper, je crois que jamais il ne nous trompe, & qu'il est la lumière de notre foible entendement, lorsque nous voulons aller plus loin que ce que nous pouvons concevoir.

Et après tout, combien de fois la philosophie elle-même avec toute sa fierté, n'est-elle pas forcée de recourir à ce jugement interne qu'elle affecte de mépriser. N'étoit-ce pas lui seul qui faisoit marcher Diogene pour toute réponse devant Zénon qui nioit le mouvement? N'étoit-ce pas par lui que toute l'antiquité philosophique répondoit aux Pyrrhoniens? N'allons pas si loin: tandis que toute la philosophie moderne rejette les esprits, tout d'un coup l'Évêque Berkley s'élève, & soutient qu'il n'y a point de corps. Comment est-on venu à bout de répondre à ce terrible logicien? Otez le sentiment intérieur, & je défie tous les philosophes modernes ensemble de prouver à Berkley qu'il y a des corps. Bon jeune-homme qui me paroissez si bien né, de la bonne-foi, je vous en conjure! & permettez que je vous cite ici un auteur qui ne vous sera pas suspect, celui des pensées philosophiques. Qu'un homme vienne vous dire que projetant au hasard une multitude de caractères d'imprimerie, il a vu l'Eneïde toute arrangée résulter de ce jet: convenez qu'au lieu d'aller vérifier cette merveille, vous lui répondrez froidement: Monsieur, cela n'est pas impossible; mais vous mentez. En vertu de quoi, je vous prie, lui répondrez-vous ainsi?

Eh! qui ne sçait que sans le sentiment interne, il ne resteroit bientôt plus de traces de vérité sur la terre, que nous serions tous successivement le jouet des opinions les plus monstrueuses, à mesure que ceux qui les soutiendroient auroient plus de génie, d'adresse & d'esprit, & qu'enfin réduits à rougir de notre raison même, nous ne sçaurions bientôt plus que croire ni que penser.

Mais les objections. sans doute il y en a d'insolubles pour nous , & beaucoup , je le sçais. Mais encore un coup donnez-moi un système où il n'y en ait pas , ou dites-moi comment je dois me déterminer. Bien plus ; par la nature de mon système , pourvu que mes preuves directes soient bien établies , les difficultés ne doivent pas m'arrêter , vu l'impossibilité où je suis , moi être mixte , de raisonner exactement sur les esprits purs , & d'en observer suffisamment la nature. Mais vous matérialiste , qui me parlez d'une substance unique , palpable & fournie par sa nature à l'inspection des sens , vous êtes obligé non-seulement de ne me rien dire que de clair , de bien prouvé , mais de résoudre toutes mes difficultés d'une façon pleinement satisfaisante , parce que nous possédons vous & moi tous les instrumens nécessaires à cette solution. Et , par exemple , quand vous faites naître la pensée des combinaisons de la matière , vous devez me montrer sensiblement ces combinaisons & leur résultat par les seules loix de la physique & de la mécanique , puisque vous n'en admettez point d'autres. Vous Epicurien , vous composez l'ame d'atomes subtils. Mais qu'appellez-vous subtils , je vous prie ? Vous sçavez que nous ne connoissons point de dimensions absolues , & que rien n'est petit ou grand que relativement à l'œil qui le regarde. Je prends par supposition , un microscope suffisant , & je regarde un de vos atomes. Je vois un grand quartier de rocher crochu. De la danse & de l'accrochement de pareils quartiers , j'attends de voir résulter la pensée. Vous Moderniste , vous me montrez une molécule organique. Je prends mon microscope , & je vois un dragon grand comme la moitié de ma chambre : j'attends de voir se mouler & s'entortiller de pareils dragons , jusqu'à ce que je voye résulter du tout un être non-seulement organisé mais intelligent ; c'est-à-dire un être non aggrégatif & qui soit rigoureusement un , &c. Vous me marquiez , Mon-

flcur, que le monde s'étoit fortuitement arrangé comme la République Romaine. Pour que la parité fût juste, il faudroit que la République Romaine n'eût pas été composée avec des hommes, mais avec des morceaux de bois. Montrez-moi clairement & sensiblement la génération purement matérielle du premier être intelligent ; je ne vous demande rien de plus.

Mais si tout est l'œuvre d'un Etre intelligent, puissant, bienfaisant, d'où vient le mal sur la terre ? Je vous avoue que cette difficulté si terrible ne m'a jamais beaucoup frappé ; soit que je ne l'aye pas bien conçue, soit qu'en effet elle n'air pas toute la solidité qu'elle paroît avoir. Nos Philosophes se sont élevés contre les entités métaphysiques, & je ne connois personne qui en fasse tant. Qu'entendent-ils par *le mal* ? qu'est ce que *le mal* en lui-même ? où est *le mal*, relativement à la nature & à son auteur ? L'univers subsiste, l'ordre y règne & s'y conserve ; tout y périt successivement, parce que telle est la loi des êtres matériels & mûs ; mais tout s'y renouvelle & rien n'y dégénère, parce que tel est l'ordre de son auteur, & cet ordre ne se dément point. Je ne vois aucun mal à tout cela. Mais quand je souffre, n'est-ce pas un mal ? Quand je meurs, n'est-ce pas un mal ? Doucement : je suis sujet à la mort, parce que j'ai reçu la vie. Il n'y avoit pour moi qu'un moyen de ne point mourir, c'étoit de ne jamais naître. La vie est un bien positif, mais fini, dont le terme s'appelle mort. Le terme du positif n'est pas le négatif, il est zéro. La mort nous est terrible, & nous appellons cette terreur un mal. La douleur est encore un mal pour celui qui souffre, j'en conviens. Mais la douleur & le plaisir étoient les seuls moyens d'attacher un être sensible & périssable à sa propre conservation, & ces moyens sont ménagés avec une bonté digne de l'Etre suprême. Au moment même que j'écris ceci, je viens encore d'éprouver combien la cessation subite

d'une douleur aiguë est un plaisir vif & délicieux. M'oseroit-on dire que la cessation du plaisir le plus vif soit une douleur aiguë ? La douce jouissance de la vie est permanente ; il suffit pour la goûter de ne pas souffrir. La douleur n'est qu'un avertissement , importun , mais nécessaire , que ce bien qui nous est si cher est en péril. Quand je regardois de près à tout cela , je trouvai , je prouvai peut-être , que le sentiment de la mort & celui de la douleur est presque nul dans l'ordre de la nature. Ce sont les hommes qui l'ont aiguë. Sans leurs raffinemens insensés , sans leurs institutions barbares , les maux physiques ne nous atteindroient , ne nous affecteroient gueres , & nous ne sentirions point la mort.

Mais le mal moral ! autre ouvrage de l'homme , auquel Dieu n'a d'autre part que de l'avoir fait libre & en cela semblable à lui. Faudra-t-il donc s'en prendre à Dieu des crimes des hommes & des maux qu'ils leur attirent ? Faudra-t-il , en voyant un champ de bataille lui reprocher d'avoir créé tant de jambes & de bras cassés ?

Pourquoi , direz-vous , avoir fait l'homme libre , puisqu'il devoit abuser de sa liberté ? Ah ! Monsieur de *** , s'il exista jamais un mortel qui n'en ait pas abusé , ce mortel seul honore plus l'humanité que tous les scélérats qui couvrent la terre ne la dégradent. Mon Dieu ! donne-moi des vertus , & me place un jour auprès des Fénélon , des Caton , des Socrate. Que m'importera le reste du genre-humain ? Je ne rougirai point d'avoir été homme.

Je vous l'ai dit , Monsieur , il s'agit ici de mon sentiment , non de mes preuves , & vous ne le voyez que trop. Je me souviens d'avoir jadis rencontré sur mon chemin cette question de l'origine du mal & de l'avoir effleurée ; mais vous n'avez point lu ces rabâcheries , & moi je les ai oubliées : nous avons très-bien fait tous deux. Tout ce que je sçais est que la facilité que je trouvois à les résoudre , venoit de l'opinion que j'ai toujours eue de la co-existence éternelle de

deux principes , l'un actif , qui est Dieu ; l'autre passif , qui est la matière , que l'être actif combine & modifie avec une pleine puissance , mais pourtant sans l'avoir créée & sans la pouvoir anéantir. Cette opinion m'a fait huer des philosophes à qui je l'ai dite : ils l'ont décidée absurde & contradictoire. Cela peut être , mais elle ne m'a pas paru telle , & j'y ai trouvé l'avantage d'expliquer sans peine & clairement à mon gré , tant de questions dans lesquelles ils s'embrouillent , entr'autres celle que vous m'avez proposée ici comme insoluble.

Au reste , j'ose croire que mon sentiment peu pondérant sur toute autre matière , doit l'être un peu sur celle-ci : & quand vous connoîtrez mieux ma destinée , quelque jour vous direz peut-être , en pensant à moi : quel autre a droit d'agrandir la mesure qu'il a trouvée aux maux que l'homme souffre ici-bas ?

Vous attribuez à la difficulté de cette même question dont le fanatisme & la superstition ont abusé , les maux que les religions ont causé sur la terre. Cela peut être , & je vous avoue même que toutes les formules en matière de foi ne me paroissent qu'autant de chaînes d'iniquité , de fausseté , d'hypocrisie & de tyrannie. Mais ne soyons jamais injustes , & pour aggraver le mal n'ôtons pas le bien. Arracher toute croyance en Dieu du cœur des hommes , c'est y détruire toute vertu. C'est mon opinion , Monsieur , peut-être elle est fautive , mais tant que c'est la mienne je ne serai point assez lâche pour vous la dissimuler.

Faire le bien est l'occupation la plus douce d'un homme bien né. Sa probité , sa bienfaisance ne sont point l'ouvrage de ses principes , mais celui de son bon naturel. Il cède à ses penchans en pratiquant la justice , comme le méchant cède aux siens en pratiquant l'iniquité. Contenter le goût qui nous porte à bien faire est bonté , mais non pas vertu.

Ce mot de vertu signifie force. Il n'y a point de vertu sans combat, il n'y en a point sans victoire. La vertu ne consiste pas seulement à être juste, mais à l'être en triomphant de ses passions, en régnant sur son propre cœur. Titus rendant heureux le peuple romain, versant par-tout les graces & les bienfaits, pouvoit ne pas perdre un seul jour & n'être pas vertueux : il le fut certainement en renvoyant Bérénice. Brutus faisant mourir ses enfans, pouvoit n'être que juste. Mais Brutus étoit un tendre père ; pour faire son devoir, il déchira ses entrailles, & Brutus fut vertueux.

Vous voyez ici d'avance la question remise à son point. Ce divin simulacre dont vous me parlez s'offre à moi sous une image qui n'est pas ignoble, & je crois sentir à l'impression que cette image fait dans mon cœur la chaleur qu'elle est capable de produire. Mais ce simulacre enfin n'est encore qu'une de ces entités métaphysiques dont vous ne voulez pas que les hommes se fassent des Dieux. C'est un pur objet de contemplation. Jusqu'où portez-vous l'effet de cette contemplation sublime ? Si vous ne voulez qu'en tirer un nouvel encouragement pour bien faire, je suis d'accord avec vous : mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Supposons votre cœur honnête en proie aux passions les plus terribles, dont vous n'êtes pas à l'abri, puisqu'enfin vous êtes homme. Cette image, qui, dans le calme s'y peint si ravissante, n'y perdra-t-elle rien de ses charmes & ne s'y ternira-t-elle point au milieu des flots ? Ecartons la supposition décourageante & terrible des périls qui peuvent tenter la vertu mise au désespoir. Supposons seulement qu'un cœur trop sensible brûle d'un amour involontaire pour la fille ou la femme de son ami, qu'il soit maître de jouir d'elle entre le Ciel qui n'en voit rien, & lui qui n'en veut rien dire à personne ; que sa figure charmante l'attire ornée de tous les attrait de la beauté & de la volupté. Au moment où ses sens enivrés sont prêts à se livrer à leurs

délices, cette image abstraite de la vertu viendra-t-elle disputer son cœur à l'objet réel qui le frappe ? Lui paroîtra-t-elle en cet instant la plus belle ? L'arrachera-t-elle des bras de celle qu'il aime pour se livrer à la vaine contemplation d'un fantôme qu'il sçait être sans réalité ? Finira-t-il comme Joseph , & laissera-t-il son manteau ? Non , Monsieur , il fermera les yeux , & succombera. Le Croyant , direz-vous , succombera de même. Oui , l'homme foible ; celui, par exemple, qui vous écrit ; mais donnez leur à tous deux le même degré de force , & voyez la différence du point d'appui.

Le moyen, Monsieur, de résister à des tentations violentes quand on peut leur céder sans crainte, en se disant , à quoi bon résister ? Pour être vertueux le philosophe a besoin de l'être aux yeux des hommes : mais sous les yeux de Dieu , le juste est bien fort. Il compte cette vie , & ses biens & ses maux & toute sa gloriole pour si peu de chose ! il apperçoit tant au-delà ! Force invincible de la vertu , nul ne te connoît que celui qui sent tout son être , & qui sçait qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'en disposer. Lisez-vous quelquefois la République de Platon ? Voyez dans le second dialogue avec quelle énergie l'ami de Socrate , dont j'ai oublié le nom , lui peint le juste accablé des outrages de la fortune & des injustices des hommes , diffamé , persécuté , tourmenté , en proie à tout l'opprobre du crime , & méritant tous les prix de la vertu , voyant déjà la mort qui s'approche & sûr que la haine des méchans n'épargnera pas sa mémoire , quand ils ne pourront plus rien sur sa personne. Quel tableau décourageant , si rien pouvoit décourager la vertu ! Socrate lui-même effrayé s'écrie , & croit devoir invoquer les Dieux avant de répondre ; mais sans l'espoir d'une autre vie , il auroit mal répondu pour celle-ci. Toutefois , dût-il finir pour nous à la mort , ce qui ne peut être si Dieu est juste & par consé-

séquent s'il existe, l'idée seule de cette existence seroit encore pour l'homme un encouragement à la vertu & une consolation dans ses misères, dont manque celui qui se croyant isolé dans cet univers, ne sent au fond de son cœur aucun confident de ses pensées. C'est toujours une douceur dans l'adversité d'avoir un témoin qu'on ne l'a pas méritée; c'est un orgueil vraiment digne de la vertu de pouvoir dire à Dieu : Toi qui lis dans mon cœur, tu vois que j'use en ame forte & en homme juste de la liberté que tu m'as donnée. Le vrai croyant qui se sent par-tout sous l'œil éternel, aime à s'honorer à la face du Ciel d'avoir rempli ses devoirs sur la terre.

Vous voyez que je ne vous ai point disputé ce simulacre que vous m'avez présenté pour unique objet des vertus du sage. Mais, mon cher Monsieur, revenez maintenant à vous, & voyez combien cet objet est inalliable, incompatible avec vos principes. Comment ne sentez-vous pas que cette même loi de la nécessité, qui seule règle, selon vous, la marche du monde & tous les événemens, règle aussi toutes les actions des hommes, toutes les pensées de leurs têtes, tous les sentimens de leurs cœurs, que rien n'est libre, que tout est forcé, nécessaire, inévitable, que tous les mouvemens de l'homme dirigés par la matière aveugle ne dépendent de sa volonté que parce que sa volonté même dépend de la nécessité : qu'il n'y a par conséquent ni vertus ni vices, ni mérite ni démerite, ni moralité dans les actions humaines, & que ces mots d'honnête homme ou de scélérat doivent être pour vous totalement vides de sens. Ils ne le sont pas, toutefois, j'en suis très-sûr. Votre honnête cœur, en dépit de vos argumens, réclame contre votre triste philosophie. Le sentiment de la liberté, le charme de la vertu se font sentir à vous malgré vous, & voilà comment de toutes parts cette forte & salutaire voix du sentiment intérieur rappelle au sein de la vérité & de la vertu tout homme que sa raison mal conduite égare. Bénissez, Mon-

fieur, cette sainte & bienfaisante voix qui vous ramène aux devoirs de l'homme que la philosophie à la mode finiroit par vous faire oublier. Ne vous livrez à vos argumens que quand vous les sentez d'accord avec le dictamen de votre conscience, & toutes les fois que vous y sentirez de la contradiction, soyez sûr que ce sont eux qui vous trompent.

Quoique je ne veuille pas ergoter avec vous ni suivre pied à pied vos deux lettres, je ne puis cependant me refuser un mot à dire sur le parallèle du sage Hébreu & du sage Grec. Comme admirateur de l'un & de l'autre, je ne puis guères être suspect de préjugés en parlant d'eux. Je ne vous crois pas dans le même cas. Je suis peu surpris que vous donniez au second tout l'avantage. Vous n'avez pas assez fait connoissance avec l'autre, & vous n'avez pas pris assez de soin pour dégager ce qui est vraiment à lui, de ce qui lui est étranger & qui le défigure à vos yeux, comme à ceux de bien d'autres gens qui, selon moi, n'y ont pas regardé de plus près que vous. Si Jésus fût né à Athènes & Socrate à Jérusalem, que Platon & Xénophon eussent écrit la vie du premier, Luc & Matthieu celle de l'autre, vous changeriez beaucoup de langage; & ce qui lui fait tort dans votre esprit, est précisément ce qui rend son élévation d'ame plus étonnante & plus admirable : sçavoir, sa naissance en Judée chez le plus vil peuple qui peut-être existât alors, au-lieu que Socrate, né chez le plus instruit & le plus aimable, trouva tous les secours dont il avoit besoin pour s'élever aisément au ton qu'il prit. Il s'éleva contre les Sophistes comme Jésus contre les Prêtres, avec cette différence que Socrate imita souvent ses antagonistes, & que si sa belle & douce mort n'eût honoré sa vie, il eût passé pour un sophiste comme eux. Pour Jésus, le vol sublime que prit sa grande ame l'éleva toujours au-dessus de tous les mortels, & depuis l'âge de douze ans jusqu'au moment qu'il expira dans

la plus cruelle ainsi que dans la plus infame de toutes les morts , il ne se démentit pas un moment. Son noble projet étoit de relever son peuple , & d'en faire derechef un peuple libre & digne de l'être ; car c'étoit par-là qu'il falloit commencer. L'étude profonde qu'il fit de la loi de Moïse , ses efforts pour en réveiller l'enthousiasme & l'amour dans les cœurs , montrèrent son but , autant qu'il étoit possible , pour ne pas effaroucher les Romains. Mais ses vils & lâches compatriotes , au-lieu de l'écouter , le prirent en haine , précisément à cause de son génie & de sa vertu , qui leur reprochoient leur indignité. Enfin , ce ne fut qu'après avoir vu l'impossibilité d'exécuter son projet qu'il l'étendit dans sa tête , & que , ne pouvant faire par lui-même une révolution chez son peuple , il voulut en faire une par ses disciples dans l'univers. Ce qui l'empêcha de réussir dans son premier plan , outre la bassesse de son peuple incapable de toute vertu , fut la trop grande douceur de son propre caractère ; douceur qui tient plus de l'ange & du Dieu que de l'homme , qui ne l'abandonna pas un instant , même sur la croix , & qui fait verser des torrens de larmes à qui sçait lire sa vie comme il faut , à travers les fatras dont ces pauvres gens l'ont défigurée. Heureusement ils ont respecté & transcrit fidèlement ses discours qu'ils n'entendoient pas ; ôtez quelques tours orientaux ou mal rendus , on n'y voit pas un mot qui ne soit digne de lui , & c'est-là qu'on reconnoît l'homme divin , qui , de si piètres disciples , a fait pourtant dans leur grossier mais fier enthousiasme , des hommes éloquens & courageux.

Vous m'objectez qu'il a fait des miracles. Cette objection seroit terrible si elle étoit juste. Mais vous sçavez , Monsieur , ou du moins vous pourriez sçavoir que , selon moi , loin que Jésus ait fait des miracles , il a déclaré très-positivement qu'il n'en feroit point , & a marqué un très-grand mépris pour ceux qui en demandoient.

Que de choses me resteroient à dire ! Mais cette lettre est énorme. Il faut finir. Voici la dernière fois que je reviendrai sur ces matières. J'ai voulu vous complaire , Monsieur , je ne m'en repens point ; au contraire , je vous remercie de m'avoir fait reprendre un fil d'idées presque effacées , mais dont les restes peuvent avoir pour moi leur usage dans l'état où je suis.

Adieu , Monsieur , souvenez-vous quelquefois d'un homme que vous auriez aimé , je m'en flatte ; quand vous l'auriez mieux connu , & qui s'est occupé de vous dans des momens où l'on ne s'occupe guères que de soi-même.

L E T T R E

A U

PRINCE LOUIS E. DE WIRTEMBERG ,

Sur l'éducation de sa fille.

Motiers le 18 Novembre 1763.

S I j'avois le malheur d'être né Prince , d'être enchaîné par les convenances de mon état ; que je fusse contraint d'avoir un train , une suite , des domestiques , c'est-à-dire , des maîtres ; & que pourtant j'eusse une ame assez élevée pour vouloir être homme malgré mon rang , pour vouloir remplir les grands devoirs de père , de mari , de citoyen de la république humaine ; je sentirois bientôt les difficultés de concilier tout cela , celle sur-tout d'élever mes enfans pour l'état où les plaça la nature , en dépit de celui qu'ils ont parmi leurs égaux.

Je commencerois donc par me dire : il ne faut pas vouloir des choses contradictoires ; il ne faut pas vouloir être & n'être pas. La difficulté que je veux vaincre est

inhérente à la chose ; si l'état de la chose ne peut changer , il faut que la difficulté reste. Je dois sentir que je n'obtiendrai pas tout ce que je veux : mais n'importe , ne nous décourageons point. De tout ce qui est bien , je ferai tout ce qui est possible , mon zèle & ma vertu m'en répondent ; une partie de la sagesse est de porter le joug de la nécessité : quand le sage fait le reste , il a tout fait. Voilà ce que je me dirois si j'étois Prince. Après cela , j'irois en avant , sans me rebuter , sans rien craindre ; & quel que fût mon succès , ayant fait ainsi je serois content de moi. Je ne crois pas que j'eusse tort de l'être.

Il faut, Monsieur le Duc , commencer par vous bien mettre dans l'esprit, qu'il n'y a point d'œil paternel que celui d'un père , ni d'œil maternel que celui d'une mère. Je voudrois employer vingt rames de papier à vous répéter ces deux lignes , tant je suis convaincu que tout en dépend.

Vous êtes Prince , rarement pourrez-vous être père , vous aurez trop d'autres soins à remplir : il faudra donc que d'autres remplissent les vôtres. Madame la Duchesse fera dans le même cas à peu-près.

De-là suit cette première règle. Faites en sorte que votre enfant soit cher à quelqu'un.

Il convient que ce quelqu'un soit de son sexe. L'âge est très-difficile à déterminer. Par d'importantes raisons il la faudroit jeune. Mais une jeune personne a bien d'autres soins en tête que de veiller jour & nuit sur un enfant. Ceci est un inconvénient inévitable & déterminant.

Ne la prenez donc pas jeune , ni belle , par conséquent ; car ce seroit encore pis. Jeune , c'est elle que vous aurez à craindre : belle , c'est tout ce qui l'approchera.

Il vaut mieux qu'elle soit veuve que fille. Mais si elle a des enfans , qu'aucun d'eux ne soit autour d'elle , & que tous dépendent de vous.

Point de femmes à grands sentimens , encore moins de

bel-esprit. Qu'elle ait assez d'esprit pour vous bien entendre, non pour raffiner sur vos instructions.

Il importe qu'elle ne soit pas trop facile à vivre, & il n'importe pas qu'elle soit libérale. Au contraire il la faut rangée, attentive à ses intérêts. Il est impossible de soumettre un prodigue à la règle ; on tient les avarés par leur propre défaut.

Point d'étourdie ni d'évaporée ; outre le mal de la chose, il y a encore celui de l'humeur : car toutes les folles en ont, & rien n'est plus à craindre que l'humeur ; par la même raison les gens vifs, quoique plus aimables, me sont suspects, à cause de l'emportement. Comme nous ne trouverons pas une femme parfaite, il ne faut pas tout exiger : ici la douceur est de précepte, mais pourvu que la raison la donne, elle peut n'être pas dans le tempérament. Je l'aime aussi mieux égale & froide qu'accueillante & capricieuse. En toutes choses préférez un caractère sûr à un caractère brillant. Cette dernière qualité est même un inconvénient pour notre objet ; une personne faite pour être au-dessus des autres peut être gâtée par le mérite de ceux qui l'élèvent. Elle en exige ensuite autant de tout le monde, & cela la rend injuste avec ses inférieurs.

Du reste ne cherchez dans son esprit aucune culture ; il se farde en étudiant, & c'est tout. Elle se déguisera si elle sçait ; vous la connoîtrez bien mieux si elle est ignorante ; dût-elle ne pas sçavoir lire, tant mieux, elle apprendra avec son Elève. La seule qualité d'esprit qu'il faut exiger, c'est un sens droit.

Je ne parle point ici des qualités du cœur ni des mœurs, qui se supposent, parce qu'on se contrefait là-dessus. On n'est pas si en garde sur le reste du caractère, & c'est par-là que de bons yeux jugent du tout. Tout ceci demanderoit peut-être de plus grands détails ; mais ce n'est pas maintenant de quoi il s'agit.

Je dis, & c'est ma première règle, qu'il faut que l'enfant soit cher à cette personne-là. Mais comment faire ?

Vous ne lui ferez point aimer l'enfant en lui disant de l'aimer ; & avant que l'habitude ait fait naître l'attachement, on s'amuse quelquefois avec les autres enfans, mais on n'aime que les siens.

Elle pourroit l'aimer, si elle aimoit le père ou la mère ; mais dans votre rang on n'a point d'amis, & jamais, dans quelque rang que ce puisse être, on n'a pour amis les gens qui dépendent de nous.

Or, l'affection qui ne naît pas du sentiment, d'où peut-elle naître, si ce n'est de l'intérêt ?

Ici vient une réflexion que le concours de mille autres confirme, c'est que les difficultés que vous ne pouvez ôter de votre condition, vous ne les éluderez qu'à force de dépense.

Mais n'allez pas croire, comme les autres, que l'argent fait tout par lui-même, & que pourvu qu'on paye on est servi. Ce n'est pas cela.

Je ne connois rien de si difficile quand on est riche, que de faire usage de sa richesse pour aller à ses fins. L'argent est un ressort dans la mécanique morale, mais il repousse toujours la main qui le fait agir. Faisons quelques observations nécessaires pour notre objet.

Nous voulons que l'enfant soit cher à sa gouvernante. Il faut pour cela que le sort de la gouvernante soit lié à celui de l'enfant. Il ne faut pas qu'elle dépende seulement des soins qu'elle lui rendra, tant parce qu'on n'aime gueres les gens qu'on sert, que parce que les soins payés ne sont qu'apparens, les soins réels se négligent ; & nous cherchons ici des soins réels.

Il faut qu'elle dépende, non de ses soins, mais de leur succès, & que la fortune soit attachée à l'effet de l'éducation qu'elle aura donnée. Alors seulement elle se verra

dans son Elève & s'affectionnera nécessairement à elle ; elle ne lui rendra pas un service de parade & de montre , mais un service réel ; ou plutôt , en la servant , elle ne servira qu'elle-même ; elle ne travaillera que pour soi.

Mais qui sera juge de ce succès ? La foi d'un père équitable , & dont la probité est bien établie , doit suffire ; la probité est un instrument sûr dans les affaires , pourvu qu'il soit joint au discernement.

Le père peut mourir. Le jugement des femmes n'est pas reconnu assez sûr , & l'amour maternel est aveugle. Si la mère étoit établie juge au défaut du père , ou la gouvernante ne s'y fieroit pas , ou elle s'occupoit plus à plaire à la mère qu'à bien élever l'enfant.

Je ne m'étendrai pas sur le choix des juges de l'éducation Il faudroit pour cela des connoissances particulières relatives aux personnes. Ce qui importe essentiellement , c'est que la gouvernante ait la plus entière confiance dans l'intégrité du jugement , qu'elle soit persuadée qu'on ne la privera point du prix de ses soins si elle a réussi , & que quoiqu'elle puisse dire , elle ne l'obtiendra pas dans le cas contraire. Il ne faut jamais qu'elle oublie que ce n'est pas à sa peine que ce prix fera dû , mais au succès.

Je sçais bien que , soit qu'elle ait fait son devoir ou non , ce prix ne sçauroit lui manquer. Je ne suis pas assez fou , moi qui connois les hommes , pour m'imaginer que ces juges , quels qu'ils soient , iront déclarer solennellement qu'une jeune Princesse de quinze à vingt ans a été mal élevée. Mais cette réflexion que je fais-là , la Bonne ne la fera pas ; quand elle la feroit , elle ne s'y fieroit pas tellement qu'elle en négligeât des devoirs dont dépend son fort , sa fortune , son existence. Et ce qu'il importe ici n'est pas que la récompense soit bien administrée , mais l'éducation qui doit l'obtenir.

Comme la raison nue a peu de force , l'intérêt seul n'en a

pas tant qu'on croit. L'imagination seule est active. C'est une passion que nous voulons donner à la gouvernante, & l'on n'excite les passions que par l'imagination. Une récompense promise en argent est très-puissante, mais la moitié de sa force se perd dans le lointain de l'avenir. On compare de sang-froid l'intervalle & l'argent, on compense le risque avec la fortune, & le cœur reste tiède. Etendez, pour ainsi dire, l'avenir sous les sens, afin de lui donner plus de prise. Présentez-le sous des faces qui le rapprochent, qui flattent l'espoir & séduisent l'esprit. On se perdrait dans la multitude de suppositions qu'il faudroit parcourir, selon les tems, les lieux, les caractères. Un exemple est un cas dont on peut tirer l'induction pour cent mille autres.

Ai-je à faire à un caractère paisible, aimant l'indépendance & le repos? Je mene promener cette personne dans une campagne; elle voit dans une jolie situation une petite maison bien ornée, une basse-cour, un jardin, des terres pour l'entretien du maître, les agrémens qui peuvent lui en faire aimer le séjour. Je vois ma gouvernante enchantée; on s'approprie toujours par la convoitise ce qui convient à notre bonheur. Au fort de son enthousiasme, je la prends à part; je lui dis : Elevez ma fille à ma fantaisie; tout ce que vous voyez est à vous. Et afin qu'elle ne prenne pas ceci pour un mot en l'air, j'en passe l'acte conditionnel; elle n'aura pas un dégoût dans ses fonctions, sur lequel son imagination n'applique cette maison pour emplâtre.

Encore un coup, ceci n'est qu'un exemple.

Si la longueur du tems épuise & fatigue l'imagination, l'on peut partager l'espace & la récompense en plusieurs termes, & même à plusieurs personnes : je ne vois ni difficulté, ni inconvénient à cela. Si dans six ans mon enfant est ainsi, vous aurez telle chose. Le terme venu, si la condition est remplie on tient parole, & l'on est libre de deux côtés.

Bien

Bien d'autres avantages découleront de l'expédient que je propose, mais je ne peux ni ne dois tout dire. L'enfant aimera sa gouvernante, sur-tout si elle est d'abord sévère & que l'enfant ne soit pas encore gâté. L'effet de l'habitude est naturel & sûr, jamais il n'a manqué que par la faute des guides. D'ailleurs la justice a sa mesure & sa règle exacte ; au-lieu que la complaisance qui n'en a point, rend les enfants toujours exigeans & toujours mécontents. L'enfant donc qui aime sa Bonne sçait que le sort de cette Bonne est dans le succès de ses soins ; jugez de ce que fera l'enfant à mesure que son intelligence & son cœur se formeront.

Parvenue à certain âge, la petite fille est capricieuse ou mutine. Supposons un moment critique, important, où elle ne veut rien entendre ; ce moment viendra bien rarement, on sent pourquoi. Dans ce moment fâcheux, la Bonne manque de ressource. Alors elle s'attendrit en regardant son Elève, & lui dit : « C'en est donc fait ! Tu m'ôtes le pain de » ma vieilleffe ».

Je suppose que la fille d'un tel père ne fera pas un monstre : cela étant, l'effet de ce mot est sûr ; mais il ne faut pas qu'il soit dit deux fois.

On peut faire en sorte que la petite se le dise à toute heure, & voilà d'où naissent mille biens à-la-fois. Quoi qu'il en soit, croyez-vous qu'une femme qui pourra parler ainsi à son élève, ne s'affectionnera pas à elle ? On s'affectionne aux gens sur la tête desquels on a mis des fonds ; c'est le mouvement de la nature, & un mouvement non moins naturel est de s'affectionner à son propre ouvrage, sur-tout quand on en attend son bonheur. Voilà donc notre première recette accomplie.

Seconde règle.

Il faut que la Bonne ait sa conduite toute tracée & une pleine confiance dans le succès.

Œuv. Ch. Tome VII.

Le Mémoire instructif qu'il faut lui donner est une pièce très-importante. Il faut qu'elle l'étudie sans cesse, il faut qu'elle le sçache par cœur, mieux qu'un Ambassadeur ne doit sçavoir ses instructions. Mais ce qui est plus important encore, c'est qu'elle soit parfaitement convaincue qu'il n'y a point d'autre route pour aller au but qu'on lui marque, & par conséquent au sien.

Il ne faut pas pour cela lui donner d'abord le mémoire. Il faut lui dire premièrement ce que vous voulez faire; lui montrer l'état de corps & d'ame où vous exigez qu'elle mette votre enfant. Là-dessus toute dispute ou objection de sa part est inutile; vous n'avez point de raisons à lui rendre de votre volonté. Mais il faut lui prouver que la chose est faisable, & qu'elle ne l'est que par les moyens que vous proposez: c'est sur cela qu'il faut beaucoup raisonner avec elle: il faut lui dire vos raisons clairement, simplement, au long, en termes à sa portée. Il faut écouter ses réponses, ses sentimens, ses objections, les discuter à loisir ensemble, non pas tant pour ces objections mêmes, qui probablement seront superficielles, que pour saisir l'occasion de bien lire dans son esprit, de la bien convaincre que les moyens que vous indiquez sont les seuls propres à réussir. Il faut s'assurer que de tout point elle est convaincue, non en paroles, mais intérieurement. Alors seulement il faut lui donner le mémoire, le lire avec elle, l'examiner, l'éclaircir, le corriger, peut-être, & s'assurer qu'elle l'entend parfaitement.

Il surviendra souvent, durant l'éducation, des circonstances imprévues: souvent les choses prescrites ne tourneront pas comme on avoit cru: les élémens nécessaires pour résoudre les problèmes moraux sont en très-grand nombre, & un seul omis rend la solution fautive. Cela demandera des conférences fréquentes, des discussions, des éclaircissements auxquels il ne faut jamais se refuser, & qu'il faut

même rendre agréables à la gouvernante par le plaisir avec lequel on s'y prêtera. C'est encore un fort bon moyen de l'étudier elle-même.

Ces détails me semblent plus particulièrement la tâche de la mère. Il faut qu'elle sçache le mémoire aussi bien que la gouvernante : mais il faut qu'elle le sçache autrement. La gouvernante le sçaura par les règles, la mère le sçaura par les principes : car premièrement ayant reçu une éducation plus soignée, & ayant eu l'esprit plus exercé, elle doit être plus en état de généraliser ses idées, & d'en voir tous les rapports ; & de plus prenant au succès un intérêt plus vif encore, elle doit plus s'occuper des moyens d'y parvenir.

Troisième règle. La Bonne doit avoir un pouvoir absolu sur l'enfant.

Cette règle bien entendue se réduit à celle-ci, que le mémoire seul doit tout gouverner : car, quand chacun se réglera scrupuleusement sur le mémoire, il s'ensuit que tout le monde agira toujours de concert, sauf ce qui pourroit être ignoré des uns ou des autres ; mais il est aisé de pourvoir à cela.

Je n'ai pas perdu mon objet de vue, mais j'ai été forcé de faire un bien grand détour. Voilà déjà la difficulté levée en grande partie ; car notre Elève aura peu à craindre des domestiques, quand la seconde mère aura tant d'intérêt à la surveiller. Parlons à présent de ceux-ci.

Il y a dans une maison nombreuse des moyens généraux pour tout faire, & sans lesquels on ne parvient jamais à rien.

D'abord les mœurs, l'impofante image de la vertu devant laquelle tout fléchit, jusqu'au vice même ; ensuite l'ordre, la vigilance ; enfin l'intérêt le dernier de tous ; j'ajouterois la vanité, mais l'état servile est trop près de la

misère ; la vanité n'a sa grande force que sur les gens qui ont du pain.

Pour ne pas me répéter ici , permettez , Monsieur le Duc , que je vous renvoie à la cinquième partie de l'Héloïse , Lettre dixième. Vous y trouverez un recueil de maximes qui me paroissent fondamentales , pour donner dans une maison grande ou petite du ressort à l'autorité ; du reste je conviens de la difficulté de l'exécution , parce que , de tous les ordres d'hommes imaginables , celui des valets laisse le moins de prise pour le mener où l'on veut. Mais tous les raisonnemens du monde ne feront pas qu'une chose ne soit pas ce qu'elle est , que ce qui n'y est pas s'y trouve , que des valets ne soient pas des valets.

Le train d'un grand Seigneur est susceptible de plus & de moins , sans cesser d'être convenable. Je pars de-là pour établir ma première maxime.

1. Réduisez votre suite au moindre nombre de gens qu'il soit possible ; vous aurez moins d'ennemis , & vous en ferez mieux servi. S'il y a dans votre maison un seul homme qui n'y soit pas nécessaire , il y est nuisible ; foyez-en sûr.

2. Mettez du choix dans ceux que vous garderez , & préférez de beaucoup un service exact à un service agréable. Ces gens qui applanissent tout devant leur maître , sont tous des frippons. Sur-tout point de dissipateur.

3. Soumettez-les à la règle en toute chose , même au travail , ce qu'ils feront , dût-il n'être bon à rien.

4. Faites qu'ils ayent un grand intérêt à rester long-tems à votre service , qu'ils s'y attachent à mesure qu'ils y restent , qu'ils craignent , par conséquent , d'autant plus d'en sortir qu'ils y sont restés plus long-tems. La raison & les moyens de cela se trouvent dans le livre indiqué.

Ceci sont les données que je peux supposer , parce que , bien qu'elles demandent beaucoup de peine , enfin elles dépendent de vous. Cela posé :

Quelque tems avant que de leur parler, vous avez quelquefois des entretiens à table sur l'éducation de votre enfant, & sur ce que vous vous proposez de faire, sur les difficultés que vous aurez à vaincre, & sur la ferme résolution où vous êtes de n'épargner aucun soin pour réussir. Probablement vos gens n'auront pas manqué de critiquer entr'eux la manière extraordinaire d'élever l'enfant; ils y auront trouvé de la bizarrerie, il la faut justifier, mais simplement & en peu de mots. Du reste, il faut montrer votre objet beaucoup plus du côté moral & pieux, que du côté philosophique. Madame la Princesse, en ne consultant que son cœur, peut y mêler des mots charmans. M. Tifot peut ajouter quelques réflexions dignes de lui.

On est si peu accoutumé de voir les Grands avoir des entrailles, aimer la vertu, s'occuper de leurs enfans, que ces conversations courtes & bien ménagées ne peuvent manquer de produire un grand effet. Mais sur-tout nulle ombre d'affectation, point de longueur. Les domestiques ont l'œil très-perçant; tout seroit perdu s'ils soupçonnoient seulement qu'il y eût en cela rien de concerté; & en effet rien ne doit l'être. Bon père, bonne mère, laissez parler vos cœurs avec simplicité: ils trouveront des choses touchantes d'eux-mêmes. Je vois d'ici vos domestiques derrière vos chaises se prosterner devant leur maître au fond de leurs cœurs: voilà les dispositions qu'il faut faire naître, & dont il faut profiter pour les règles que nous avons à leur prescrire.

Ces règles sont de deux espèces, selon le jugement que vous porterez vous-même de l'état de votre maison & des mœurs de vos gens.

Si vous croyez pouvoir prendre en eux une confiance raisonnable & fondée sur leur intérêt, il ne s'agira que d'un énoncé clair & bref de la manière dont on doit se conduire toutes les fois qu'on approchera de votre enfant, pour ne point contrarier son éducation.

Que si , malgré toutes vos précautions , vous croyez devoir vous défier de ce qu'ils pourront dire ou faire en sa présence , la règle alors sera plus simple , & se réduira à n'en approcher jamais sous quelque prétexte que ce soit.

Quel de ces deux partis que vous choisissiez , il faut qu'il soit sans exception & le même pour vos gens de tout étage , excepté ce que vous destinez spécialement au service de l'enfant & qui ne peut être en trop petit nombre , ni trop scrupuleusement choisi.

Un jour donc vous assemblez vos gens , & dans un discours grave & simple , vous leur direz que vous croyez devoir en bon père , apporter tous vos soins à bien élever l'enfant que Dieu vous a donné. « Sa mère & moi sentons tout ce qui » nuit à la nôtre. Nous l'en voulons préserver ; & si Dieu » bénit nos efforts , nous n'aurons point de compte à lui » rendre des défauts ou des vices que notre enfant pourroit » contracter. Nous avons pour cela de grandes précautions » à prendre : voici celles qui vous regardent , & auxquelles » j'espère que vous vous prêterez en honnêtes-gens , dont » les premiers devoirs sont d'aider à remplir ceux de leurs » maîtres ».

Après l'énoncé de la règle dont vous prescrivez l'observation , vous ajoutez que ceux qui seront exacts à la suivre peuvent compter sur votre bienveillance & même sur vos bienfaits. » Mais je vous déclare en même-tems , poursuivez-vous d'une voix plus haute , que , quiconque y aura » manqué une seule fois , & en quoi que ce puisse être , » sera chassé sur-le-champ & perdra ses gages. Comme » c'est-là la condition sous laquelle je vous garde , & que » je vous en préviens tous , ceux qui n'y veulent pas acquiescer , peuvent sortir ».

Des règles si peu gênantes , ne feront sortir que ceux qui seroient sortis sans cela : ainsi vous ne perdez rien à leur mettre le marché à la main , & vous leur en imposez beau-

coup. Peut-être au commencement, quelque étourdi en fera-t-il la victime, & il faut qu'il le soit. Fût-ce le Maître-d'Hôtel, s'il n'est chassé comme un coquin, tout est manqué. Mais s'ils voyent une fois que c'est tout de bon & qu'on les surveille, on aura désormais peu besoin de les surveiller.

Mille petits moyens relatifs naissent de ceux-là ; mais il ne faut pas tout dire, & ce mémoire est déjà trop long. J'ajouterai seulement un avis très-important & propre à couper cours au mal qu'on n'aura pu prévenir. C'est d'examiner toujours l'enfant avec le plus grand soin, & de suivre attentivement les progrès de son corps & de son cœur. S'il se fait quelque chose autour de lui contre la règle, l'impression s'en marquera dans l'enfant même. Dès que vous y verrez un signe nouveau, cherchez-en la cause avec soin ; vous la trouverez infailliblement. A certain âge, il y a toujours remède au mal qu'on n'a pu prévenir, pourvu qu'on sçache le connoître, & qu'on s'y prenne à tems pour le guérir.

Tous ces expédiens ne sont pas faciles, & je ne réponds pas absolument de leur succès : cependant je crois qu'on y peut prendre une confiance raisonnable, & je ne vois rien d'équivalent dont j'en puisse dire autant.

Dans une route toute nouvelle, il ne faut pas chercher des chemins battus, & jamais entreprise extraordinaire & difficile ne s'exécute par des moyens aisés & communs.

Du reste, ce ne sont peut-être ici que les délires d'un févreux. La comparaison de ce qui est à ce qui doit être, m'a donné l'esprit romanesque, & m'a toujours jetté loin de tout ce qui se fait. Mais vous ordonnez, Monsieur le Duc, j'obéis. Ce sont mes idées que vous demandez, les voilà. Je vous tromperois, si je vous donnois la raison des autres, pour les folies qui sont à moi. En les faisant passer sous les yeux d'un si bon juge, je ne crains pas le mal qu'elles peuvent causer.

L E T T R E S

A

M. LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG,

Contenant une description du Val-de-Travers.

PREMIÈRE LETTRE.

A Motiers, le 20 Janvier 1763.

Vous voulez, Monsieur le Maréchal, que je vous décrive le pays que j'habite : Mais comment faire ? Je ne sçais voir qu'autant que je suis ému ; les objets indifférens sont nuls à mes yeux ; je n'ai de l'attention qu'à proportion de l'intérêt qui l'excite, & quel intérêt puis-je prendre à ce que je retrouve si loin de vous ? Des arbres, des rochers, des maisons, des hommes même, sont autant d'objets isolés dont chacun en particulier donne peu d'émotion à celui qui le regarde : mais l'impression commune de tout cela, qui le réunit en un seul tableau, dépend de l'état où nous sommes en le contemplant. Ce tableau, quoique toujours le même, se peint d'autant de manières qu'il y a de dispositions différentes dans les cœurs des spectateurs ; & ces différences, qui sont celles de nos jugemens, n'ont pas lieu seulement d'un spectateur à l'autre, mais dans le même en différens tems. C'est ce que j'éprouve bien sensiblement en revoyant ce pays que j'ai tant aimé. J'y croyois retrouver ce qui m'avoit charmé dans ma jeunesse ; tout est changé ; c'est un autre paysage, un autre air, un autre ciel, d'autres hommes, & ne voyant plus mes Montagnons

avec des yeux de vingt ans, je les trouve beaucoup vieillies. On regrette le bon tems d'autrefois; je le crois bien. Nous attribuons aux choses tout le changement qui s'est fait en nous, & lorsque le plaisir nous quitte, nous croyons qu'il n'est plus nulle part. D'autres voient les choses comme nous les avons vues, & les verront comme nous les voyons aujourd'hui. Mais ce sont des descriptions que vous me demandez, non des réflexions, & les miennes m'entraînent comme un vieux enfant qui regrette encore ses anciens jeux. Les diverses impressions que ce pays a faites sur moi à différens âges me font conclure que nos relations se rapportent toujours plus à nous qu'aux choses, & que comme nous décrivons bien plus ce que nous sentons que ce qui est, il faudroit sçavoir comment étoit affecté l'auteur d'un voyage en l'écrivant, pour juger de combien ses peintures sont en-deça ou au-delà du vrai. Sur ce principe, ne vous étonnez pas de voir devenir aride & froid sous ma plume un pays si verdoyant, si vivant, si riant à mon gré : vous sentirez trop aisément dans ma lettre en quel tems de ma vie & en quelle saison de l'année elle a été écrite.

Je sçais, Monsieur le Maréchal, que pour vous parler d'un village, il ne faut pas commencer par vous décrire toute la Suisse, comme si le petit coin que j'habite avoit besoin d'être circonscrit d'un si grand espace. Il y a pourtant des choses générales qui ne se devinent point, & qu'il faut sçavoir pour juger des objets particuliers. Pour connoître Motiers, il faut avoir quelque idée du Comté de Neuchâtel, & pour connoître le Comté de Neuchâtel, il faut en avoir de la Suisse entière.

Elle offre à-peu-près par-tout les mêmes aspects, des lacs, des prés, des bois, des montagnes; & les Suisses ont aussi tous à-peu-près les mêmes mœurs, mêlées de l'imitation des autres peuples & de leur antique simplicité. Ils ont des manières de vivre qui ne changent point, parce qu'elles

tiennent , pour ainsi dire , au sol du climat , aux besoins divers , & qu'en cela les habitans seront toujours forcés de se conformer à ce que la nature des lieux leur prescrit. Telle est , par exemple , la distribution de leurs habitations , beaucoup moins réunies en villes & en bourgs qu'en France , mais éparfes & distribuées çà & là sur le terrain avec beaucoup plus d'égalité. Ainsi , quoique la Suisse soit en général plus peuplée à proportion que la France , elle a de moins grandes villes & de moins gros villages : en revanche on y trouve par-tout des maisons , le village couvre toute la paroisse , & la ville s'étend sur tout le pays. La Suisse entière est comme une grande ville divisée en treize quartiers , dont les uns sont sur les vallées , d'autres sur les côteaux , d'autres sur les montagnes. Genève , Saint-Gal , Neuchâtel sont comme les fauxbourgs : il y a des quartiers plus ou moins peuplés , mais tous le sont assez pour marquer qu'on est toujours dans la ville : seulement les maisons , au lieu d'être alignées , sont dispersées sans symmétrie & sans ordre , comme on dit qu'étoient celles de l'ancienne Rome. On ne croit plus parcourir des déserts , quand on trouve des clochers parmi les sapins , des troupeaux sur des rochers , des manufactures dans des précipices , des ateliers sur des torrens. Ce mélange bizarre a , je ne sçais quoi d'animé , de vivant qui respire la liberté , le bien-être , & qui fera toujours du pays où il se trouve un spectacle unique en son genre , mais fait seulement pour des yeux qui sçachent voir.

Cette égale distribution vient du grand nombre de petits États qui divise les Capitales , de la rudeffe du pays qui rend les transports difficiles , & de la nature des productions , qui , consistant pour la plupart en pâturages , exige que la consommation s'en fasse sur les lieux mêmes , & tient les hommes aussi dispersés que les bestiaux. Voilà le plus grand avantage de la Suisse , avant que ses habitans

regardent peut-être comme un malheur, mais qu'elle tient d'elle seule, que rien ne peut lui ôter, qui malgré eux contient ou retarde le progrès du luxe & des mauvaises mœurs, & qui réparera toujours à la longue l'étonnante déperdition d'hommes qu'elle fait dans les pays étrangers.

Voilà le bien; voici le mal amené par ce bien même. Quand les Suisses, qui jadis vivant renfermés dans leurs montagnes se suffisoient à eux-mêmes, ont commencé à communiquer avec d'autres nations, ils ont pris goût à leur manière de vivre, & ont voulu l'imiter; ils se sont aperçus que l'argent étoit une bonne chose, & ils ont voulu en avoir; sans productions & sans industrie pour l'attirer, ils se sont mis en commerce eux-mêmes, ils se sont vendus en détail aux puissances; ils ont acquis par-là précisément assez d'argent pour sentir qu'ils étoient pauvres; les moyens de le faire circuler, étant presque impossibles dans un pays qui ne produit rien & qui n'est pas maritime, cet argent leur a porté de nouveaux besoins sans augmenter leurs ressources. Ainsi leurs premières aliénations de troupes les ont forcés d'en faire de plus grandes & de continuer toujours. La vie étant devenue plus dévorante, le même pays n'a plus pu nourrir la même quantité d'habitans. C'est la raison de la dépopulation que l'on commence à sentir dans toute la Suisse. Elle nourrissoit ses nombreux habitans, quand ils ne sortoient pas de chez eux; à présent qu'il en sort la moitié, à peine peut-elle nourrir l'autre.

Le pis est que de cette moitié qui sort, il en rentre assez pour corrompre tout ce qui reste par l'imitation des usages des autres pays & sur-tout de la France, qui a plus de troupes Suisses qu'aucune autre nation. Je dis *corrompre*, sans entrer dans la question si les mœurs Françaises sont bonnes ou mauvaises en France, parce que cette question est hors de doute quant à la Suisse, & qu'il n'est pas possible que les mêmes usages conviennent à des peuples qui n'ayant pas

les mêmes ressources & n'habitant ni le même climat, ni le même sol, seront toujours forcés de vivre différemment.

Le concours de ces deux causes, l'une bonne & l'autre mauvaise, se fait sentir en toutes choses; il rend raison de tout ce qu'on remarque de particulier dans les mœurs des Suisses, & sur-tout de ce contraste bizarre de recherche & de simplicité qu'on sent dans toutes leurs manières. Ils tournent à contre-sens tous les usages qu'ils prennent, non pas faute d'esprit, mais par la force des choses. En transportant dans leurs bois les usages de grandes villes, ils les appliquent de la façon la plus comique; ils ne sçavent ce que c'est qu'habits de campagne; ils sont parés dans leurs rochers comme ils l'étoient à Paris; ils portent sous leurs sapins tous les pompons du Palais-Royal, & j'en ai vu revenir de faire leurs foins en petite veste à falbala de mousfeline. Leur délicatesse a toujours quelque chose de grossier, leur luxe a toujours quelque chose de rude. Ils ont des entremets, mais ils mangent du pain noir; ils servent des vins étrangers & boivent de la piquette; des ragoûts fins accompagnent leur lard rance & leurs choux; ils vous offriront à déjeuner du café & du fromage, à goûté du thé avec du jambon; les femmes ont de la dentelle & de fort gros linge, des robes de goût avec des bas de couleur: leurs valets alternativement laquais & bouviers, ont l'habit de livrée en servant à table, & mêlent l'odeur du fumier à celle des mets.

Comme on ne jouit du luxe qu'en le montrant, il a rendu leur société plus familière, sans leur ôter pourtant le goût de leurs demeures isolées. Personne ici n'est surpris de me voir passer l'hiver en campagne; mille gens du monde en font tout autant. On demeure donc toujours séparés; mais on se rapproche par de longues & fréquentes visites. Pour étaler sa parure & ses meubles, il faut attirer ses voisins & les aller voir, & comme ces voisins sont souvent assez éloi-

gnés, ce sont des voyages continuels. Aussi jamais n'ai-je vu de peuple si allant que les Suisses; les François n'en approchent pas. Vous ne rencontrez de toutes parts que voitures; il n'y a pas une maison qui n'ait la sienne, & les chevaux dont la Suisse abonde ne sont rien moins qu'inutiles dans le pays. Mais comme ces courses ont souvent pour objet des visites de femmes, quand on monte à cheval, ce qui commence à devenir rare, on y monte en jolis bas blancs bien tirés, & l'on fait à-peu-près pour courir la poste la même toilette que pour aller au bal. Aussi rien n'est si brillant que les chemins de la Suisse; on y rencontre à tout moment de petits Messieurs & de belles Dames; on n'y voit que bleu, verd, couleur de rose, on se croiroit au jardin du Luxembourg.

Un effet de ce commerce est d'avoir presque ôté aux hommes le goût du vin, & un effet contraire de cette vie ambulante, est d'avoir cependant rendu les cabarets fréquens & bons dans toute la Suisse. Je ne sçais pas pourquoi l'on vante tant ceux de France, ils n'approchent sûrement pas de ceux-ci. Il est vrai qu'il y fait très-cher vivre, mais cela est vrai aussi de la vie domestique, & cela ne sçauroit être autrement dans un pays qui produit peu de denrées, & où l'argent ne laisse pas de circuler.

Les trois seules marchandises qui leur en aient fourni jusqu'ici sont les fromages, les chevaux & les hommes; mais depuis l'introduction du luxe, ce commerce ne leur suffit plus, & ils y ont ajouté celui des manufactures dont ils sont redevables aux réfugiés François; ressource qui cependant a plus d'apparence que de réalité: car comme la cherté des denrées augmente avec les espèces, & que la culture de la terre se néglige quand on gagne davantage à d'autres travaux, avec plus d'argent ils n'en sont pas plus riches: ce qui se voit par la comparaison avec les Suisses

carholiques, qui n'ayant pas la même ressource, sont plus pauvres d'argent, & ne vivent pas moins bien.

Il est fort singulier qu'un pays si rude & dont les habitans sont si enclins à fortir, leur inspire pourtant un amour si tendre, que le regret de l'avoir quitté les y ramène presque tous à la fin, & que ce regret donne à ceux qui n'y peuvent revenir, une maladie quelquefois mortelle, qu'ils appellent, je crois, le *Hemvé*. Il y a dans la Suisse un air célèbre appelé le Ranz-des-vaches, que les bergers sonnent sur leurs cornets, & dont ils font retentir tous les côteaux du pays. Cet air, qui est peu de chose en lui-même, mais qui rappelle aux Suisses mille idées relatives au pays natal, leur fait verser des torrens de larmes quand ils l'entendent en terre étrangère. Il en a même fait mourir de douleur un si grand nombre, qu'il a été défendu par Ordonnance du Roi de jouer le ranz-des-vaches dans les troupes Suisses. Mais, Monsieur le Maréchal, vous sçavez peut-être tout cela mieux que moi, & les réflexions que ce fait présente ne vous auront pas échappé. Je ne puis m'empêcher de remarquer seulement que la France est assurément le meilleur pays du monde, où toutes les commodités & tous les agrémens de la vie concourent au bien-être des habitans. Cependant, il n'y a jamais eu, que je sçache, de Hemvé ni de ranz-des-vaches, qui fit pleurer & mourir de regret un François en pays étranger, & cette maladie diminue beaucoup chez les Suisses depuis qu'on vit plus agréablement dans leur pays.

Les Suisses en général sont justes, officieux, charitables, amis solides, braves soldats & bons citoyens, mais intrigans, défiants, jaloux, curieux, avarés, & leur avarice contient plus leur luxe que ne fait leur simplicité. Ils sont ordinairement graves & flegmatiques: mais ils sont furieux dans la colère, & leur joie est une ivresse. Je n'ai rien vu

de si gai que leurs jeux. Il est étonnant que le peuple François danse tristement, languissamment, de mauvaise grace, & que les danses Suisses soient sautillantes & vives. Les hommes y montrent leur vigueur naturelle, & les filles y ont une légèreté charmante: on diroit que la terre leur brûle les pieds.

Les Suisses sont adroits & rusés dans les affaires: les François qui les jugent grossiers sont bien moins déliés qu'eux; ils jugent de leur esprit par leur accent. La Cour de France a toujours voulu leur envoyer des gens fins, & s'est toujours trompée. A ce genre d'escrime ils battent communément les François: mais envoyez-leur des gens droits & fermes: vous ferez d'eux ce que vous voudrez, car naturellement ils vous aiment. Le Marquis de Bonnac qui avoit tant d'esprit, mais qui passoit pour adroit, n'a rien fait en Suisse, & jadis le Maréchal de Bassompierre y faisoit tout ce qu'il vouloit, parce qu'il étoit franc, ou qu'il passoit chez eux pour l'être. Les Suisses négocieront toujours avec avantage, à moins qu'ils ne soient vendus par leurs Magistrats, attendu qu'ils peuvent mieux se passer d'argent que les Puissances ne peuvent se passer d'hommes; car pour votre bled, quand ils voudront ils n'en auront pas besoin. Il faut avouer aussi que s'ils sont bien leurs traités, ils les exécutent encore mieux, fidélité qu'on ne se pique pas de leur rendre.

Je ne vous dirai rien, Monsieur le Maréchal, de leur gouvernement & de leur politique, parce que cela me meneroit trop loin, & que je ne veux vous parler que de ce que j'ai vu. Quant au Comté de Neuchâtel où j'habite, vous sçavez qu'il appartient au Roi de Prusse. Cette petite Principauté, après avoir été démembrée du Royaume de Bourgogne & passé successivement dans les maisons de Châlons, d'Hochberg & de Longueville, tomba enfin en 1707 dans celle de Brandebourg par la décision des États du pays, juges naturels des droits des Prétendants. Je n'entrerai point

dans l'examen des raisons sur lesquelles le Roi de Prusse fut préféré au Prince de Conti, ni des influences que purent avoir d'autres Puissances dans cette affaire; je me contenterai de remarquer que dans la concurrence entre ces deux Princes, c'étoit un honneur qui ne pouvoit manquer aux Neuchâtelois d'appartenir un jour à un grand Capitaine. Au reste, ils ont conservé sous leurs Souverains à-peu-près la même liberté qu'ont les autres Suisses; mais peut-être en sont-ils plus redevables à leur position qu'à leur habileté; car je les trouve bien remuans pour des gens sages.

Tout ce que je viens de remarquer des Suisses en général caractérise encore plus fortement ce peuple-ci, & le contraste du naturel & de l'imitation s'y fait encore mieux sentir, avec cette différence pourtant que le naturel a moins d'étoffe, & qu'à quelque petit coin près, la dorure couvre tout le fond. Le pays, si l'on excepte la ville & les bords du lac, est aussi rude que le reste de la Suisse; la vie y est aussi rustique, & les habitans accoutumés à vivre sous des Princes, s'y sont encore plus affectionnés aux grandes manières: de sorte qu'on trouve ici du jargon, des airs, dans tous les états, de beaux parleurs labourant les champs, & des courtisans en souquenille. Aussi appelle-t-on les Neuchâtelois les Gascons de la Suisse. Ils ont de l'esprit, & ils se piquent de vivacité; ils lisent, & la lecture leur profite; les payfans même sont instruits; ils ont presque tous un petit recueil de livres choisis qu'ils appellent leur bibliothèque; ils sont même assez au courant pour les nouveautés; ils font valoir tout cela dans la conversation d'une manière qui n'est point gauche, & ils ont presque le ton du jour comme s'ils vivoient à Paris. Il y a quelque tems qu'en me promenant, je m'arrêtai devant une maison où des filles faisoient de la dentelle; la mère berçoit un petit enfant, & je la regardois faire, quand je vis sortir de la cabane un gros payfan, qui m'abordant d'un air aisé me dit: *vous voyez qu'on ne suit*

pas

pas trop bien vos préceptes ; mais nos femmes tiennent autant aux vieux préjugés qu'elles aiment les nouvelles modes. Je tombois des nues. J'ai entendu parmi ces gens-là cent propos du même ton.

Beaucoup d'esprit & encore plus de prétention, mais sans aucun goût, voilà ce qui m'a d'abord frappé chez les Neuchâtelois. Ils parlent très-bien, très-aisément, mais ils écrivent platement & mal, sur-tout quand ils veulent écrire légèrement, & ils le veulent toujours. Comme ils ne sçavent pas même en quoi consiste la grâce & le sel du style léger, lorsqu'ils ont enfilé des phrases lourdement sémillantes, ils se croient autant de Voltaires & de Crébillons. Ils ont une manière de journal dans lequel ils s'efforcent d'être gentils & badins. Ils y fourrent même de petits vers de leur façon. Madame la Maréchale trouveroit, sinon de l'amusement, au moins de l'occupation dans ce Mercure, car c'est d'un bout à l'autre un logogriphe qui demande un meilleur Œdipe que moi.

C'est à-peu-près le même habillement que dans le canton de Berne, mais un peu plus contourné. Les hommes se mettent assez à la Française, & c'est ce que les femmes voudroient bien faire aussi ; mais comme elles ne voyagent guères, ne prenant pas comme eux les modes de la première main, elles les outrent, les défigurent, & chargées de pretintailles & de falbalas, elles semblent parées de guenilles.

Quant à leur caractère, il est difficile d'en juger, tant il est offusqué de manières ; ils se croient polis parce qu'ils sont façonniers, & gais parce qu'ils sont turbulens. Je crois qu'il n'y a que les Chinois au monde qui puissent l'emporter sur eux à faire des complimens. Arrivez - vous fatigué, pressé, n'importe : il faut d'abord prêter le flanc à la longue bordée ; tant que la machine est montée elle joue, & elle se remonte toujours à chaque arrivant. La politesse Fran-

goise est de mettre les gens à leur aise & même de s'y mettre aussi. La politesse Neuchâteloise est de gêner & fâcher même & les autres. Ils ne consultent jamais ce qui vous convient, mais ce qui peut étaler leur prétendu sçavoir-vivre. Leurs offres exagérées ne tentent point; elles ont toujours, je ne sçais quel air de formule, je ne sçais quoi de sec & d'appreté qui vous invite au refus. Ils sont pourtant obligeans, officieux, hospitaliers très-réellement, sur-tout pour les gens de qualité: on est toujours sûr d'être accueilli d'eux, en se donnant pour Marquis ou Comte; & comme une ressource aussi facile ne manque pas aux aventuriers, ils en ont souvent dans leur Ville, qui pour l'ordinaire y sont très-fêtés: un simple honnête-homme avec des malheurs & des vertus ne le feroit pas de même: on peut y porter un grand nom sans mérite, mais non pas un grand mérite sans nom. Du reste, ceux qu'ils servent une fois ils les servent bien. Ils sont fidèles à leurs promesses, & n'abandonnent pas aisément leurs protégés. Il se peut même qu'ils soient aimans & sensibles; mais rien n'est plus éloigné du ton du sentiment que celui qu'ils prennent; tout ce qu'ils font par humanité semble être fait par ostentation, & leur vanité cache leur bon cœur.

Cette vanité est leur vice dominant; elle perce par-tout, & d'autant plus aisément qu'elle est mal-adroite. Ils se croient tous gentilshommes, quoique leurs Souverains ne fussent que des gentilshommes eux-mêmes. Ils aiment la chasse, moins par goût, que parce que c'est un amusement noble. Enfin, jamais on ne vit des bourgeois si pleins de leur naissance: ils ne la vantent pourtant pas, mais on voit qu'ils s'en occupent; ils n'en sont pas fiers, ils n'en sont qu'entêtés.

Au défaut de dignités & de titres de noblesse, ils ont des titres militaires ou municipaux en telle abondance, qu'il y a plus de gens titrés que de gens qui ne le sont pas. C'est

Monfieur le Colonel, Monfieur le Major, Monfieur le Capitaine, Monfieur le Lieutenant, Monfieur le Confeiller, Monfieur le Châtelain, Monfieur le Maire, Monfieur le Jufticier, Monfieur le Profefleur, Monfieur le Docteur, Monfieur l'Ancien; fi j'avois pu reprendre ici mon ancien métier, je ne doute pas que je n'y fuffe Monfieur le Copifte. Les femmes portent auffi les titres de leurs maris, Madame la Confeillère, Madame la Miniftre; j'ai pour voisine Madame la Major; & comme on n'y nomme les gens que par leurs titres, on eft embarraffé comment dire aux gens qui n'ont que leur nom, c'eft comme s'ils n'en avoient pas.

Le fexe n'y eft pas beau; on dir qu'il a dégénéré. Les filles ont beaucoup de liberté & en font ufage. Elles fe raffemblent fouvent en fociété où l'on joue, où l'on goûte, où l'on babille, & où l'on attire tant qu'on peut les jeunes gens; mais par malheur ils font rares & il faut fe les arracher. Les femmes vivent affez fagement; il y a dans le pays d'affez bons ménages, & il y en auroit bien davantage fi c'étoit un air de bien vivre avec fon mari. Du refte vivant beaucoup en campagne, lifant moins & avec moins de fruit que les hommes, elles n'ont pas l'efprit fort orné, & dans le défœuvrement de leur vie elles n'ont d'autre refource que de faire de la dentelle, d'épier curieufement les affaires des autres, de médire & de jouer. Il y en a pourtant de fort aimables; mais en général on ne trouve pas dans leur entretien ce ton que la décence & l'honnêteté même rendent féducteur, ce ton que les Françoises fçavent fi bien prendre quand elles veulent, qui montre du fentiment, de l'ame, & qui promet des héroïnes de roman. La converfation des Neufchâtelôifes eft aride ou badine; elle tarit fi-tôt qu'on ne plaifante pas. Les deux fexes ne manquent pas de bon naturel, & je crois que ce n'eft pas un peuple fans mœurs, mais c'eft un peuple fans principes, & le mot de vertu y eft auffi étranger ou auffi ridicule qu'en

Italie. La religion dont ils se piquent sert plutôt à les rendre hargneux que bons. Guidés par leur Clergé ils épilogueront sur le dogme , mais pour la morale ils ne savent ce que c'est ; car quoiqu'ils parlent beaucoup de charité , celle qu'ils ont n'est assurément pas l'amour du prochain , c'est seulement l'affectation de donner l'aumône. Un chrétien pour eux est un homme qui va au prêché tous les Dimanches , quoiqu'il fasse dans l'intervalle , il n'importe pas. Leurs Ministres qui se sont acquis un grand crédit sur le peuple tandis que leurs Princes étoient catholiques , voudroient conserver ce crédit en se mêlant de tout , en chicanant sur tout , en étendant à tout la juridiction de l'Eglise ; ils ne voient pas que leur tems est passé. Cependant ils viennent encore d'exciter dans l'État une fermentation qui achevera de les perdre. L'importante affaire dont il s'agissoit étoit de savoir si les peines des damnés étoient éternelles. Vous auriez peine à croire avec quelle chaleur cette dispute a été agitée ; celle du Jansénisme en France n'en a pas approché. Tous les Corps assemblés , les peuples prêts à prendre les armes , Ministres destitués , Magistrats interdits , tout marquoit les approches d'une guerre civile , & cette affaire n'est pas tellement finie qu'elle ne puisse laisser de longs souvenirs. Quand ils se seroient tous arrangés pour aller en enfer , ils n'auroient pas plus de souci de ce qui s'y passe.

Voilà les principales remarques que j'ai faites jusqu'ici sur les gens du pays où je suis. Elles vous paroîtroient peut-être un peu dures pour un homme qui parle de ses hôtes , si je vous laissois ignorer que je ne leur suis redevable d'aucune hospitalité. Ce n'est point à Messieurs de Neuchâtel que je suis venu demander un asyle qu'ils ne m'auroient sûrement pas accordé , c'est à Mylord Maréchal , & je ne suis ici que chez le Roi de Prusse. Au contraire , à mon arrivée sur les terres de la Principauté , le Magistrat de la

ville de Neufchâtel s'est pour tout accueil dépêché de défendre mon livre sans le connoître, la classe des Ministres l'a déferé de même au Conseil d'État ; on n'a jamais vu de gens plus pressés d'imiter les sottises de leurs voisins. Sans la protection déclarée de Mylord Maréchal, on ne m'eût sûrement point laissé en paix dans ce village. Tant de bandits se réfugient dans le pays, que ceux qui le gouvernement ne savent pas distinguer des malfaiteurs pour suivis les innocens opprimés, ou se mettent peu en peine d'en faire la différence. La maison que j'habite appartient à une nièce de mon vieux ami M. Roguin. Ainsi, loin d'avoir nulle obligation à Messieurs de Neufchâtel, je n'ai qu'à m'en plaindre. D'ailleurs, je n'ai pas mis le pied dans leur ville, ils me sont étrangers à tous égards, je ne leur dois que justice en parlant d'eux, & je la leur rends.

Je la rends de meilleur cœur encore à ceux d'entr'eux qui m'ont comblé de caresses, d'offres, de politesses de toute espèce. Flatté de leur estime & touché de leurs bontés, je me ferai toujours un devoir & un plaisir de leur marquer mon attachement & ma reconnaissance ; mais l'accueil qu'ils m'ont fait n'a rien de commun avec le gouvernement Neufchâtelois, qui m'en eût fait un bien différent s'il en eût été le maître. Je dois dire encore que si la mauvaise volonté du corps des Ministres n'est pas douteuse, j'ai beaucoup à me louer en particulier de celui dont j'habite la paroisse. Il me vint voir à mon arrivée, il me fit mille offres de services qui n'étoient point vaines, comme il me l'a prouvé dans une occasion essentielle où il s'est exposé à la mauvaise humeur de plus d'un de ses confrères, pour s'être montré vrai Pasteur envers moi. Je m'attendois d'autant moins de sa part à cette justice, qu'il avoit joué dans les précédentes brouilleries un rôle qui n'annonçoit pas un Ministre tolérant. C'est au surplus un homme assez gai dans la société, qui ne manque pas d'esprit, qui fait

quelquefois d'assez bons sermons, & souvent de fort bons contes.

Je m'aperçois que cette Lettre est un livre, & je n'en suis encore qu'à la moitié de ma relation. Je vais, Monsieur le Maréchal, vous laisser reprendre haleine, & remettre le second tome à une autre fois (1).

SECONDE LETTRE.

A Motiers, le 23 Janvier 1763.

IL faut, Monsieur le Maréchal, avoir du courage pour décrire en cette saison le lieu que j'habite. Des cascades, des glaces, des rochers nus, des sapins noirs couverts de neige sont les objets dont je suis entouré; &, à l'image de l'hiver le pays ajoutant l'aspect de l'aridité, ne promet, à le voir, qu'une description fort triste. Aussi a-t-il l'air assez nud en toute saison, mais il est presque effrayant dans celle-ci. Il faut donc vous le représenter comme je l'ai trouvé en y arrivant, & non comme je le vois aujourd'hui, sans quoi l'intérêt que vous prenez à moi m'empêcheroit de vous en rien dire.

Figurez-vous donc un vallon d'une bonne demi-lieue de large & d'environ deux lieues de long, au milieu duquel passe une petite rivière appelée la Reuse dans la direction du Nord-ouest au Sud-est. Ce vallon, formé par deux chaînes de montagnes qui sont des branches du Mont-Jura, & qui se resserrent par les deux bouts, reste pourtant assez ouvert pour laisser voir au loin ses prolongemens, lesquels

(1) Pour apprécier les divers jugemens portés dans cette lettre, le Lecteur voudra bien faire attention à l'époque de sa date & au lieu qu'habitoit l'Auteur.

divisés en rameaux par les bras des montagnes, offrent plusieurs belles perspectives. Ce vallon, appelé le Val-de-Travers, du nom d'un village qui est à son extrémité orientale, est garni de quatre ou cinq autres villages à peu de distance les uns des autres; celui de Moitiers, qui forme le milieu, est dominé par un vieux château désert dont le voisinage & la situation solitaire & sauvage m'attirent souvent dans mes promenades du matin, d'autant plus que je puis sortir de ce côté par une porte de derrière sans passer par la rue ni devant aucune maison. On dit que les bois & les rochers qui environnent ce château sont fort remplis de vipères; cependant, ayant beaucoup parcouru tous les environs & m'étant assis à toutes sortes de places, je n'en ai point vu jusqu'ici.

Outre ces villages, on voit, vers le bas des montagnes, plusieurs maisons éparées qu'on appelle des Prises, dans lesquelles on tient des bestiaux & dont plusieurs sont habitées par les propriétaires, la plupart paysans. Il y en a une entr'autres à mi-côte nord, par conséquent exposée au midi sur une terrasse naturelle, dans la plus admirable position que j'aye jamais vue, & dont le difficile accès m'eût rendu l'habitation très-commode. J'en fus si tenté que, dès la première fois, je m'étois presque arrangé avec le propriétaire pour y loger; mais on m'a depuis tant dit de mal de cet homme, qu'aimant encore mieux la paix & la sûreté qu'une demeure agréable, j'ai pris le parti de rester où je suis. La maison que j'occupe est dans une moins belle position: mais elle est grande, assez commode, elle a une galerie extérieure où je me promène dans les mauvais tems, & ce qui vaut mieux que tout le reste, c'est un asyle offert par l'amitié.

La Reuse a sa source au-dessus d'un village appelé Saint-Sulpice, à l'extrémité occidentale du vallon; elle en sort au village de Travers, à l'autre extrémité où elle com-

menge à se creuser un lit qui devient bientôt précipice , & la conduit enfin dans le lac de Neuchâtel. Cette Reuse est une très-jolie rivière, claire & brillante comme de l'argent, où les truites ont bien de la peine à se cacher dans des touffes d'herbes. On la voit sortir tout-d'un-coup de terre à sa source , non point en petite fontaine ou ruisseau, mais toute grande & déjà rivière comme la fontaine de Vaucluse , en bouillonnant à travers les rochers. Comme cette source est fort enfoncée dans les roches escarpées d'une montagne , on y est toujours à l'ombre , & la fraîcheur continue, le bruit, les chûtes, le cours de l'eau m'attirant l'été à travers ces roches brûlantes , me font souvent mettre en nage pour aller chercher le frais près de ce murmure , où plutôt près de ce fracas , plus flatteur à mon oreille que celui de la rue Saint-Martin.

L'élévation des montagnes qui forment le vallon n'est pas excessive , mais le vallon même est montagne , étant fort élevé au-dessus du lac , & le lac , ainsi que le sol de toute la Suisse , est encore extrêmement élevé sur les pays de plaines , élevés à leur tour au-dessus du niveau de la mer. On peut juger sensiblement de la pente totale par le long & rapide cours des rivières , qui , des montagnes de Suisse vont se rendre , les unes dans la Méditerranée & les autres dans l'Océan. Ainsi , quoique la Reuse traversant le vallon soit sujette à de fréquens débordemens , qui font , des bords de son lit , une espèce de marais , on n'y sent point le marécage , l'air n'y est point humide & mal sain , la vivacité qu'il tire de son élévation l'empêchant de rester long-tems chargé de vapeurs grossières , les brouillards , assez fréquens les matins , cedent pour l'ordinaire à l'action du soleil à mesure qu'il s'élève.

Comme entre les montagnes & les vallées la vue est toujours réciproque , celle dont je jouis ici dans un fond n'est pas moins vaste que celle que j'avois sur les hauteurs de

Montmorenci : mais elle est d'un autre genre ; elle ne flatte pas ; elle frappe ; elle est plus sauvage que riante ; l'art n'y étale pas ses beautés , mais la majesté de la nature en impose , & quoique le parc de Versailles soit plus grand que ce vallon , il ne paroîtroit qu'un colifichet en sortant d'ici. Au premier coup-d'œil , le spectacle , tout grand qu'il est , semble un peu nud ; on voit très-peu d'arbres dans la vallée ; ils y viennent mal & ne donnent presque aucun fruit ; l'escarpement des montagnes étant très-rapide , montre en divers endroits le gris des rochers , le noir des sapins coupe ce gris d'une nuance qui n'est pas riante , & ces sapins si grands , si beaux quand'on est dessous , ne paroissant au loin que des arbrisseaux , ne promettent ni l'asyle , ni l'ombre qu'ils donnent ; le fond du vallon , presque au niveau de la rivière , semble n'offrir à ses deux bords qu'un large marais où l'on ne sçauroit marcher ; la réverbération des rochers n'annonce pas dans un lieu sans arbres une promenade bien fraîche quand le soleil luit ; si-tôt qu'il se couche , il laisse à peine un crépuscule , & la hauteur des monts interceptant toute la lumière , fait passer presque à l'instant du jour à la nuit.

Mais si la première impression de tout cela n'est pas agréable , elle change insensiblement par un examen plus détaillé , & dans un pays où l'on croyoit avoir tout vu du premier coup-d'œil , on se trouve avec surprise environné d'objets chaque jour plus intéressans. Si la promenade de la vallée est un peu uniforme , elle est en revanche extrêmement commode ; tout y est du niveau le plus parfait , les chemins y sont unis comme des allées de jardin ; les bords de la rivière offrent par places de larges pelouses d'un plus beau verd que les gazons du Palais-Royal , & l'on s'y promène avec délices le long de cette belle eau , qui dans le vallon prend un cours paisible en quittant ses cailloux & ses

rochers qu'elle retrouve au sortir du Val-de-Travers. On a proposé de planter ses bords de saules & de peupliers, pour donner, durant la chaleur du jour, de l'ombre au bétail défolé par les mouches. Si jamais ce projet s'exécute, les bords de la Reuse deviendront aussi charmans que ceux du Lignon, & il ne leur manquera plus que des Astrées, des Silvandres & un d'Urfé.

Comme la direction du vallon coupe obliquement le cours du soleil, la hauteur des monts jette toujours de l'ombre par quelque côté sur la plaine, de sorte qu'en dirigeant ses promenades & choisissant ses heures, on peut aisément faire, à l'abri du soleil, tout le tour du vallon. D'ailleurs ces mêmes montagnes interceptant ses rayons, font qu'il se lève tard & se couche de bonne heure, en sorte qu'on n'en est pas long-tems brûlé. Nous avons presque ici la clef de l'énigme du Ciel de trois aunes, & il est certain que les maisons qui sont près de la source de la Reuse, n'ont pas trois heures de soleil, même en été.

Lorsqu'on quitte le bas du vallon pour se promener à mi-côte, comme nous fîmes une fois, Monsieur le Maréchal, le long des Champeaux du côté d'Andilly, on n'a pas une promenade aussi commode, mais cet agrément est bien compensé par la variété des sites & des points de vue, par les découvertes que l'on fait sans cesse autour de soi, par les jolis réduits qu'on trouve dans les gorges des montagnes, où, le cours des torrens qui descendent dans la vallée, les hêtres qui les ombragent, les côteaux qui les entourent offrent des asyles verdoyans & frais quand on suffoque à découvert. Ces réduits, ces petits vallons ne s'apperçoivent pas, tant qu'on regarde au loin les montagnes, & cela joint à l'agrément du lieu celui de la surprise, lorsqu'on vient tout-d'un-coup à les découvrir. Combien de fois je me suis figuré, vous suivant à la promenade & tour-

nant autour d'un rocher aride , vous voir surpris & charmé de retrouver des bosquets pour les Dryades où vous n'auriez cru trouver que des antres & des ours.

Tout le pays est plein de curiosités naturelles qu'on ne découvre que peu à peu , & qui , par ces découvertes successives , lui donnent chaque jour l'attrait de la nouveauté. La Botanique offre ici ses trésors à qui sçauroit les connoître , & souvent en voyant autour de moi cette profusion de plantes rares , je les foule à regret sous le pied d'un ignorant. Il est pourtant nécessaire d'en connoître une pour se garantir de ses terribles effets ; c'est le Napel. Vous voyez une très-belle plante haute de trois pieds , garnie de jolies fleurs bleues qui vous donnent envie de la cueillir : mais à peine l'a-t-on gardée quelques minutes qu'on se sent saisi de maux de tête , de vertiges , d'évanouissemens , & l'on périroit si l'on ne jettoit promptement ce funeste bouquet. Cette plante a souvent causé des accidens à des enfans & à d'autres gens qui ignoroient sa pernicieuse vertu. Pour les bestiaux , ils n'en approchent jamais & ne broutent pas même l'herbe qui l'entoure. Les faucheurs l'extirpent autant qu'ils peuvent ; quoiqu'on fasse , l'espèce en reste , & je ne laisse pas d'en voir beaucoup en me promenant sur les montagnes , mais on l'a détruite à-peu-près dans le vallon.

A une petite lieue de Motiers , dans la Seigneurie de Travers , est une mine d'asphalte qu'on dit qui s'étend sous tout le pays : les habitans lui attribuent modestement la gaieté dont ils se vantent , & qu'ils prétendent se transmettre même à leurs bestiaux. Voilà sans doute une belle vertu de ce minéral , mais pour en pouvoir sentir l'efficacité il ne faut pas avoir quitté le château de Montmorenci. Quoiqu'il en soit des merveilles qu'ils disent de leur asphalte , j'ai donné au Seigneur de Travers un moyen sûr d'en tirer la médecine

universelle ; c'est de faire une bonne pension à Lorriss ou à Bordeu.

Au-dessus de ce même village de Travers , il se fit , il y a deux ans , une avalanche considérable & de la façon du monde la plus singulière. Un homme qui habite au pied de la montagne avoit son champ devant sa fenêtre , entre la montagne & sa maison. Un matin qui suivit une nuit d'orage , il fut bien surpris en ouvrant sa fenêtre de trouver un bois à la place de son champ ; le terrain , s'ébouyant tout d'une pièce , avoit recouvert son champ des arbres d'un bois qui étoit au-dessus , & cela , dit-on , fait entre les deux propriétaires le sujet d'un procès qui pourroit trouver place dans le recueil de Pittaval. L'espace que l'avalanche a mis à nud est fort grand & paroît de loin ; mais il faut en approcher pour juger de la force de l'éboulement , de l'étendue du creux , & de la grandeur des rochers qui ont été transportés. Ce fait récent & certain rend croyable ce que dit Pline d'une vigne qui avoit été ainsi transportée d'un côté du chemin à l'autre : mais rapprochons-nous de mon habitation.

J'ai vis-à-vis de mes fenêtres une superbe cascade , qui du haut de la montagne , tombe , par l'escarpement d'un rocher , dans le vallon avec un bruit qui se fait entendre au loin , sur-tout quand les eaux sont grandes. Cette cascade est très en vue ; mais ce qui ne l'est pas de même est une grotte à côté de son bassin , de laquelle l'entrée est difficile , mais qu'on trouve au-dedans assez espacée , éclairée par une fenêtre naturelle , ceintrée en tiers-point , & décorée d'un ordre d'Architecture qui n'est ni Toscan , ni Dorique , mais l'ordre de la nature qui sçait mettre des proportions & de l'harmonie dans ses ouvrages les moins réguliers. Instruit de la situation de cette grotte , je m'y rendis seul l'été dernier pour la contempler à mon aise. L'ex-

trême sèchereffe me donna la facilité d'y entrer par une ouverture enfoncée & très-furbaiffée, en me traînant sur le ventre, car la fenêtré est trop haute pour qu'on puisse y passer sans échelle. Quand je fus au-dedans je m'assis sur une pierre, & je me mis à contempler avec ravissement cette superbe salle, dont les ornemens sont des quartiers de roche diversément situés, & formant la décoration la plus riche que j'aye jamais vue, si du moins on peut appeller ainsi celle qui montre la plus grande puissance, celle qui attache & intéresse, celle qui fait penser, qui élève l'ame, celle qui force l'homme à oublier sa petitesse pour ne penser qu'aux œuvres de la nature. Des divers rochers qui meublent cette caverne, les uns, détachés & tombés de la voûte, les autres encore pendans & diversément situés, marquent tous dans cette mine naturelle, l'effet de quelquel explosion terrible dont la cause paroît difficile à imaginer; car même un tremblement de terre ou un volcan n'expliqueroit pas cela d'une manière satisfaisante. Dans le fond de la grotte, qui va, en s'élevant de même que sa voûte, on monte sur une espèce d'estrade, & de-là, par une pente assez roide, sur un rocher qui mène de biais à un enfoncement très-obscur par où l'on pénètre sous la montagne. Je n'ai point été jusques-là, ayant trouvé devant moi un trou large & profond qu'on ne sçauroit franchir qu'avec une planche. D'ailleurs, vers le haut de cet enfoncement, & presque à l'entrée de la galerie souterraine est un quartier de rocher très-impofant; car, suspendu presque en l'air, il porte à faux par un de ses angles, & penche tellement en avant qu'il semble se détacher & partir pour écraser le spectateur. Je ne doute pas, cependant, qu'il ne soit dans cette situation depuis bien des siècles & qu'il n'y reste encore plus long-tems; mais ces sortes d'équilibres, auxquels les yeux ne sont pas faits, ne laissent pas de causer quelque inquiétude, & quoiqu'il fallût peut-être des forces immenses

pour ébranler ce rocher qui paroît si prêt à tomber , je craindrois d'y toucher du bout du doigt , & ne voudrois pas plus rester dans la direction de sa chute que sous l'épée de Damoclès.

La galerie souterraine à laquelle cette grotte sert de vestibule ne continue pas d'aller en montant , mais elle prend sa pente un peu vers le bas , & suit la même inclinaison dans tout l'espace qu'on a jusqu'ici parcouru. Des curieux s'y sont engagés à diverses fois avec des domestiques , des flambeaux & tous les secours nécessaires ; mais il faut du courage pour pénétrer loin dans cet effroyable lieu , & de la vigueur pour ne pas s'y trouver mal. On est allé jusqu'à près de demi-lieue , en ouvrant le passage où il est trop étroit , & fondant avec précaution les gouffres & fondrières qui sont à droite & à gauche ; mais on prétend dans le pays qu'on peut aller par le même souterrain à plus de deux lieues jusqu'à l'autre côté de la montagne , où l'on dit qu'il aboutit du côté du lac , non loin de l'embouchure de la Reuse.

Au-dessous du bassin de la même cascade , est une autre grotte plus petite , dont l'abord est embarrassé de plusieurs grands cailloux & quartiers de roche qui paroissent avoir été entraînés là par les eaux. Cette grotte-ci n'étant pas si praticable que l'autre , n'a pas de même tenté les curieux. Le jour que j'en examinai l'ouverture , il faisoit une chaleur insupportable ; cependant il en sortoit un vent si vif & si froid que je n'osai rester long-tems à l'entrée , & toutes les fois que j'y suis retourné j'ai toujours senti le même vent ; ce qui me fait juger qu'elle a une communication plus immédiate & moins embarrassée que l'autre.

A l'ouest de la vallée , une montagne la sépare en deux branches , l'une fort étroite où sont le village de Saint-Sulpice , la source de la Reuse , & le chemin de Pontarlier. Sur ce chemin , l'on voit encore une grosse chaîne scellée

dans le rocher & mise là jadis par les Suisses pour fermer de ce côté-là le passage aux Bourguignons.

L'autre branche plus large & à gauche de la première , mène par le village de Butte à un pays perdu appelé la côte-aux-Fées , qu'on apperçoit de loin parce qu'il va en montant. Ce pays n'étant sur aucun chemin passe pour très-sauvage & en quelque sorte pour le bout du monde. Aussi prétend-on que c'étoit autrefois le séjour des Fées , & le nom lui en est resté. On y voit encore leur salle d'assemblée dans une troisième caverne qui porte aussi leur nom , & qui n'est pas moins curieuse que les précédentes. Je n'ai pas vu cette grotte-aux-Fées , parce qu'elle est assez loin d'ici ; mais on dit qu'elle étoit superbement ornée , & l'on y voyoit encore , il n'y a pas long-tems , un trône & des sièges très-bien taillés dans le roc. Tout cela a été gâté & ne paroît presque plus aujourd'hui. D'ailleurs l'entrée de la grotte est presque entièrement bouchée par les décombres , par les broussailles , & la crainte des serpens & des bêtes venimeuses rebute les curieux d'y vouloir pénétrer. Mais si elle eût été praticable encore & dans sa première beauté , & que Madame la Maréchale eût passé dans ce pays , je suis sûr qu'elle eût voulu voir cette grotte singulière , n'eût-ce été qu'en faveur de Fleur-d'Epine & des Facardins.

Plus j'examine en détail l'état & la position de ce vallon , plus je me persuade qu'il a jadis été sous l'eau , que ce qu'on appelle aujourd'hui le Val-de-Travers fut autrefois un lac formé par la Reuse , la cascade & d'autres ruisseaux , & contenu par les montagnes qui l'environnent , de sorte que je ne doute point que je n'habite l'ancienne demeure des poissons. En effet , le sol du vallon est si parfaitement uni qu'il n'y a qu'un dépôt formé par les eaux qui puisse l'avoir ainsi nivelé. Le prolongement du vallon , loin de descendre , monte le long du cours de la Reuse , de sorte qu'il



a fallu des tems infinis à cette rivière pour se caver dans les abymes qu'elle forme, un cours en sens contraire à l'inclinaison du terrain. Avant ces tems, contenue de ce côté de même que de tous les autres, & forcée de refluer sur elle-même, elle dut enfin remplir le vallon jusqu'à la hauteur de la première grotte que j'ai décrite, par laquelle elle trouva ou s'ouvrit un écoulement dans la galerie souterraine qui lui servoit d'aqueduc.

Le petit lac demeura donc constamment à cette hauteur jusqu'à ce que, par quelques ravages, fréquens aux pieds des montagnes dans les grandes eaux, des pierres ou graviers embarrassèrent tellement le canal que les eaux n'eurent plus un cours suffisant pour leur écoulement. Alors s'étant extrêmement élevées, & agissant avec une grande force contre les obstacles qui les retenoient, elles s'ouvrirent enfin quelque issue pas le côté le plus foible & le plus bas. Les premiers filets échappés ne cessant de creuser & s'aggrandir, & le niveau du lac baissant à proportion, à force de tems le vallon dut enfin se trouver à sec. Cette conjecture, qui m'est venue en examinant la grotte où l'on voit des traces sensibles du cours de l'eau, s'est confirmée premièrement par le rapport de ceux qui ont été dans la galerie souterraine, & qui m'ont dit avoir trouvé des eaux croupissantes dans les creux des fondrières dont j'ai parlé; elle s'est confirmée encore dans les pèlerinages que j'ai faits à quatre lieues d'ici pour aller voir Mylord Maréchal à sa campagne au bord du lac, & où je suivois, en montant la montagne, la rivière qui descendoit à côté de moi par des profondeurs effrayantes, que selon toute apparence elle n'a pas trouvées toutes faites, & qu'elle n'a pas, non plus, creusées en un jour. Enfin, j'ai pensé que l'asphalte, qui n'est qu'un bitume durci, étoit encore un indice d'un pays long-tems imbibé par les eaux. Si j'osois croire que ces folies pussent vous amuser, je tracerois sur le papier

papier une espèce de plan qui pût vous éclaircir tout cela ; mais il faut attendre qu'une saison plus favorable & un peu de relâche à mes maux me laissent en état de parcourir le pays.

On peut vivre ici puisqu'il y a des habitans. On y trouve même les principales commodités de la vie , quoiqu'un peu moins facilement qu'en France. Les denrées y sont chères parce que le pays en produit peu , & qu'il est fort peuplé , sur-tout depuis qu'on y a établi des manufactures de toile peinte & que les travaux d'horlogerie & de dentelle s'y multiplient. Pour y avoir du pain mangeable , il faut le faire chez soi , & c'est le parti que j'ai pris , à l'aide de Mademoiselle le Vasseur ; la viande y est mauvaise , non que le pays n'en produise de bonne : mais tout le bœuf va à Geneve ou à Neuchâtel , & l'on ne tue ici que de la vache. La rivière fournit d'excellente truite , mais si délicate qu'il faut la manger sortant de l'eau. Le vin vient de Neuchâtel , & il est très-bon , sur-tout le rouge : pour moi je m'en tiens au blanc , bien moins violent , à meilleur marché , & selon moi , beaucoup plus sain. Point de volaille , peu de gibier , point de fruit , pas même des pommes ; seulement des fraises bien parfumées , en abondance & qui durent long-tems. Le laitage y est excellent , moins pourtant que le fromage de Viry préparé par Mademoiselle Rose ; les eaux y sont claires & légères : ce n'est pas pour moi une chose indifférente que de bonne eau , & je me sentirai long-tems du mal que m'a fait celle de Montmorenci. J'ai sous ma fenêtre une très-belle fontaine dont le bruit fait une de mes délices. Ces fontaines , qui sont élevées & taillées en colonnes ou en obélisques & coulent par des tuyaux de fer dans de grands bassins , sont un des ornemens de la Suisse. Il n'y a si chétif village qui n'en ait au moins deux ou trois , les maisons écartées ont presque chacune la sienne , & l'on en trouve même sur les chemins pour la commodité des pas-

sans , hommes & bestiaux. Je ne sçauois exprimer combien l'aspect de toutes ces belles eaux coulantes est agréable au milieu des rochers & des bois durant les chaleurs ; l'on est déjà rafraîchi par la vue , & l'on est tenté d'en boire sans avoir soif.

Voilà , Monsieur le Maréchal , de quoi vous former quelque idée du séjour que j'habite & auquel vous voulez bien prendre intérêt. Je dois l'aimer comme le seul lieu de la terre où la vérité ne soit pas un crime , ni l'amour du genre-humain une impiété. J'y trouve la sûreté sous la protection de Mylord Maréchal & l'agrément dans son commerce. Les habitans du lieu m'y montrent de la bienveillance , & ne me traitent point en proscrit. Comment pourrois-je n'être pas touché des bontés qu'on m'y témoigne , moi qui dois tenir à bienfait , de la part des hommes , tout le mal qu'ils ne me font pas ? Accoutumé à porter depuis si long-tems les pesantes chaînes de la nécessité , je passerois ici sans regret le reste de ma vie , si j'y pouvois voir quelquefois ceux qui me la font encore aimer.

L E T T R E

DE M. DE VOLTAIRE (*).

Aux Délices , près de Genève , 1755.

J'AI reçu , Monsieur , votre nouveau livre contre le genre-humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités , & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs

(1) L'Auteur de cette Lettre la fit imprimer un peu changée & augmentée. La voici telle qu'il me l'écrivit. (Note de l'Auteur.)

Plus fortés les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance & notre foiblesse se promettent tant de douceurs. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes : il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, & je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les Sauvages du Canada : premièrement, parce que les maladies auxquelles je suis condamné me rendent un Médecin d'Europe nécessaire ; secondement, parce que la guerre est portée dans ce pays-là, & que les exemples de nos nations ont rendu les Sauvages presque aussi méchans que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie où vous devriez être.

J'avoue avec vous que les belles-lettres & les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal.

Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs ; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons à soixante & dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre ; & , ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter.

Dès que vos amis eurent commencé le Dictionnaire Encyclopédique, ceux qui osoient être leurs rivaux, les traitèrent de Dèistes, d'Athées, & même de Jansénistes. Si j'osois me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferois voir une troupe de misérables acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'Œdipe ; une bibliothèque de calomnies ridicules imprimée contre moi ; un prêtre ex-jésuite que j'avois sauvé du dernier supplice, me payant par des libelles diffamatoires,

du service que je lui avois rendu ; un homme plus coupable encore, faisant imprimer mon propre ouvrage du siècle de Louis XIV, avec des notes où la plus crasse ignorance débite les calomnies les plus effrontées ; un autre qui vend à un Libraire une préteudue histoire universelle sous mon nom, & le Libraire assez avide ou assez sot pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits & de noms estropiés ; & enfin des hommes assez lâches & assez méchans, pour m'imputer cette rapsodie. Je vous ferois voir la société infectée de ce genre d'hommes inconnu à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de laquais, soit de manœuvre, & sçachant malheureusement lire & écrire, se font courtiers de la littérature, volent des manuscrits, les défigurent & les vendent. Je pourrois me plaindre qu'une plaisanterie, faite il y a plus de trente ans, sur le même sujet que Chapelain eut la bêtise de traiter sérieusement, court aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'infâme avarice de ces malheureux, qui l'ont défigurée avec autant de sottise que de malice, & qui, au bout de trente ans, vendent par-tout cet ouvrage, lequel certainement n'est plus le mien, & qui est devenu le leur. J'ajouterois qu'en dernier lieu, on a osé fouiller dans les archives les plus respectables, & y voler une partie des mémoires que j'y avois mis en dépôt, lorsque j'étois Historiographe de France, & qu'on a vendu à un Libraire de Paris le fruit de mes travaux. Je vous peindrois l'ingratitude, l'imposture & la rapine me poursuivant jusqu'aux pieds des Alpes, & jusqu'au bord de mon tombeau.

Mais, Monsieur, avouez aussi que ces épines attachées à la littérature & à la réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tous tems ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Lucrece, ni Virgile, ni Horace, ne furent les auteurs des proscriptions de

Marius , de Sylla , de ce débauché d'Antoine , de cet imbécille Lépide , de ce tyran sans courage Octave Cepias , surnommé si lâchement Auguste.

Avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la Saint-Barthelemi , & que la tragédie du Cid ne causa pas les guerres de la Fronde. Les grands crimes n'ont été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait & fera toujours de ce monde une vallée de larmes , c'est l'insatiable cupidité & l'indomptable orgueil des hommes , depuis Thamas Kouli-Kan , qui ne sçavoit pas lire , jusqu'à un commis de la douane qui ne sçait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame , la rectifient , la consolent , & elles font même votre gloire dans le tems que vous écrivez contr'elles. Vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire , & comme le Père Mallebranche dont l'imagination brillante écrivoit contre l'imagination.

Monfieur Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise ; il faudroit la venir rétablir dans l'air natal , jouir de la liberté , boire avec moi du lait de nos vaches , & brouter nos herbes.

Je suis très-philosophiquement & avec la plus tendre estime , Monfieur , votre &c.

R É P O N S E.

A Paris , le 20 Septembre 1755.

C'EST à moi , Monfieur , de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries , je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous , mais m'acquitter d'un devoir & vous rendre un hommage que nous vous devons tous comme à notre chef. Sensible

d'ailleurs , à l'honneur que vous faites à ma patrie , je partage la reconnaissance de mes concitoyens , & j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore , lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asyle que vous avez choisi : éclairez un peuple digne de vos leçons ; & , vous qui sçavez si bien peindre les vertus & la liberté , apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise , quoique je regrette beaucoup , pour ma part , le peu que j'en ai perdu. A votre égard , Monsieur , ce retour seroit un miracle , si grand à-la-fois & si nuisible , qu'il n'appartiendrait qu'à Dieu de le faire & qu'au Diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes ; personne au monde n'y réussiroit moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds pour cesser de vous tenir sur les vôtres.

Je conviens de toutes les disgrâces qui poursuivent les hommes célèbres dans les Lettres ; je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité , & qui semblent indépendans de nos vaines connoissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de misères , que quand le hasard en détourne quelqu'une , ils n'en font guères moins inondés. D'ailleurs , il y a , dans le progrès des choses , des liaisons cachées que le vulgaire n'apperçoit pas , mais qui n'échapperont point à l'œil du sage quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence , ni Cicéron , ni Virgile , ni Sénèque , ni Tacite ; ce ne sont ni les sçavans , ni les poètes qui ont produit les malheurs de Rome & les crimes des Romains ; mais sans le poison lent & secret qui corrompt peu-à-peu le plus vigoureux Gouvernement dont l'histoire ait fait mention , Cicéron , ni Lucrece , ni Salluste n'eussent point existé qu'ils n'eussent point écrit. Le siècle aimable de Lé-

lius & de TERENCE amenoit de loin le siècle brillant d'Auguste & d'Horace , & enfin les siècles horribles de Sénèque & de Néron , de Domitien & de Martial. Le goût des Lettres & des Arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente ; & s'il est vrai que tous les progrès humains sont pernicieux à l'espèce , ceux de l'esprit & des connoissances qui augmentent notre orgueil & multiplient nos égaremens , accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un tems où le mal est tel , que les causes mêmes qui l'ont fait naître , sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter ; c'est le fer qu'il faut laisser dans la plaie , de peur que le blessé n'expire en l'arrachant. Quant à moi , si j'avois suivi ma première vocation , & que je n'eusse ni lu ni écrit , j'en aurois sans doute été plus heureux. Cependant , si les Lettres étoient maintenant anéanties , je serois privé du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux : c'est parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié , & que j'apprends à jouir de la vie sans craindre la mort. Je leur dois le peu que je suis ; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous ; mais consultons l'intérêt dans nos affaires & la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des Philosophes , des Historiens , des Sçavans pour éclairer le monde & conduire ses aveugles habitans , si le sage Memnon m'a dit vrai , je ne connois rien de si fou qu'un peuple de sages.

Convenez-en, Monsieur ; s'il est bon que les grands génies instruisent les hommes , il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions : si chacun se mêle d'en donner , qui les voudra recevoir ? Les boiteux , dit Montaigne , sont mal propres aux exercices du corps , & aux exercices de l'esprit les ames boiteuses.

Mais , en ce siècle sçavant , on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger non pour s'instruire. Jamais

on ne vit tant de dandins. Le théâtre en fourmille , les cafés retentissent de leurs sentences ; ils les affichent dans les journaux , les quais sont couverts de leurs écrits , & j'entends critiquer l'Orphelin (1), parce qu'on l'applaudit , à tel grimaud si peu capabale d'en voir les défauts, qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source des désordres de la société : nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance , & que ce que nous ne sçavons point , nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons sçavoir. Or , quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs, que la fureur de sçavoir tout ? si l'on n'eût prétendu sçavoir que la terre ne tournoit pas , on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournoit. Si les seuls Philosophes en eussent réclamé le titre , l'Encyclopédie n'eût point eu de persécuteurs. Si cent Myrmidons n'aspiroient à la gloire , vous jouiriez en paix de la vôtre , ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satyriques qui suivent le cortège des triomphateurs : c'est l'empressement du public pour tous vos écrits , qui produit les vols dont vous vous plaignez : mais les falsifications n'y sont pas faciles , car le fer ni le plomb ne s'allient pas avec l'or. Permettez-moi de vous le dire par l'intérêt que je prends à votre repos & à notre instruction : méprisez de vaines clameurs par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal , qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera , plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées ; & qui vous oseroit attri-

(1) *Tragédie de M. de Voltaire que l'on jouoit dans ces tems-là.*

buer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous n'en ferez que d'inimitables?

Je suis sensible à votre invitation; & si cet hiver me laisse en état d'aller au printems habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aimerois mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches, & quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y en trouver d'autres que le Lotos, qui n'est pas la pâture des bêtes, & le Moly qui empêche les hommes de le devenir.

Je suis de tout mon cœur, & avec respect, &c.

FRAGMENT D'UNE LETTRE

A M. DIDEROT.

Vous vous plaignez beaucoup des maux que je vous ai faits. Quels sont-ils donc, enfin, ces maux? Seroit-ce de ne pas endurer assez patiemment ceux que vous aimez à me faire, de ne pas me laisser tyranniser à votre gré, de murmurer quand vous affectez de me manquer de parole, & de ne jamais venir lorsque vous me l'avez promis? Si jamais je vous ai fait d'autres maux, articulez-les. Moi, faire du mal à mon ami! Tout cruel, tout méchant, tout féroce que je suis, je mourrois de douleur si je croyois jamais en avoir fait à mon cruel ennemi, autant que vous m'en faites depuis six semaines.

Vous me parlez de vos services; je ne les avois point oubliés; mais ne vous y trompez pas. Beaucoup de gens m'en ont rendu qui n'étoient point mes amis. Un honnête-homme qui ne sent rien rend service & croit être ami: il se trompe, il n'est qu'honnête-homme. Tout votre empressement, tout votre zèle pour me procurer des choses dont

je n'ai que faire me touchent peu. Je ne veux que de l'amitié, & c'est la seule chose qu'on me refuse. Ingrat, je ne t'ai point rendu de service, mais je t'ai aimé, & tu ne me payeras de ta vie ce que j'ai senti pour toi durant trois mois. Montre cet article à ta femme plus équitable que toi, & demande-lui si, quand ma présence étoit douce à ton cœur affligé, je comptois mes pas, & regardois au tems qu'il faisoit pour aller à Vincennes (1) consoler mon ami. Homme insensible & dur ! deux larmes versées dans mon sein m'eussent mieux valu que le trône du monde ; mais tu me les refuses, & te contentes de m'en arracher. Hé bien ! garde tout le reste ; je ne veux plus rien de toi.

L E T T R E

A U M Ê M E.

2 Mars 1758.

IL faut, mon cher Diderot, que je vous écrive encore une fois en ma vie ; vous ne m'en avez que trop dispensé ; mais le plus grand crime de cet homme que vous noircissez d'une si étrange manière, est de ne pouvoir se détacher de vous.

Mon dessein n'est point d'entrer en explication pour ce moment-ci sur les horreurs que vous m'imputez. Je vois que cette explication seroit à présent inutile. Car, quoique né bon & avec une ame franche, vous avez pourtant un malheureux penchant à méinterpréter les discours & les actions de vos amis. Prévenu contre moi comme vous l'êtes, vous tourneriez en mal tout ce que je pourrois dire

(1) Où M. Diderot étoit détenu Prisonnier.

pour me justifier , & mes plus ingénues explications ne feroient que fournir à votre esprit subtil de nouvelles interprétations à ma charge. Non , Diderot ; je sens que ce n'est pas par-là qu'il faut commencer. Je veux d'abord proposer à votre bon sens des préjugés plus simples , plus vrais , mieux fondés que les vôtres , & dans lesquels je ne pense pas au moins que vous puissiez trouver de nouveaux crimes.

Je suis un méchant homme , n'est-ce pas ? Vous en avez les témoignages les plus sûrs ; cela vous est bien attesté. Quand vous avez commencé de l'apprendre , il y avoit seize ans que j'étois pour vous un homme de bien , & quarante ans que je l'étois pour tout le monde. En pouvez-vous dite autant de ceux qui vous ont communiqué cette belle découverte ? Si l'on peut porter à faux si long-tems le masque d'un honnête-homme , quelle preuve avez-vous que ce masque ne couvra pas leur visage aussi bien que le mien ? Est-ce un moyen bien propre à donner du poids à leur autorité que de charger en secret un homme absent , hors d'état de se défendre ? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Je suis un méchant : mais pourquoi le suis-je ? Prenez bien garde , mon cher Diderot , ceci mérite votre attention. On n'est pas malfaisant pour rien. S'il y avoit quelque monstre ainsi fait , il n'attendroit pas quarante ans à satisfaire ses inclinations dépravées. Considérez donc ma vie , mes passions , mes goûts , mes penchans. Cherchez , si je suis méchant , quel intérêt m'a pu porter à l'être ? Moi qui , pour mon malheur , portai toujours un cœur trop sensible , que gagnerois-je à rompre avec ceux qui m'étoient chers ? A quelle place ai-je aspiré , à quelles pensions , à quels honneurs m'a-t-on vu prétendre , quels concurrens ai-je à écarter , que m'en peut-il revenir de mal faire ? Moi qui ne cherche que la solitude & la paix , moi dont le souverain bien consiste dans la paresse & l'oïseté , moi dont l'indo-

lence & les maux me laissent à peine le tems de pourvoir à ma subsistance, à quel propos, à quoi bon m'irois-je plonger dans les agitations du crime, & m'embarquer dans l'éternel manège des scélérats? Quoique vous en disiez, on ne fuit point les hommes quand on cherche à leur nuire; le méchant peut méditer ses coups dans la solitude: mais c'est dans la société qu'il les porte. Un fourbe a de l'adresse & du sang-froid; un perfide se possède & ne s'emporte point: reconnoissez-vous en moi quelque chose de tout cela? Je suis emporté dans la colère, & souvent étourdi de sang-froid. Ces défauts font-ils le méchant? Non, sans doute; mais le méchant en profite pour perdre celui qui les a.

Je voudrais que vous pussiez aussi réfléchir un peu sur vous-même. Vous vous fiez à votre bonté naturelle; mais sçavez-vous à quel point l'exemple & l'erreur peuvent la corrompre? N'avez-vous jamais craint d'être entouré d'adulateurs adroits qui n'évitent de louer grossièrement en face, que pour s'emparer plus adroitement de vous sous l'appât d'une feinte sincérité? Quel sort pour le meilleur des hommes d'être égaré par sa candeur même, & d'être innocemment dans la main des méchans l'instrument de leur perfidie! Je sçais que l'amour-propre se révolte à cette idée; mais elle mérite l'examen de la raison.

Voilà des considérations que je vous prie de bien peser. Penfey long-tems avant que de me répondre. Si elles ne vous touchent pas, nous n'avons plus rien à nous dire; mais si elles font quelque impression sur vous, alors nous entrerons en éclaircissement; vous retrouverez un ami digne de vous, & qui peut-être ne vous aura pas été inutile. J'ai pour vous exhorter à cet examen un motif de grand poids; & ce motif, le voici.

Vous pouvez avoir été séduit & trompé. Cependant, votre ami gémit dans sa solitude, oublié de tout ce qui lui

étoit cher. Il peut y tomber dans le désespoir , y mourir enfin , maudissant l'ingrat dont l'adversité lui fit tant verser de larmes , & qui l'accable indignement dans la sienne : il se peut que les preuves de son innocence vous parviennent enfin , que vous soyez forcé d'honorer sa mémoire (1), & que l'image de votre ami mourant ne vous laisse pas des nuits tranquilles. Diderot, pensez-y. Je ne vous en parlerai plus.

EXTRAIT D'UNE LETTRE,

Écrite de Motiers le 31 Octobre 1762.

JE vous envoie l'extrait d'un dialogue de M. de Voltaire avec un Ouvrier de ce pays-ci qui est à son service. J'ai écrit ce dialogue de mémoire , d'après le récit de M. de Montmollin , qui ne me l'a rapporté lui-même que sur le récit de l'ouvrier , il y a plus de deux mois. Ainsi, le tout peut n'être pas absolument exact; mais les traits principaux sont fidèles : car ils ont frappé M. de Montmollin ; il les a retenus , & vous croyez bien que je ne les ai pas oubliés. Vous y verrez que M. de Voltaire n'avoit pas attendu la démarche dont vous vous plaignez , pour me taxer d'hypocrisie.

Conversation de M. de Voltaire avec un de ses Ouvriers du Comté de Neuchâtel.

M. DE VOLTAIRE.

Est-il vrai que vous êtes du Comté de Neuchâtel ?

L' O U V R I E R .

Oui, Monsieur.

(1) Voyez , *Lecteurs* , les notes insérées dans la Vie de Sénèque.

M. DE VOLTAIRE.

Êtes-vous de Neufchâtel même ?

L'OUVRIER.

Non, Monsieur ; je suis du village de Butte dans la vallée de Travers.

M. DE VOLTAIRE.

Butte ! Cela est-il loin de Motiers ?

L'OUVRIER.

A une petite lieue.

M. DE VOLTAIRE.

Vous avez dans votre pays un certain personnage de celui-ci qui a bien fait des siennes.

L'OUVRIER.

Qui donc, Monsieur ?

M. DE VOLTAIRE.

Un certain Jean-Jacques Rousseau. Le connoissez-vous ?

L'OUVRIER.

Oui, Monsieur ; je l'ai vu un jour à Butte, dans le carrosse de M. de Montmollin qui se promenoit avec lui.

M. DE VOLTAIRE.

Comment, ce pied-plat va en carrosse ? Le voilà donc bien fier ?

L'OUVRIER.

Oh ! Monsieur, il se promène aussi à pied. Il court comme un chat-maigre, & grimpe sur toutes nos montagnes.

M. DE VOLTAIRE.

Il pourroit bien grimper quelque jour sur une échelle. Il eût été pendu à Paris, s'il ne se fût sauvé. Et il le sera ici, s'il y vient.

L'OUVRIER.

Pendu ! Monsieur ! il a l'air d'un si bon homme ! eh ! mon Dieu ! qu'a-t-il donc fait ?

M. DE VOLTAIRE.

Il a fait des livres abominables. C'est un impie, un athée.

L'OUVRIER.

Vous me surprenez. Il va tous les Dimanches à l'Église.

M. DE VOLTAIRE.

Ah ! l'hypocrite ! Et que dit-on de lui dans le pays ? Y a-t-il quelqu'un qui veuille le voir ?

L'OUVRIER.

Tout le monde, Monsieur, tout le monde l'aime. Il est recherché par-tout, & on dit que Mylord lui fait aussi bien des caresses.

M. DE VOLTAIRE.

C'est que Mylord ne le connoît pas, ni vous non plus. Attendez seulement deux ou trois mois, & vous connoîtrez l'homme. Les gens de Montmorenci où il demeurait, ont fait des feux de joie, quand il s'est sauvé pour n'être pas pendu. C'est un homme sans foi, sans honneur, sans religion.

L'OUVRIER.

Sans religion, Monsieur ; mais on dit que vous n'en avez pas beaucoup vous-même.

M. DE VOLTAIRE.

Qui, moi, grand Dieu ? Et qui est-ce qui dit cela ?

L'OUVRIER.

Tout le monde, Monsieur.

M. DE VOLTAIRE.

Ah ! quelle horrible calomnie ! Moi qui ai étudié chez les Jésuites, moi qui ai parlé de Dieu mieux que tous les Théologiens !

L'OUVRIER.

Mais, Monsieur, on dit que vous avez fait bien des mauvais livres.

M. DE VOLTAIRE.

On ment. Qu'on m'en montre un seul qui porte mon nom, comme ceux de ce croquant portent le sien, &c.

L E T T R E

A UNE FEMME BEL-ESPRIT.

7 Mai 1764.

JE ne prends pas le change, Henriette, sur l'objet de votre lettre, non plus que sur votre date de Paris. Vous recherchez moins mon avis sur le parti que vous avez à prendre, que mon approbation pour celui que vous avez pris. Sur chacune de vos lignes, je lis ces mots écrits en gros caractères: *Voyons si vous aurez le front de condamner à ne plus penser, ni lire, quelqu'un qui pense & écrit ainsi.* Cette interprétation n'est assurément pas un reproche, & je ne puis que vous sçavoir gré de me mettre au nombre de ceux dont les jugemens vous importent. Mais en me flattant, vous n'exigez pas, je crois, que je vous flatte; & vous déguiser mon sentiment, quand il y va du bonheur de votre vie, feroit mal répondre à l'honneur que vous m'avez fait.

Commençons par écarter les délibérations inutiles. Il ne s'agit plus de vous réduire à coudre & broder. Henriette, on ne quitte pas sa tête comme son bonnet, & l'on ne revient pas plus à la simplicité qu'à l'enfance; l'esprit une fois en effervescence, y reste toujours, & quiconque a pensé, pensera toute sa vie. C'est-là le plus grand malheur de l'état de réflexion; plus on sent les maux, plus on les augmente, & tous nos efforts pour en sortir, ne font que nous y embourber plus profondément.

Ne parlons donc pas de changer d'état, mais du parti que vous pouvez tirer du vôtre. Cet état est malheureux, il doit toujours l'être. Vos maux font grands & sans remède;

vous

vous les sentez, vous en gémissiez, & pour les rendre supportables, vous cherchez du moins un palliatif. N'est-ce pas là l'objet que vous vous proposez dans vos plans d'études & d'occupations ?

Vos moyens peuvent être bons dans une autre vue : mais c'est votre fin qui vous trompe, parce que ne voyant pas la véritable source de vos maux, vous en cherchez l'adoucissement dans la cause qui les fit naître. Vous les cherchez dans votre situation, tandis qu'ils sont votre ouvrage. Combien de personnes de mérite nées dans le bien-être, & tombées dans l'indigence, l'ont supportée avec moins de succès & de bonheur que vous, & toutefois n'ont pas ces réveils tristes & cruels dont vous décrivez l'horreur avec tant d'énergie. Pourquoi cela ? Sans doute, elles n'auront pas, direz vous, une ame aussi sensible. Je n'ai vu personne en ma vie qui n'en dit autant. Mais qu'est-ce enfin que cette sensibilité si vantée ? Voulez-vous le sçavoir, Henriette ? C'est en dernière analyse un amour-propre qui se compare. J'ai mis le doigt sur le siège du mal.

Toutes vos misères viennent & viendront de vous être affichées. Par cette manière de chercher le bonheur, il est impossible qu'on le trouve. On n'obtient jamais dans l'opinion des autres la place qu'on y prétend. S'ils nous l'accordent à quelques égards, ils nous la refusent à mille autres, & une seule exclusion tourmente plus que ne flatent cent préférences. C'est bien pis encore dans une femme, qui voulant se faire homme, met d'abord tout son sexe contre elle, & n'est jamais prise au mot par le nôtre ; en sorte que son orgueil est aussi mortifié par les honneurs qu'on lui rend, que par ceux qu'on lui refuse. Elle n'a jamais précisément ce qu'elle veut, parce qu'elle veut des choses contradictoires, & qu'usurpant les droits d'un sexe, sans vouloir renoncer à ceux de l'autre, elle n'en possède aucun pleinement.

Mais le grand malheur d'une femme qui s'affiche, est de n'attirer, ne voir que des gens qui font comme elle, & d'écarter le mérite solide & modeste qui ne s'affiche point, & qui ne court point où s'assemble la foule. Personne ne juge si mal & si fausement des hommes, que les gens à prétentions : car ils ne les jugent que d'après eux-mêmes, & ce qui leur ressemble ; & ce n'est certainement pas voir le genre-humain par son beau côté. Vous êtes mécontente de toutes vos sociétés ; je le crois bien. Celles où vous avez vécu, étoient les moins propres à vous rendre heureuse. Vous n'y trouviez personne en qui vous pussiez prendre cette confiance qui soulage. Comment l'auriez-vous trouvée parmi des gens tout occupés d'eux seuls, à qui vous demandiez dans leur cœur la première place, & qui n'en ont pas même une seconde à donner ? Vous vouliez briller, vous vouliez primer, & vous vouliez être aimée ; ce sont des choses incompatibles. Il faut opter. Il n'y a point d'amitié sans égalité, & il n'y a jamais d'égalité reconnue entre gens à prétention. Il ne suffit pas d'avoir besoin d'un ami, pour en trouver ; il faut encore avoir de quoi fournir aux besoins d'un autre. Parmi les provisions que vous avez faites, vous avez oublié celle-là.

La marche par laquelle vous avez acquis des connoissances, n'en justifie ni l'objet ni l'usage : vous avez voulu paroître philosophe ; c'étoit renoncer à l'être ; & il valoit beaucoup mieux avoir l'air d'une fille qui attend un mari, que d'un sage qui attend de l'encens. Loin de trouver le bonheur dans l'effet des soins que vous n'avez donné qu'à la seule apparence, vous n'y avez trouvé que des biens apparens, & des maux véritables. L'état de réflexion où vous vous êtes jetée, vous a fait faire incessamment des retours douloureux sur vous-même, & vous voulez pourtant bannir ces idées par le même genre d'occupation qui vous les donna.

Vous voyez l'erreur de la route que vous avez prise, & croyant en changer par votre projet, vous allez encore au même but par un détour. Ce n'est point pour vous que vous voulez revenir à l'étude, c'est encore pour les autres. Vous voulez faire des provisions de connoissances pour suppléer, dans un autre âge, à la figure; vous voulez substituer l'empire du sçavoir à celui des charmes.

Vous ne voulez pas devenir la complaisante d'une autre femme, mais vous voulez avoir des complaisans. Vous voulez avoir des amis, c'est-à-dire, une cour. Car les amis d'une femme jeune ou vieille, sont toujours ses courtisans. Ils la servent, ou la quittent; & vous prenez de loin des mesures pour les retenir, afin d'être toujours le centre d'une sphère, petite ou grande. Je crois sans cela que les provisions que vous voulez faire, seroient la chose la plus inutile, pour l'objet que vous croyez bonnement vous proposer. Vous voudriez, dites-vous, vous mettre en état d'entendre les autres. Avez-vous besoin d'un nouvel acquis pour cela? Je ne sçais pas au vrai, quelle opinion vous avez de votre intelligence actuelle; mais duffiez vous avoir pour amis des ~~Œdipes~~, j'ai peine à croire que vous soyez fort curieuse de jamais entendre les gens que vous ne pouvez entendre aujourd'hui. Pourquoi donc tant de soins pour obtenir ce que vous avez déjà? Non, Henriette, ce n'est pas cela; mais quand vous serez une Sybille, vous voulez prononcer des oracles; votre vrai projet n'est pas tant d'écouter les autres, que d'avoir vous-même des auditeurs. Sous prétexte de travailler pour l'indépendance, vous travaillez encore pour la domination. C'est ainsi que, loin d'alléger le poids de l'opinion qui vous rend malheureuse, vous voulez en aggraver le joug. Ce n'est pas le moyen de vous procurer des réveils plus sereins.

Vous croyez que le seul soulagement du sentiment pénible qui vous tourmente, est de vous éloigner de vous.

Moi, tout au contraire, je crois que c'est de vous en rapprocher.

Toute votre lettre est pleine de preuves que jusqu'ici l'unique but de toute votre conduite, a été de vous mettre avantageusement sous les yeux d'autrui. Comment, ayant réussi dans le public autant que personne, & en rapportant si peu de satisfaction intérieure, n'avez-vous pas senti que ce n'étoit pas là le bonheur qu'il vous falloit, & qu'il étoit tems de changer de plan ? Le vôtre peut être bon pour la gloire, mais il est mauvais pour la félicité. Il ne faut point chercher à s'éloigner de soi, parce que cela n'est pas possible, & que tout nous y ramène malgré que nous en ayons. Vous convenez d'avoir passé des heures très-douces en m'écrivant, & me parlant de vous. Il est étonnant que cette expérience ne vous mette pas sur la voie, & ne vous apprenne pas où vous devez chercher, sinon le bonheur, au moins la paix.

Cependant, quoique mes idées en ceci diffèrent beaucoup des vôtres, nous sommes à-peu-près d'accord sur ce que vous devez faire. L'étude est pour vous désormais la lance d'Achille, qui doit guérir la blessure qu'elle a faite. Mais vous ne voulez qu'anéantir la douleur, & je voudrois ôter la cause du mal. Vous voulez vous distraire de vous par la philosophie ; moi, je voudrois qu'elle vous détachât de tout, & vous rendît à vous-même. Soyez sûre que vous ne ferez contente des autres que quand vous n'aurez plus besoin d'eux, & que la société ne peut vous devenir agréable, qu'en cessant de vous être nécessaire. N'ayant jamais à vous plaindre de ceux dont vous n'exigerez rien, c'est vous alors qui leur ferez nécessaire ; & sentant que vous vous suffisez à vous-même, ils vous sçauront gré du mérite que vous voulez bien mettre en commun. Ils ne croiront plus vous faire grace ; ils la recevront toujours. Les agrémens de la vie vous rechercheront, par cela seul, que

vous ne les rechercherez pas; & c'est alors que, contente de vous, sans pouvoir être mécontente des autres, vous aurez un sommeil paisible & un réveil délicieux.

Il est vrai que des études faites dans des vues si contraires, ne doivent pas beaucoup se ressembler, & il y a bien de la différence entre la culture qui orne l'esprit, & celle qui nourrit l'ame. Si vous aviez le courage de goûter un projet, dont l'exécution vous sera d'abord très-pénible, il faudroit beaucoup changer vos directions. Cela demanderoit d'y bien penser, avant de se mettre à l'ouvrage. Je suis malade, occupé, abattu; j'ai l'esprit lent; il me faut des efforts pénibles pour sortir du petit cercle d'idées qui me sont familières, & rien n'en est plus éloigné que votre situation. Il n'est pas juste que je me fatigue à pure perte; car j'ai peine à croire que vous vouliez entreprendre de refondre, pour ainsi dire, toute votre constitution morale. Vous avez trop de philosophie pour ne pas voir avec effroi cette entreprise. Je désespérerois de vous, si vous vous y mettiez aisément. N'allons donc pas plus loin quant à présent. Il suffit que votre principale question est résolue: suivez la carrière des Lettres. Il ne vous en reste plus d'autre à choisir.

Ces lignes que je vous écris à la hâte, distrait & souffrant, ne disent peut-être rien de ce qu'il faut dire; mais les erreurs que ma précipitation peut m'avoir fait faire, ne sont pas irréparables. Ce qu'il falloit avant toute chose, étoit de vous faire sentir combien vous m'intéressez; & je crois que vous n'en douterez pas en lisant cette lettre. Je ne vous regardois jusqu'ici que comme une belle penseuse qui, si elle avoit reçu un caractère de la nature, avoit pris soin de l'étouffer, de l'anéantir sous l'extérieur; comme un de ces chef-d'œuvres jettés en bronze, qu'on admire par les dehors, & dont le dedans est vide. Mais si vous sçavez pleurer encore sur votre état, il n'est pas sans ressource; tant qu'il reste au cœur un peu d'étoffe, il ne faut désespérer de rien.

L E T T R E S

A M. BUTTA-FOCO (1).

PREMIÈRE LETTRE.

Motiers-Travers, 22 Septembre 1764.

IL est superflu, Monsieur, de chercher à exciter mon zèle pour l'entreprise que vous me proposez. La seule idée m'élève l'ame & me transporte. Je croirois le reste de mes

(1) *Cette lettre est une réponse à celle de M. Butta-Foco, du 31 Aout 1764, dont voici l'extrait.*

Vous avez fait mention des Corfès dans votre Contrat social d'une façon bien avantageuse pour eux. Un pareil éloge, lorsqu'il part d'une plume aussi sincère que la vôtre, est très-propre à exciter l'émulation & le desir de mieux faire. Il a fait souhaiter à la nation que vous voulussiez être cet homme sage qui pourroit lui procurer les moyens de conserver cette liberté qui lui a coûté tant de sang.

. Qu'il seroit cruel de ne pas profiter de l'heureuse circonstance où se trouve la Corse pour se donner le gouvernement le plus conforme à l'humanité & à la raison, le gouvernement le plus propre à fixer dans cette Isle la vraie liberté!

Une nation ne doit se flatter de devenir heureuse & florissante que par le moyen d'une bonne institution politique: notre Isle, comme vous le dites très-bien, Monsieur, est capable de recevoir une bonne législation, mais il faut un

jours bien noblement, bien vertueusement, bien heureusement employé; je croirois même avoir bien racheté l'inutilité des autres, si je pouvois rendre ce triste reste bon en quelque chose à vos braves compatriotes, si je pouvois concourir par quelque conseil utile, aux vues de leur digne chef & aux vôtres; de ce côté-là donc soyez sûr de moi; ma vie & mon cœur sont à vous.

Mais, Monsieur, le zèle ne donne pas les moyens, & le desir n'est pas le pouvoir. Je ne veux pas faire ici sottement le modeste; je sens bien ce que j'ai, mais je sens encore mieux ce qui me manque. Premièrement, par rapport à la chose, il me manque une multitude de connoissances relatives à la nation & au pays; connoissances

Législateur; & il faut que ce Législateur ait vos principes, que son bonheur soit indépendant du nôtre, qu'il connoisse à fond la nature humaine, & que dans les progrès des tems se ménageant une gloire éloignée, il veuille travailler dans un siècle & jouir dans un autre. Daignez, Monsieur, être cet homme-là, & coopérer au bonheur de toute une nation en traçant le plan du système politique qu'elle doit adopter....

Je sçais bien, Monsieur, que le travail que j'ose vous prier d'entreprendre, exige des détails qui vous fassent connoître à fond notre vraie situation; mais si vous daignez vous en charger, je vous fournirai toutes les lumières qui pourront vous être nécessaires, & M. Paoli, Général de la nation, sera très-empressé à vous procurer de Corse tous les éclaircissimens dont vous pourrez avoir besoin. Ce digne chef & ceux d'entre mes compatriotes qui sont à portée de connoître vos ouvrages, partagent mon desir & tous les sentimens d'estime que l'Europe entière a pour vous, & qui vous sont dûs à tant de titres, &c, &c, &c.

indispensables, & qui, pour les acquérir, demanderont de votre part beaucoup d'instructions, d'éclaircissemens, de mémoires, &c; de la mienne, beaucoup d'étude & de réflexions. Par rapport à moi, il me manque plus de jeunesse, un esprit plus tranquille, un cœur moins épuisé d'ennuis, une certaine vigueur de génie qui, même quand on l'a, n'est pas à l'épreuve des années & des chagrins; il me manque la santé, le tems; il me manque, accablé d'une maladie incurable & cruelle, l'espoir de voir la fin d'un long travail, que la seule attente du succès peut donner le courage de suivre; il me manque, enfin, l'expérience dans les affaires qui, seule, éclaire plus sur l'art de conduire les hommes que toutes les méditations.

Si je me portois passablement, je me dirois: j'irai en Corse. Six mois passés sur les lieux m'instruiraient plus que cent volumes. Mais comment entreprendre un voyage aussi pénible, aussi long, dans l'état où je suis? le soutiendrois-je? me laisseroit-on passer? Mille obstacles m'arrêteroient en allant; l'air de la mer acheveroit de me détruire avant le retour; je vous avoue que je desirois mourir parmi les miens.

Vous pouvez être pressé: un travail de cette importance ne peut être qu'une affaire de très-longue haleine, même pour un homme qui se porteroit bien. Avant de soumettre mon ouvrage à l'examen de la Nation & de ses Chefs, je veux commencer par en être content moi-même; je ne veux rien donner par morceaux: l'ouvrage doit être un; l'on n'en sçauroit juger séparément. Ce n'est déjà pas peu de chose que de me mettre en état de commencer; pour achever cela va loin.

Il se présente aussi des réflexions sur l'état précaire où se trouve encore votre Isle. Je sçais que sous un chef tel qu'ils l'ont aujourd'hui, les Corfes n'ont rien à craindre de Gènes;

je crois qu'ils n'ont rien à craindre non plus des troupes qu'on dit que la France y envoie ; & ce qui me confirme dans ce sentiment , est de voir un aussi bon patriote que vous me paroîtez l'être , rester , malgré l'envoi de ces troupes , au service de la Puissance qui les donne. Mais , Monsieur , l'indépendance de votre pays n'est point assurée , tant qu'aucune Puissance ne la reconnoît ; & vous n'avouerez qu'il n'est pas encourageant pour un aussi grand travail , de l'entreprendre , sans sçavoir s'il peut avoir son usage , même en le supposant bon.

Ce n'est point pour me refuser à vos invitations , Monsieur , que je vous fais ces objections , mais pour les soumettre à votre examen & à celui de M. Paoli. Je vous crois trop gens de bien l'un & l'autre , pour vouloir que mon affection pour votre patrie me fasse consumer le peu de tems qui me reste , à des soins qui ne seroient bons à rien.

Examinez donc , Messieurs ; jugez vous-mêmes , & soyez sûrs que l'entreprise dont vous m'avez trouvé digne , ne manquera point par ma volonté.

Recevez , je vous prie , mes très-humbles salutations.

ROUSSEAU.

P. S. En relisant votre lettre , je vois , Monsieur , qu'à la première lecture , j'ai pris le change sur votre objet. J'ai cru que vous demandiez un corps complet de législation , & je vois que vous demandez seulement une institution politique , ce qui me fait juger que vous avez déjà un corps de loix civiles , autre que le droit écrit , sur lequel il s'agit de calquer une forme de gouvernement qui s'y rapporte. La tâche est moins grande , sans être petite , & il n'est pas sûr qu'il en résulte un tout aussi parfait ; on n'en peut juger que sur le recueil complet de vos loix.



 SECONDE LETTRE.

Motiers , le 15 Octobre 1764.

JE ne sçais , Monsieur , pourquoi votre lettre du 3 ne m'est parvenue que hier. Ce retard me force , pour profiter du courier , de vous répondre à la hâte , sans quoi ma lettre n'arriveroit pas à Aix assez tôt pour vous y trouver.

Je ne puis guères espérer d'être en état d'aller en Corse. Quand je pourrois entreprendre ce voyage , ce ne seroit que dans la belle saison ; d'ici-là le tems est précieux , il faut l'épargner tant qu'il est possible , & il sera perdu jusqu'à ce que j'aye reçu vos instructions. Je joins ici une note rapide des premières dont j'ai besoin ; les vôtres me seront toujours nécessaires dans cette entreprise. Il ne faut point là-dessus me parler , Monsieur , de votre insuffisance. A juger de vous par vos lettres , je dois plus me fier à vos yeux qu'aux miens ; & à juger par vous de votre peuple , il a tort de chercher ses guides hors de chez lui.

Il s'agit d'un si grand objet que ma témérité me fait trembler ; n'y joignons pas du moins l'étourderie , j'ai l'esprit très-lent ; l'âge & les maux le ralentissent encore ; un gouvernement provisionnel a ses inconvéniens. Quelque attention qu'on ait à ne faire que les changemens nécessaires , un établissement tel que celui que nous cherchons , ne se fait point sans un peu de commotion , & l'on doit tâcher au moins de n'en avoir qu'une. On pourroit d'abord jeter les fondemens , puis élever plus à loisir l'édifice ; mais cela suppose un plan déjà fait , & c'est pour tracer ce plan même qu'il faut le plus méditer. D'ailleurs , il est à craindre qu'un établissement imparfait ne fasse plus sentir ses embarras que ses avantages , & que cela ne dégoûte le peuple de l'achever. Voyons toutefois ce qui se peut faire :

les mémoires dont j'ai besoin, reçus, il me faut bien six mois pour m'instruire, & autant au moins pour digérer mes instructions; de sorte que, du printems prochain en un an, je pourrais proposer mes premières idées sur une forme provisionnelle, & au bout de trois autres années mon plan complet d'institution. Comme on ne doit promettre que ce qui dépend de soi, je ne suis pas sûr de mettre en état mon travail en si peu de tems; mais je suis si sûr de ne pouvoir l'abrégér, que s'il faut rapprocher un de ces deux termes, il vaut mieux que je n'entreprenne rien.

Je suis charmé du voyage que vous faites en Corse dans ces circonstances; il ne peut que nous être très-utile. Si, comme je n'en doute pas, vous vous y occupez de notre objet, vous verrez mieux ce qu'il faut me dire que je ne puis voir ce que je dois vous demander. Mais, permettez-moi une curiosité que m'inspirent l'estime & l'admiration. Je voudrais sçavoir tout ce qui regarde M. Paoli; quel âge a-t-il? est-il marié? a-t-il des enfans? où a-t-il appris l'art militaire? comment le bonheur de sa nation l'a-t-il mis à la tête de ses troupes? quelles fonctions exerce-t-il dans l'administration politique & civile? ce grand homme se résoudroit-il à n'être que citoyen dans sa patrie après en avoir été le sauveur? Sur-tout parlez-moi sans déguisement à tous égards; la gloire, le repos, le bonheur de votre peuple dépendent ici plus de vous que de moi. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

Mémoire joint à cette Réponse.

Une bonne carte de la Corse où les divers districts soient marqués & distingués par leurs noms, même s'il se peut par des couleurs.

Une exacte description de l'Isle, son histoire naturelle, ses productions, sa culture, sa division par districts: le nombre, la grandeur, la situation des villes, bourgs,

paroisses, le dénombrement du peuple aussi exact qu'il sera possible; l'état des forteresses, des ports; l'industrie, les arts, la marine; le commerce qu'on fait, celui qu'on pourroit faire, &c.

Quel est le nombre, le crédit du Clergé; quelles sont ses maximes, quelle est sa conduite relativement à la patrie? Y a-t-il des Maisons anciennes, des Corps privilégiés, de la noblesse? les villes ont-elles des droits municipaux? en sont-elles fort jalouses?

Quelles sont les mœurs du peuple, ses goûts, ses occupations, ses amusemens, l'ordre & les divisions militaires, la discipline, la manière de faire la guerre? &c.

L'histoire de la nation jusqu'à ce moment, les loix, les statuts; tout ce qui regarde l'administration actuelle, les inconvéniens qu'on y trouve, l'exercice de la justice, les revenus publics, l'ordre économique, la manière de poser & de lever les taxes; ce que paye à-peu-près le peuple, & ce qu'il peut payer annuellement & l'un portant l'autre.

Ceci contient en général les instructions nécessaires: mais les unes veulent être détaillées; il suffit de dire les autres sommairement. En général, tout ce qui fait le mieux connoître le génie national ne sçauroit être trop expliqué. Souvent un trait, un mot, une action dit plus que tout un livre; mais il vaut mieux trop que pas assez.

TROISIÈME LETTRE.

Motiers-Travers, 24 Mars 1765.

JE vois, Monsieur, que vous ignorez dans quel gouffre de nouveaux malheurs je me trouve englouti. Depuis votre pénultième lettre on ne m'a pas laissé reprendre haleine un instant. J'ai reçu votre premier envoi sans pouvoir presque

y jeter les yeux. Quant à celui de Perpignan, je n'en ai pas ouï parler. Cent fois j'ai voulu vous écrire, mais l'agitation continuelle, toutes les souffrances du corps & de l'esprit, l'accablement de mes propres affaires, ne m'ont pas permis de songer aux vôtres. J'attendois un moment d'intervalle; il ne vient point; il ne viendra point, & dans l'instant même où je vous réponds, je suis, malgré mon état, dans le risque de ne pouvoir finir ma lettre ici.

Il est inutile, Monsieur, que vous comptiez sur le travail que j'avois entrepris; il m'eût été trop doux de m'occuper d'une si glorieuse tâche: cette consolation m'est ôtée: mon ame épuisée d'ennuis n'est plus en état de penser; mon cœur est le même encore, mais je n'ai plus de tête: ma faculté intelligente est éteinte: je ne suis plus capable de suivre un objet avec quelque attention; & d'ailleurs, que voudriez-vous que fit un malheureux fugitif, qui, malgré la protection du Roi de Prusse, Souverain du pays, malgré la protection de Mylord Maréchal qui en est Gouverneur, mais malheureusement trop éloignés l'un & l'autre, y boit les affronts comme l'eau; & ne pouvant plus vivre avec honneur dans cet asyle, est forcé d'aller errant en chercher un autre sans sçavoir plus où le trouver?....

Si fait pourtant, Monsieur, j'en sçais un digne de moi, & dont je ne me crois pas indigne: c'est parmi vous, braves Corfès, qui sçavez être libres, qui sçavez être justes & qui fûtes trop malheureux pour n'être pas compatissans. Voyez, Monsieur, ce qui se peut faire; parlez-en à M. Paoli. Je demande à pouvoir louer, dans quelque canton solitaire une petite maison pour y finir mes jours en paix. J'ai ma gouvernante, qui, depuis vingt ans, me soigne dans mes infirmités continuelles; c'est une fille de quarante-cinq ans, françoise, catholique, honnête & sage, & qui se résout de venir, s'il le faut, au bout de l'univers, partager

mes misères & me fermer les yeux. Je tiendrai mon petit ménage avec elle, & je tâcherai de ne point rendre les soins de l'hospitalité incommodes à mes voisins.

Mais, Monsieur, je dois vous tout dire : il faut que cette hospitalité soit gratuite, non quant à la subsistance, je ne ferai là-dessus à charge à personne, mais quant au droit d'asyle qu'il faut qu'on m'accorde sans intérêt. Car si-tôt que je serai parmi vous, n'attendez rien de moi sur le projet qui vous occupe. Je le répète : je suis désormais hors d'état d'y songer ; & quand je ne le ferois pas, je m'en abstiendrois par cela même que je vivrois au milieu de vous ; car j'eus, & j'aurai toujours pour maxime inviolable de porter le plus profond respect au gouvernement sous lequel je vis, sans me mêler de vouloir jamais le censurer & critiquer, ou réformer en aucune manière. J'ai même ici une raison de plus & pour moi d'une très-grande force. Sur le peu que j'ai parcouru de vos mémoires, je vois que mes idées diffèrent prodigieusement de celles de votre nation. Il ne seroit pas possible que le plan que je proposerois ne fît beaucoup de mécontents, & peut-être vous-même tout le premier. Or, Monsieur, je suis rassasié de disputes & de querelles. Je ne veux plus voir ni faire de mécontents autour de moi, à quelque prix que ce puisse être. Je soupire après la tranquillité la plus profonde, & mes derniers vœux sont d'être aimé de tout ce qui m'entoure, & de mourir en paix. Ma résolution là-dessus est inébranlable. D'ailleurs, mes maux continuels m'absorbent & augmentent mon indolence. Mes propres affaires exigent de mon tems plus que je n'y en peux donner. Mon esprit usé n'est plus capable d'aucune autre application. Que si peut-être la douceur d'une vie calme prolonge mes jours assez pour me ménager des loisirs, & que vous me jugiez capable d'écrire votre histoire, j'entreprendrai volontiers ce travail honorable, qui satisfera mon cœur, sans trop fatiguer ma tête, & je

serois fort flatté de laisser à la postérité ce monument de mon séjour parmi vous ; mais ne me demandez rien de plus. Comme je ne veux pas vous tromper , je me reprocherois d'acheter votre protection au prix d'une vaine attente.

Dans cette idée qui m'est venue , j'ai plus consulté mon cœur que mes forces ; car dans l'état où je suis , il est peu apparent que je soutienne un si long voyage , d'ailleurs très-embarrassant , sur-tout avec ma gouvernante & mon petit bagage. Cependant pour peu que vous m'encouragiez , je le tenterai , cela est certain , duflai-je rester & périr en route ; mais il me faut au moins une assurance morale d'être en repos pour le reste de ma vie ; car c'en est fait , Monsieur , je ne peux plus courir. Malgré mon état critique & précaire , j'attendrai dans ce pays votre réponse avant de prendre aucun parti : mais je vous prie de différer le moins possible ; car malgré toute ma patience , je puis n'être pas le maître des événemens. Je vous embrasse & vous salue , Monsieur , de tout mon cœur.

P. S. J'oubliois de vous dire , quant à vos prêtres , qu'ils seront bien difficiles s'ils ne sont contens de moi. Je ne dispute jamais sur rien. Je ne parle jamais de religion. J'aime naturellement même autant votre Clergé que je hais le nôtre. J'ai beaucoup d'amis parmi le Clergé de France , & j'ai toujours très-bien vécu avec eux ; mais quoi qu'il arrive , je ne veux point changer de religion , & je souhaite qu'on ne m'en parle jamais , d'autant plus que cela seroit inutile.

Pour ne pas perdre de tems , en cas d'affirmation , il faudroit m'indiquer quelqu'un à Livourne à qui je pusse demander des instructions pour le passage.



QUATRIÈME LETTRE.

Motiers, 26 Mai 1765.

LA crise orageuse que je viens d'essuyer, Monsieur, & l'incertitude du parti qu'elle me feroit prendre, m'ont fait différer de vous répondre & de vous remercier jusqu'à ce que je fusse déterminé. Je le suis maintenant par une suite d'événemens, qui, m'offrant en ce pays sinon la tranquillité, du moins la sûreté, me font prendre le parti d'y rester sous la protection déclarée & confirmée du Roi & du Gouvernement. Ce n'est pas que j'aye perdu le plus vrai desir de vivre dans le vôtre; mais l'épuisement total de mes forces, les soins qu'il faudroit prendre, les fatigues qu'il faut essuyer, d'autres obstacles encore qui naissent de ma situation, me font du moins pour le moment abandonner mon entreprise, à laquelle, malgré ces difficultés, mon cœur ne peut se résoudre à renoncer tout-à-fait encore. Mais, mon cher Monsieur, je vieillis, je dépéris, les forces me quittent, le desir s'irrite & l'espoir s'éteint. Quoi qu'il en soit, recevez & faites agréer à M. Paoli mes plus vifs, mes plus tendres remerciemens de l'asyle qu'il a bien voulu m'accorder. Peuple brave & hospitalier !.... Non, je n'oublierais jamais un moment de ma vie que vos cœurs, vos bras, vos foyers m'ont été ouverts à l'instant qu'il ne me restoit presque aucun autre asyle en Europe. Si je n'ai point le bonheur de laisser mes cendres dans votre Isle, je tâcherai d'y laisser du moins quelque monument de ma reconnaissance, & je m'honorerai aux yeux de toute la terre de vous appeller mes hôtes & mes protecteurs.

Je reçus bien, par M. le Chevalier R.... la lettre de M. Paoli; mais pour vous faire entendre pourquoi j'y répondis en si peu de mots, & d'un ton si vague, il faut vous dire,

airé, Monsieur, que le bruit de la proposition que vous m'aviez faite s'étant répandu sans que je sçache comment, M. de Voltaire fit entendre à tout le monde que cette proposition étoit une invention de sa façon ; il prétendoit m'avoir écrit au nom des Corfès une lettre contrefaite dont j'avois été la dupe. Comme j'étois très-sûr de vous, je le laissai dire, j'allai mon train & je ne vous en parlai pas même. Mais il fit plus : il se vanta l'hiver dernier, que, malgré Mylord Maréchal & le Roi même, il me feroit chasser du pays. Il avoit des émissaires, les uns connus, les autres secrets. Dans le fort de la fermentation à laquelle mon dernier écrit servit de prétexte, arrive ici M. de R... ; il vient me voir de la part de M. Paoli, sans m'apporter aucune lettre, ni de la sienne, ni de la vôtre, ni de personne ; il refuse de se nommer, il venoit de Genève, il avoit vu mes plus ardens ennemis, on me l'écrivait. Son long séjour en ce pays, sans y avoir aucune affaire, avoit l'air du monde le plus mystérieux. Ce séjour fut précisément le tems où l'orage fut excité contre moi. Ajoutez qu'il avoit fait tous ses efforts pour sçavoir quelles relations je pouvois avoir en Corfe. Comme il ne vous avoit point nommé, je ne voulus point vous nommer non plus. Enfin il m'apporte la lettre de M. Paoli dont je ne connoissois point l'écriture ; jugez si tout cela devoit m'être suspect ? Qu'avois-je à faire en pareil cas ? — lui remettre une réponse dont, à tout événement, on ne pût tirer d'éclaircissement ; c'est ce que je fis.

Je voudrois à présent vous parler de nos affaires & de nos projets, mais ce n'en est guères le moment. Accablé de soins, d'embarras ; forcé d'aller me chercher une autre habitation à cinq ou six lieues d'ici, les seuls soucis d'un déménagement très-incommode m'abforberoient quand je n'en aurois point d'autres ; & ce sont les moindres des miens. A vue de pays, quand ma tête se remettroit, ce

que je regarde comme impossible, de plus d'un an d'ici, il ne seroit pas en moi de m'occuper d'autre chose que de moi-même. Ce que je vous promets, & sur quoi vous pouvez compter dès à présent, est que pour le reste de ma vie, je ne serai plus occupé que de moi ou de la Corse: toute autre affaire est entièrement bannie de mon esprit. En attendant, ne négligez pas de rassembler des matériaux, soit pour l'histoire, soit pour l'institution; ils sont les mêmes. Votre gouvernement me paroît être sur un pied à pouvoir attendre. J'ai, parmi vos papiers, un mémoire daté de Vescovado 1764, que je présume être de votre façon, & que je trouve excellent. L'ame & la tête du vertueux Paoli feront plus que tout le reste. Avec tout cela pouvez-vous manquer d'un bon gouvernement provisionnel? Aussi bien, tant que des puissances étrangères se mêleront de vous, ne pourrez-vous guères établir autre chose.

Je voudrois bien, Monsieur, que nous pussions nous voir: deux ou trois jours de conférence éclairciroient bien des choses. Je ne puis guères être assez tranquille cette année pour vous rien proposer; mais vous seroit-il possible, l'année prochaine, de vous ménager un passage par ce pays? J'ai dans la tête que nous nous verrions avec plaisir, & que nous nous quitterions contents l'un de l'autre. Voyez, puisque voilà l'hospitalité établie entre nous, venez user de votre droit. Je vous embrasse.

Fin du quinzième & dernier Volume.

T A B L E

D E S M A T I È R E S

Contenues dans le Tome VII.

<i>RÉVERIES du Promeneur Solitaire</i>	Page 1
<i>Le Levite d'Éphraïm, en quatre Chants</i>	... 131
<i>Lettres à différentes personnes</i>	... 153

Fin de la Table du XV^e & dernier Volume.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome VII.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

